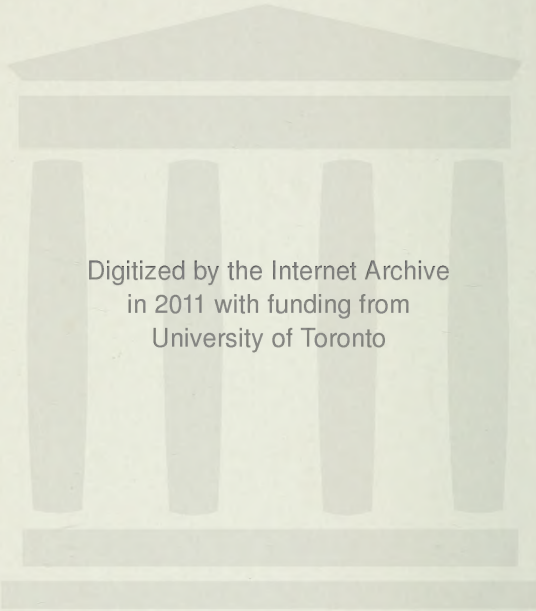


U d'of OTTAWA



39003001882736



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

5-1-20

Lebeau pte. ~~75~~ 75

DU MÊME AUTEUR :

Du diable à Dieu. — Récit d'une conversion.
Le règne de la Bête. — Roman.
Un séjour à Lourdes. — Journal d'un pèlerinage à pied.
impressions d'un piancardier.
Sous l'Étoile du matin. — Essai de psychologie religieuse.
Dans la lumière d'Als. — Récit d'un pèlerinage.
Au pays des lys noirs. — Souvenirs politiques et littéraires.
Grand l'Espoir social. — Récit de conversions.
Notes sur la psychologie de la conversion.
Brochure.
Les miracles de Lourdes. — Brochure.

EN PRÉPARATION :

Marguerite-Marie. — La Pêche du Sacré-Cœur.
Catherine condamnée. — Roman.
Lettres à un indifférent. — Apologétique.

DU MÊME AUTEUR :

Du diable à Dieu. — Récit d'une conversion.

Le règne de la Bête. — Roman.

Un séjour à Lourdes. — Journal d'un pèlerinage à pied ;
impressions d'un brancardier.

Sous l'Etoile du Matin. — Essai de psychologie religieuse.

Dans la lumière d'Ars. — Récit d'un pèlerinage.

Au pays des lys noirs. — Souvenirs politiques et littéraires.

Quand l'Esprit souffle. — Récits de conversions.

Notes sur la psychologie de la conversion. —
Brochure.

Les miracles de Lourdes. — Brochure.

EN PRÉPARATION :

Marguerite-Marie. — La Perle du Sacré-Cœur.

Catherine conquise. — Roman.

Lettres à un indifférent. — Apologétique.

ADOLPHE RETTÉ

Ceux qui saignent

NOTES DE GUERRE

Le Sang de Jésus-Christ ruisselle sur le monde...



BLOUD & GAY
ÉDITEURS

PARIS
3, rue Garancière



BARCELONE
35, calle del Bruch

1918



TABLE

	Pages
PRÉFACE.	5
CHAPITRE I. Un paradis selon l'évangile boche . . .	7
— II. L'isolé	14
— III. Comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés	30
— IV. Caravel effrayé.	40
— V. D'après Molière.	47
— VI. Sœur Marguerite	54
— VII. Le départ.	60
— VIII. En roulant	63
— IX. Au dépôt.	82
— X. Chez la Bonne Mère	100
— XI. L'ambulance fugitive	111
— XII. En marche vers le front.	143
— XIII. Croquis du front	154
1. Avertissement.	154
2. Les Huit	156
3. Des rapports entre civils et ambu- lanciers en campagne	162
4. Suite, moins amère, du précédent.	170
5. Visiteurs mal appréciés	183
6. Dans la bergerie	189
7. Les croquenots de Palpitère	195
8. Dans la tranchée	202
9. Le caféard	216
XIV. Retour à l'arrière	233
CONCLUSION	245

D 8101

534

.R4C

1918

PRÉFACE

De septembre 1914 à fin juin 1915, l'auteur de ce livre a été mêlé aux choses de la guerre en soignant les blessés et les malades qu'elle a faits. Il a vécu auprès d'eux d'abord dans un hôpital de Cannes, ensuite dans une ambulance du front, enfin dans un hôpital d'Aix-en-Provence.

Comme ses habitudes professionnelles l'y inclinaient, il a pris un grand nombre de notes ; le développement de quelques-unes constitue ce livre. En effet, parmi ses observations, il a choisi celles qui lui parurent caractériser le mieux les sentiments provoqués en des civils comme en des militaires par le conflit terrible. Il s'est appliqué à les rédiger sans rien exagérer, sans, non plus, rien atténuer.

Ce sont donc surtout des états d'âme qu'il releva et il s'est efforcé d'en donner une analyse probante, car il estime qu'on peut assimiler, sous le titre de Ceux qui saignent, les angoisses des infortunés souffrant de blessures morales aux douleurs des combattants frappés par les balles ou les éclats d'obus. D'ailleurs, ainsi qu'on le verra, fort souvent, les unes et les autres se confondent.

Ce faisant, l'auteur a gardé le ton simple qui convient à un sujet grave. S'il a tâché, parfois, de rendre la gaîté héroïque de nos soldats au danger, leur tournure d'esprit frondeuse, la rudesse de

leurs propos, leur endurance admirable, il a dit également leurs minutes de dépression et leurs heures de tristesse. Mais il espère qu'on ne découvrira, dans les pages suivantes, ni déclamations fanfaronnes ni de ces exercices de rhétorique ampoulés par où certains écrivains de l'arrière simulent une sensibilité trop bruyante pour être vivace.

Ce qu'il raconte, il l'a vu. C'est pourquoi il s'est abstenu d'amplifier des faits assez pathétiques par eux-mêmes pour émouvoir les lecteurs aptes à tirer des événements les leçons qu'ils comportent. Au moment actuel, ces derniers ne manquent pas en France.

Enfin l'auteur a cru devoir maintenir à ce document son caractère d'impressions personnelles. Le temps n'est pas venu de procéder à des synthèses objectives de la guerre. Ce qu'il nous faut, ce sont les récits exacts de témoins directs. Voici donc un témoignage. Peut-être éveillera-t-il chez quelques-uns des réflexions salutaires. Peut-être les aidera-t-il à discerner la main de Dieu dans le cataclysme qui châtie l'Humanité ivre de science matérialiste et d'orgueil.

L'auteur ne s'est pas proposé d'autre but. S'il n'a point publié ces notes plus tôt, c'est parce que la maladie interrompit son travail à différentes reprises.

A. R.

CEUX QUI SAIGNENT

PREMIÈRE PARTIE

I

Un paradis selon l'évangile boche

Seul debout, dans cette maison énorme dont presque toutes les chambres regorgent de moribonds, je lutte contre la fatigue qui m'écrase.

En effet, il ne s'agit pas de s'endormir. Au rez-de-chaussée règnent la bronchite et la pneumonie ; au premier étage, la typhoïde ; au second, la dysenterie ; au troisième, le tétanos.

Par surcroît, au moins la moitié de nos malades souffrent de blessures reçues en Alsace et en Lorraine. Ce sont les combattants de Dieuze, de Morhange, d'Altkirch et de Mulhouse. Quelques-uns aussi viennent du col de la Chipotte ou du champ de bataille

de la Marne — tel ce sergent tétanique dont le pied droit fut déchiqueté par une balle probablement explosible.

Pour soigner tous ces infortunés, nous sommes onze : une infirmière-major de la Croix-Rouge, deux infirmières volontaires, quatre religieuses, un jeune jésuite réformé, deux soldats de l'auxiliaire et moi. Et encore, ainsi que ces derniers, je ne suis là que depuis trois jours.‡

De sorte que les sœurs et les trois laïques n'ont point connu le repos depuis les cinq semaines qu'elles sont en fonction. Quant au jésuite, c'est bien simple : il est resté sur ses jambes pendant douze fois vingt-quatre heures.

Afin que ces surmenés du dévouement puissent un peu dormir, les soldats ont veillé deux nuits et, ce soir, je les remplace.

*
* *

L'hôpital fut organisé dans un luxueux hôtel dont le propriétaire, un Allemand coiffé dès le commencement d'août, médite aujourd'hui sur l'inconvénient d'avoir contribué à *embocher* la Côte d'Azur.

Ce Teuton s'était donné beaucoup de mal pour que les Poméraniens et les Brandebour-

geois de sa clientèle goûtassent, en toute quiétude, les délices d'une villégiature grassouillette.

Que de mangeailles savoureuses ! Quels vins illustres ! Combien de lits aux ressorts souples, aux matelas moelleux et rebondis !

Son installation était tellement réussie qu'il avait jugé à propos de la baptiser, en lettres d'or, sur la façade : *Hôtel Paradis*.

Il eut raison, car qu'est-ce que le paradis pour un boche bien renté ?

Un sanctuaire élevé à la gloire du tube digestif. D'innombrables repas y constituent le culte. On y applique, avec dévotion, l'aphorisme de Brander dans la cave d'Auerbach : « Un véritable Allemand ne peut souffrir les Français et cependant il boit volontiers leurs vins. » On y pronostique, en ruminant, l'absorption de l'univers et de tous ses comestibles par la Kultur. On s'y endort en éructant à la louange du Kaiser.

O ripailles, ô gargouillades devenues des chimères ! O exil dans les sables et les brumes d'un Stettin morne ou d'un Königsberg nauséabond ! Voici que le Français haï a confisqué cet Eden de la béatitude germanique. Les crus célèbres rendront des forces à nos convalescents. Les sommiers, qui gémirent sous des corpulences prussiennes, supportent

joyeusement les membres amaigris de nos chers « bonshommes ».

— Si jamais j'aurais pensé que je coucherais un jour dans un plumard pareil !

Ainsi s'exclamait un blessé, chaudronnier ambulante dans le civil et coutumier de paillasses peu garnies dans les auberges tenues par le hasard.

On aime ce contraste. On aime que, par droit de représailles, ce tâcheron des routes de France soit dorloté, remis sur pied, à l'endroit même où s'arrondissaient des panses excessives et berlinoises que sa baïonnette crèvera peut-être demain. On aime enfin que cette enclave boche en terre de Provence soit maintenant désignée par une pancarte où un scribe vengeur calligraphia ces mots : *Hôpital des contagieux*.



Tout en arpentant, pour combattre le sommeil, le couloir du troisième étage, je récapitule les heures d'angoisse qu'il nous fallut vivre au début de la guerre.

La mobilisation, le viol de la Belgique, les premières batailles perdues, la France envahie, Paris menacé. Qu'elles semblaient longues ces journées passées à attendre les télégrammes

rare, obscurs, contradictoires dont on guettait l'affichage à la mairie !... Enfin l'on apprit la victoire de la Marne : le flot des Barbares était endigué.

Alors les cœurs atrocement serrés se dilatèrent, on respira ; ont eut l'espoir que la France n'était pas encore abandonnée de Dieu. Il y a quinze jours d'écoulés depuis ce rayon dans notre ciel noir. Et maintenant il faut comprendre et admettre que nous n'en sommes qu'au premier acte du drame. La patrie saigne et elle va saigner encore davantage.

La patrie ! Jamais je n'avais senti à ce point combien elle est nous-mêmes. Le piétinement des Tudesques sur notre sol nous meurtrit affreusement. L'infection répandue par leurs bivouacs nous suffoque. Ah ! ceci n'est pas de la rhétorique. Ce qui nous torture, c'est plus qu'une idée lugubre ou un sentiment pénible, c'est une souffrance physique : on a la sensation d'une lèpre venue d'outre-Rhin, plaquée sur notre corps et dont il faut nous nettoyer à tout prix.

Ecrire, noircir du papier pour distraire ma peine, je ne l'aurais pu. Combien mon métier me paraissait vain, suranné, aboli à cette heure où tant d'hommes de ma race combattaient pour le salut du pays !

S'il m'arrivait, parfois, de me mettre à ma table de travail, de prendre la plume, je la

reposais aussitôt pour relire quelque journal peu renseigné, plein de réticences, comme ils l'étaient tous, et déjà lu dix fois. Ou bien j'échafaudais maintes conjectures en étudiant une carte des régions envahies. Mais je ne pouvais rester longtemps en place : il me fallait sortir, quêter les nouvelles, échanger, avec celui-ci ou celui-là, des propos plaintifs ou furibonds. Cette inquiétude marque le moment : on s'abordait sans se connaître ; toute préoccupation personnelle oubliée, on parlait de la France et toujours de la France... Et quelles nuits fiévreuses on passait ! — Si, vers l'aube, je parvenais à m'assoupir, je me réveillais bientôt en sursaut. Dès les yeux ouverts, la pensée affreuse me prenait à la gorge : — les Boches sont chez nous !

Enfin cette inaction suppliciente a pris fin : je suis à l'hôpital pour *servir*. Dieu soit béni de m'avoir conduit près de mes frères blessés ! Dieu soit béni d'avoir permis que je fusse bon à quelque chose pour la patrie ! En ces jours de ténèbres, de larmes et de sang, j'aperçois une lumière. Et, en oraison, je distingue le sourire infiniment mélancolique de Notre-Seigneur qui m'encourage...

La nuit s'avance. La grande horloge du vestibule, dont j'entends le tic-tac grave en me penchant sur la rampe, sonne deux heures.

Alors, comme à un signal, une longue plainte monte dans le silence. Mes tétaniques s'agitent. L'assoupissement où les tenait une potion au chloral se dissipe. Le sergent Boizot, dans le délire, se croit encore au combat. Il crie : — Ne tirez pas si vite !... Baissez-vous !... Attention, l'obus éclate !...

Puis un hurlement qui se termine en sanglot : — Ah ! que j'ai mal !...

À côté, Miramont pousse des cris brefs qui filtrent, comme ils peuvent, à travers ses dents atrocement serrées.

Lenoir râle, comme écrasé sous une pierre monstrueuse.

Béraud, plus raidi qu'une barre de fer, bave et geint faiblement.

Je vais de l'un à l'autre, je les apaise de mon mieux en répétant la seule prière dont je sois capable depuis bien des jours :

— Seigneur, ayez pitié de nous !...

Allons, ici, comme là-bas, c'est la guerre, la lutte contre la mort, l'action bienfaisante qui sauve de l'idée fixe...

L'ISOLÉ

Une autre nuit de garde auprès des typhiques. Ceux-ci occupent quatre chambres en enfilade où l'on a mis le plus de lits possible. Il y a aussi un cabinet de toilette, garni d'appareils à douche nickelés et d'une baignoire de marbre où, pendant la journée, on plonge les malades. C'est le traitement à l'eau froide dont on obtient, paraît-il, de bons résultats.

Tant que tout est tranquille, je me tiens là, blotti dans un fauteuil, et j'essaie de parcourir les fascicules dépareillés d'une revue qui ne réussit guère à fixer mon attention. Ils datent de l'an dernier et ce qu'ils racontent est si loin de nous à présent ! Un abîme sépare cet hier insouciant de la réalité farouche d'aujourd'hui. Les fils qui nous rattachaient à ce passé si proche sont rompus (1). Épaves anxieuses, nous

(1) A ce propos, un souvenir. Plus tard, l'ambulance dont je faisais partie, étant au front, l'un des nôtres découvrit, dans une maison abandonnée, un numéro de revue également daté de 1913. Un économiste notoire y

flottons sur un fleuve de ténèbres sans pouvoir même pressentir vers quels rivages il nous emporte. Un monde, condamné de Dieu, croule autour de nous. La face de Dieu éclairera-t-elle le monde de demain?.....

Ah ! ce ne sont pas ces paperasses filandreuses qui donneront une réponse à la question terrible ! Mieux vaut aller voir si mes malades n'ont besoin de rien.

Le premier, près de la porte du cabinet de toilette, c'est Jouffre, un artilleur gigantesque qui a manqué de mourir hier matin et qui va peut-être passer cette nuit. Il est très faible et, pour le soutenir, le médecin a recommandé de lui faire boire autant de lait qu'on pourra.

Je me penche vers lui ; ses yeux s'entr'ouvrent et fixent sur moi ce regard des agonisants où la vie ne met plus qu'une toute petite lueur vacillante.

Je le soulève ; je retape son oreiller.

Comme je le recouche :

— A boire, chuchote-t-il, car il n'a plus la force d'élever la voix.

Je lui tends un bol de lait où, selon l'ordonnance du docteur, j'ai versé quelques gouttes d'iode.

expliquait, à grand renfort de raisonnements et de statistiques, qu'une guerre européenne devenait de plus en plus improbable et que si, par hasard, elle éclatait, elle durerait au plus quatre mois.

Il le repousse :

— Non, pas cela... de l'eau froide.

— Penses-tu que je vais te donner de l'eau pour te geler l'estomac ! Et puis tu sais bien qu'il faut que tu boives beaucoup de lait pour te remettre d'aplomb.

— Mais qu'est-ce que vous avez fourré dans le lait ?

— Tu crois donc que je veux t'empoisonner ? Tiens, regarde...

J'avale une gorgée et je fais mine de la savourer.

Jouffre n'est pas très convaincu que je lui offre, en effet, une boisson délectable. Mais je lui présente la tasse d'un air si engageant qu'il se décide enfin à la vider.

— Ce n'est pas fameux, soupire-t-il.

Le minime effort qu'il vient de faire a suffi à l'épuiser ; une teinte terreuse s'étend sur sa figure déjà si pâle ; les battements de son poulx deviennent presque imperceptibles. Je lui fais respirer de l'éther. Il se recouche et j'écoute anxieusement si sa respiration ne s'arrête pas...

Non, il revient. Un peu de sang lui monte aux joues ; le poulx reprend, plus régulier.

Je claque des doigts et je lui dis :

— Tu vois, farceur, cela va mieux !... Puisque tu as bien bu ton lait, la prochaine fois, je te donnerai de la limonade.

La prochaine fois?... Qui sait si, dans une demi-heure, il ne sera pas mort?

C'est une des plus dures obligations de l'infirmier que cette nécessité de plaisanter, de paraître confiant et gai alors qu'on a le cœur broyé dans un étau à force de voir souffrir. Ceux qui soignent les malades depuis longtemps affirment qu'on s'y habitue. Je veux croire à cette accoutumance, mais je n'y suis pas encore parvenu. Aussi, quand je m'éloigne du bon Jouflre qui me regarde toujours, d'un regard de brebis résignée, j'ai le sourire aux lèvres — et les yeux pleins de larmes.



A l'autre coin de la chambre, voici Robert, fantassin de la ligne, dont le bras gauche fut cassé par un éclat d'obus et chez qui la typhoïde se manifeste particulièrement violente.

Il est tout jeune — de la dernière classe — et très vigoureux. Rien n'est plus émouvant que la lutte de cet organisme plein de sève contre la mort. Sa physionomie marque une sorte de résolution implacable. De toutes les forces de son instinct, il veut vivre. Mais il n'est pas commode et, à le soigner, on récolte plus d'invectives que de bonnes paroles.

Il me regarde venir d'un œil sévère. Quand je suis à son chevet, il me dit sèchement :

— Je suis trempé, change-moi de chemise.

Le fait est qu'une sueur froide l'inonde. On jurerait qu'il sort de l'eau.

Pour le changer, la manœuvre n'est pas aisée, étant donné son bras invalide. Malgré toutes mes précautions, à un moment, je pèse sur la blessure.

Alors Robert rugissant :

— Gourde, imbécile, empaillé, tu ne peux pas faire attention !

— Ah ! mon vieux, dis-je en riant, c'est qu'aussi tu remues trop. Tiens-toi fixe, comme au port d'arme, une minute et nous y arriverons.

Il se décide à rester tranquille, non sans grommeler encore quelques vocables dépourvus d'urbanité. Quand c'est fini, je lui demande :

— Veux-tu boire ?

— Non, tu m'embêtes, fiche-moi la paix.

J'insiste :

— A ta place, moi, je prendrais un peu de lait.

Il balance une seconde, puis d'un ton bref, comme s'il me gratifiait d'une faveur :

— Passe-moi le bol...

Il boit et murmure :

— Saloperie, ton lait !

Puis il me tourne le dos, se place sur le côté droit et semble s'assoupir.

Si j'ai cité ces façons malgracieuses, ce n'est certes pas pour qu'on se récrie. C'est seulement pour montrer combien la maladie et la fièvre peuvent déformer un caractère. Car nous eûmes la joie de guérir Robert. Convalescent, c'était l'homme le plus doux du monde. Il rougissait et s'excusait ingénûment quand nous lui décrivions sa « férocité » et quand nous le plaisantions sur les coups de boutoir qu'il nous prodiguait au plus fort de son délire.

* * *

Je passe dans la chambre suivante. J'y trouve Duhesme, chasseur alpin — trente-neuf degrés de température. Il est assis au bord de son lit et, les pieds posés sur le parquet, il s'efforce de se mettre debout.

Je vais à lui et je l'empoigne :

— Tu n'es pas fou de vouloir te lever!... Tu vas te flanquer par terre.

Les yeux scintillant d'un éclat vitreux, il désigne vaguement le dehors :

— Je veux aller là, dit-il d'une voix sourde.

— Là ? Où cela ?

— Le long de la rivière ; il y fait frais au moins. Ici je brûle... Vous n'entendez pas la rivière couler?...

Je prête l'oreille. Dans le jardin, un coup de mistral froisse le feuillage rigide des grands palmiers et cela imite, en effet, assez bien le bruit d'une cascade.

Je reprends :

— Mais non, mon vieux, il n'y a pas de rivière. C'est le vent dans les arbres.

Il écoute, hésite, soupire. Puis il se laisse recoucher en disant :

— Je croyais que j'étais chez nous.

Je lui fais prendre un peu d'orangeade et je le borde.

Au bout de quelques secondes, il reprend :

— Quelle heure est-il ?

— Trois heures du matin.

— Mon Dieu, que c'est long cette nuit !

— Allons, du courage, elle sera bientôt passée. Tout à l'heure, il fera jour... Et puis, tu sais, tu vas mieux...

Il me regarde, d'un air indécis :

— Croyez-vous que je vais mieux ?

— Bien sûr, puisque je te le dis !

Je reste près de son lit jusqu'à ce qu'il s'assoupisse. Mais je suis un peu préoccupé, car je sais que, souvent, à la fin de la nuit, la souffrance s'exaspère et la fièvre redouble. Ensuite, ce sera l'heure pleine de malaise et de frissons où le petit jour colle sa face blafarde aux vitres.

Aurai-je assez de vigilance pour écarter la mort qui rôde autour de mes bonshommes?... Je regarde le crucifix que la Sœur plaça sur le mur :

— Seigneur, ayez pitié de nous !

*
* *

Duhesme dort ainsi que ses voisins. Dans la troisième chambre, tout le monde repose assez paisiblement. Dans la quatrième, Bordin veille, accoudé sur son oreiller. Sa typhoïde fut assez bénigne et il entre en convalescence. Seulement, il y a une complication : il reçut une balle dans l'articulation du genou droit et, jusqu'à présent, on n'a pu l'extraire. Il est désigné pour passer à la radiographie dans un autre hôpital.

Bordin, petit homme malingre, offre un type qui rappelle celui de la race mongole : teint jaune safran, yeux très noirs, luisants comme des têtes de clous et fortement bridés, pommettes saillantes, nez épaté ; une barbe raide, aux touffes inégales, poussée depuis la maladie, lui couvre les joues et s'effile au menton.

Robert et, en général, les autres malades résistent de toutes les forces de leur jeunesse qui veut vivre à la souffrance meurtrière. Mais Bordin, semble-t-il, ne tient pas à guérir. Sa

physionomie n'exprime qu'une sorte de résignation morne. Il ne parle guère, ne se plaint jamais et se montre fort docile.

Son état d'esprit me préoccupe ; je voudrais savoir ce qui se passe dans cette âme et je me suis promis d'y jeter la sonde à la première occasion.

Je prends sa température et je constate qu'elle est normale. Il s'est laissé faire, muet — indifférent.

— Tu ne dors pas, lui dis-je, pourtant tu n'as pas de fièvre. Y a-t-il quelque chose qui cloche ?

— Je ne peux pas dormir : mon genou me fait mal... Alors je pense.

Je m'assieds à côté de son lit et je reprends, à mi-voix, pour ne réveiller personne :

— Eh bien, si cela ne t'ennuie pas, dis-moi donc à quoi tu penses.

Il me dévisage d'un air un peu défiant, un peu railleur, puis il me répond :

— J'ai idée que ça ne vous intéresserait pas.

— Pourquoi donc ? As-tu peur que je ne te comprenne pas ?

— Ce n'est pas cela, mais je crois que les gens comme moi ne sont pas du tout intéressants pour les gens comme vous.

Il n'y a nulle hostilité dans l'intonation qu'il donne à cette phrase, tout au plus une sorte

d'humble ironie : il expose un fait vérifié et se permet à peine de le souligner.

Je lui réponds :

— Il se pourrait que tu te trompes. Mais d'abord, qu'est-ce que tu appelles *les gens comme vous* ?

— Je veux dire ceux qui ont une famille, des amis, tous ceux-là, dans leurs lits, qui reçoivent des lettres de chez eux. Moi, je ne reçois rien, je n'attends rien, personne au monde ne s'inquiète de ce que je deviens. Je suis un homme tout seul, un malchanceux de naissance.

— Comment cela ?

Il hésite, se consulte, puis, comme j'insiste amicalement, il se décide :

— Allons, je vais tout de même vous expliquer la chose. Mais vous serez bien attrapé, parce que ça ne vaut pas qu'on en parle.

— Dis toujours !

— Voilà : je suis un enfant trouvé, ramassé par l'Assistance et donné à des paysans du côté d'Etampes. Tant que j'ai été un gosse, j'ai reçu plus de taloches que de pain. Je gardais les bêtes ; je couchais à l'étable ; je portais des guenilles. Je voyais les autres soignés, caressés par leur mère. Moi, personne ne m'a jamais embrassé. Il paraît qu'un galvaudeux de l'Assistance, comme ils disent, ça ne mérite que des baffes et des engueulades... J'ai été à l'école

un peu de temps, l'hiver. Mais le maître, il disait que j'étais un surnois parce que je restais toujours dans mon coin. — Rester dans mon coin, c'est ce que je fais depuis que je suis au monde. — Et puis comment que je me serais déluré? Les autres ne voulaient pas jouer avec moi. Quand je venais vers eux, ils me repoussaient ou ils me battaient en me traitant de bâtard. Ce n'est pourtant pas de ma faute si je suis sans père ni mère... C'est là que j'ai commencé à voir que j'étais de trop.

— Tu n'es pas allé au catéchisme?

— Non : dans nos pays, vous savez, on ne fréquente pas les curés. Le maître d'école disait que tout ce qu'ils racontent c'est des bêtises et le fermier recommandait de ne pas les approcher parce que ça porte malheur... J'ai donc grandi tout seul avec les vaches et les cochons.

Quand j'ai eu des bras, on m'a mis au travail de la terre. Je ne suis pas très fort ni très habile : je ne gagnais donc pas beaucoup. A cause de cela, on me méprisait encore plus.

Après, j'ai fait mon service militaire à Chartres. Je n'y avais pas grand goût, mais je n'étais pas comme il y en a qui se rebiffent. Faire cela ou autre chose, ça m'était bien égal.... Par exemple, je n'ai jamais été en permission, puisque je n'avais pas d'argent pour payer le

voyage et pas de famille pour me recevoir. Après la libération, ceux de ma classe s'en sont allés à la ville ou se sont mariés. Moi, je ne pouvais pas me mettre en ménage : toutes les filles rigolaient rien qu'à voir mon museau. Et puis quand on n'a pas le sou... Et c'est vrai aussi que je ne suis pas beau. Bref, j'ai roulé de ferme en ferme sans qu'il m'arrive jamais quelque chose d'heureux. Un jour ressemblait à l'autre et j'avais le cœur gros tout le temps.

Quand la guerre est venue, je suis parti avec les autres. Dans le train, ils chantaient, ils buvaient pour ne pas trop réfléchir à ceux de l'arrière. Moi, je ne disais rien. Mais j'avais une idée qui me faisait tout de même un peu plaisir. C'était une drôle d'idée. Je parie que si je vous la dis, vous ne me croirez pas.

— Je te croirai parfaitement.

— Eh bien, je pensais que ce serait une fière veine si je pouvais être tué du premier coup. Ça, ce n'est pas ordinaire, n'est-ce pas ? Et pourtant, quand on n'a rien de rien qui vous attache, qu'est-ce qu'on pourrait penser de mieux ?

Au lieu de cela, ma guigne continue. Tout de suite que nous étions descendus du train, la compagnie s'est déployée à l'ourlet d'un champ de betteraves. Les Boches étaient en face, en tirailleurs, à cinq cents mètres environ. On

leur tirait dessus et ils nous tiraient dessus. Tout à coup je sens comme un grand coup de de bâton au genou, je lâche mon fusil et je culbute. La compagnie se porte en avant au pas gymnastique. Je suis resté par terre, un bon moment, tout étourdi. Après je me suis soulevé et j'ai vu que j'étais seul avec trois morts. J'essaie de me mettre debout : pas moyen, ma jambe pesait cent kilos. Je ne saignais pas beaucoup, mais j'avais très mal et je me disais que peut-être, à la longue, je finirais par mourir, ce qui m'aurait bien arrangé...

Pas du tout ! Voilà des brancardiers qui s'amènent et qui m'emportent à l'ambulance. Après on m'a expédié dans un hôpital où la typhoïde m'a pris. Cette fois, que je me dis, il y a du bon, je vais y rester. Mais non, je suis envoyé ici où on me guérit... Quand vous m'avez parlé, j'étais en train de me dire que quand on sera pour m'extraire la balle, ça ne réussira peut-être pas et que je pourrai enfin m'endormir sans jamais me réveiller. Mais vous verrez que je n'aurai pas cette veine, parce que je suis un malchanceux — le dernier des derniers, je vous dis...

Ce récit fut fait tout bas, d'un ton posé. Bordin ne se révoltait ni ne se lamentait. N'ayant jamais bu « ce lait de la tendresse humaine » dont parle Shakespeare, n'atten-

dant rien de la vie, il s'était installé sans bruit dans sa désespérance avec le seul désir de s'en aller d'un monde où nul soleil n'avait réchauffé son âme transie de solitude et d'abandon.

Que lui dire ? Je ne me serais point pardonné de formuler de ces banalités d'où suinte la plus paisible indifférence. Par exemple : *Allons, allons, du courage, tout cela s'arrangera, après la pluie le beau temps* ; et d'autres du même acabit. Lieux communs qui font hausser les épaules lorsqu'on se trouve en présence d'une détresse vraie.

Jadis, il y aurait eu, entre Bordin et moi, le lien de notre fraternité en Jésus-Christ. J'aurais pu lui rappeler cette autre vie où *les derniers seront les premiers*. Mais les pontifes de la raison laïque et obligatoire ont pris soin d'ensevelir sous les gravats d'une négation forcée les sources de la Lumière surnaturelle. Dans cette âme sans défense on n'avait semé que des cailloux et des sables inféconds. Comment y faire germer l'espérance et comment parler de Dieu à un infortuné qui ne connaissait ce Nom que par des blasphèmes entendus et répétés sans qu'il y ajoutât de signification ?

Je songeais douloureusement à mon impuissance. — Bordin s'était recouché. Il était si habitué à son délaissement que, j'en suis sûr,

il aurait jugé fort simple que je m'éloignasse sans lui rien dire.

A ce moment, une idée me vint. J'avais remarqué qu'il s'était abstenu de récriminations. Ni fiel, ni rancune dans ses propos. Qu'il n'eût pas de haine, qu'il n'enviât pas le bonheur d'autrui, ce pouvait être l'indice d'une noblesse de cœur dont il serait possible de tirer parti pour lui réchauffer l'âme.

— Ecoute Bordin, lui dis-je, il faut que je t'ôte de la tête ces pensées de mort qui te rongent. Mais d'abord, je voudrais savoir si tu n'en as jamais voulu aux autres d'être plus heureux que toi ?

Il me regarda longuement sans répondre. Mais il sentit, me parut-il, combien j'avais pitié de lui, car sa figure s'éclaira et il finit par murmurer :

— Pourquoi en aurais-je voulu aux autres ? Ils ont de la chance, moi, pas. Ce n'est pas de leur faute ni de la mienne... Tout ce que j'aurais demandé, c'est qu'il y aurait quelqu'un qui m'aime un peu.

— Eh bien, repris-je, je connais quelqu'un qui t'aime beaucoup. Si tu veux, je te le ferai connaître aussi.

Il eut un sourire un peu incrédule. Mais voyant mon sérieux, sentant la pression de ma main dans la sienne, il reprit :

— Ça se pourrait donc qu'il existe quelqu'un qui m'aime ?

— Il existe... Et tu l'aimeras, je te le promets...

Or, un malade m'appelait dans la chambre à côté ; je dus y courir.

Je comptais que, la nuit suivante, Notre-Seigneur m'inspirerait pour mettre un rayon de Sa charité dans cette âme obscure. Malheureusement, dans la journée, Bordin fut transféré à l'hôpital où la radiographie était installée. Retenu près de mes moribonds, débordé de besogne, je n'ai pu le revoir et je ne sais ce qu'il est devenu.

Seigneur Jésus-Christ, Pasteur des brebis perdues, vous l'aimez et vous êtes mort pour lui. Apparaîsez sur sa route brumeuse. Faites qu'il vous découvre et qu'il vous aime et qu'il vous suive...

...COMME NOUS PARDONNONS A CEUX QUI NOUS ONT OFFENSÉS

Un soir de la mi-octobre, comme j'allais prendre la garde de nuit, la voiture de la Croix-Rouge nous amena un malade. On le descendit vivement et l'on se hâta de le transporter dans le vestibule car, dehors, le vent froid qui vient des Alpes soufflait par rafales et nous jetait des poignées de pluie à la figure.

C'était un long artilleur, d'un mètre quatre-vingts environ. Sans connaissance, les yeux clos, il se laissait aller entre nos bras. Sa tête livide ballotait d'une épaule à l'autre ; ses membres pendaient comme des loques ; de ses lèvres violettes sortait un râle hoquetant.

Mais ce qui nous frappa surtout, ce fut son effrayante maigreur. Qu'il était maigre ! Si décharné qu'en le montant au premier étage, nous nous étonnions que ce grand corps pesât si peu.

Accrochée à l'un des boutons de son dolman,

une pancarte portait cette indication : *Gridon, typhoïde* (1).

On le déshabille ; on le couche — manœuvre rapide dont nous avons pris l'habitude. Le médecin-chef, le docteur M. vient l'ausculter... Le résultat de cet examen ne doit pas être fameux, car il fronce les sourcils et rebrousse, d'un air préoccupé, les poils de sa barbe.

Enfin il se redresse et me fait signe de le suivre dans le couloir.

— C'est inconcevable, me dit-il, cet homme a roulé Dieu sait combien de temps sans recevoir aucun soin ; et voici qu'on nous l'apporte lorsqu'il n'y a plus rien à faire!... Car il est perdu : il mourra cette nuit.

— Ne pourrait-on tout de même pas essayer quelque chose ? demandai-je.

— Je ne crois pas : c'est un organisme qui n'a plus de défense. L'agonie va commencer. Elle sera probablement très dure et il faudra qu'on le quitte le moins possible... Si vous le voulez bien, je vais vous faire remplacer pour la garde de l'étage et vous passerez la nuit près de Gridon.

— C'est entendu.

— On vous remettra une potion au chloral.

(1) Il va sans dire qu'en ce chapitre, comme ci-dessus et plus loin, je change, s'il y a lieu, les noms propres et les désignations de localités.

Quand il s'agit par trop vous lui en donnez la valeur d'une demi-cuillerée à café.

Un quart d'heure plus tard, j'étais assis sur une escabelle au chevet de Gridon. Celui-ci ne bougeait toujours pas. Ses yeux demeuraient rigidelement fermés et il ne donnait signe de vie que par ce râle sourd et par un bouillonnement d'écume dont j'essuyais la mousse lugubre sur ses lèvres.

A l'autre bout de la chambre, le bon Jouffre, enfin sauvé, dormait du sommeil profond de la convalescence commençante. En face de Gridon, notre terrible Robert, — beaucoup mieux lui aussi et, par suite, moins grincheux — suivait mes mouvements avec intérêt.

Il finit par me dire :

— Il est donc bien mal l'*artiflot* que tu restes tout le temps près de lui ?

Aux malades on ne doit point parler de mort. Je réponds donc à Robert :

— Il ne va pas trop bien, mais cela s'arrangera peut-être comme pour Jouffre et pour toi.

Robert médite cette parole puis il reprend :

— Si, des fois, tu avais à sortir un moment, faudra pas te gêner. J'ai dormi toute la journée, je n'ai pas sommeil : je te sifflerai si le copin se grouille.

— Merci, mon vieux. Seulement si tu es-

sayais de dormir encore? Tu en as besoin, tu sais, pour rattraper l'arriéré.

— Je te dis que non. Je veillerai avec toi.

— Eh ! bien, ça va.

Cette petite attention de Robert me fait plaisir. D'abord elle prouve que ce loup occasionnel redevient l'agneau qu'il fut naguère, mais surtout elle signifie que nous sommes amis. Or j'aime à être l'ami de mes bonshommes.

* * *

Heures lentes et tristes. Gridon reste immuable. Parfois, je me penche sur lui pour me rendre compte s'il n'entr'ouvre pas les yeux mais rien ne bouge dans sa face qu'on dirait pétrifiée. Les paupières demeurent scellées comme d'une plaque de plomb. Cette absence de regard a quelque chose de sinistre et ce mourant m'apparaît déjà une sorte de cadavre...

J'égrène mon chapelet à l'intention de Gridon. J'évoque, pour son salut, les mystères douloureux.

— Seigneur, qui avez saigné pour lui au jardin des Olives, ayez pitié de lui. Seigneur, qui avez saigné sous le fouet, ayez pitié de lui. Seigneur, qui avez saigné sous la couronne d'épines, ayez pitié de lui. Seigneur, qui avez

porté, avec votre croix, le fardeau de ses péchés et des nôtres, ayez pitié de lui. Seigneur, qui êtes mort au Calvaire pour l'amour de lui, accordez-lui votre miséricorde. Et vous, Vierge Mère, refuge de ceux qui souffrent, posez votre main sur son front, intercédez pour lui auprès de votre Fils crucifié...

Ce tonique de l'âme qu'on appelle la prière me fortifie et me réchauffe. Il me semble que la mort et son ombre glacée se font moins pressantes...



Vers minuit, Gridon remue la main gauche, la porte à sa tête puis la laisse retomber comme un poids trop lourd. Enfin ses yeux s'ouvrent tout grands, des yeux d'un bleu très pâle; une buée les embrume; dans sa face couleur d'ocre, ils paraissent deux pervenches flétries.

J'espère qu'il a repris connaissance. Mais point : il se dresse hagard, haletant, les pupilles dilatées. Il ne voit rien autour de lui ; il fixe, avec une expression de souffrance irritée, quelque chose d'invisible loin d'ici.

Au bout d'une minute, il se prend à parler d'une voix rauque et par saccades :

— La gueuse, elle a filé avec le valet !... Personne pour soigner le bétail ! Et la maison, en

voilà du désordre et de la crasse qu'elle a laissé... Et les gosses, ils grelottent...

Il se tait quelques secondes, puis il reprend, d'une voix plaintive :

— Mes gosses ! Eugène, Hortense, Louis. Céline, ah ! mes gosses... Quoi qu'ils deviennent, les petiots?... Faut que j'y aille...

Il fait mine de sauter à bas du lit. Je m'empresse ; je le retiens. Mais il se débat et me résiste. La lutte ne dure pas longtemps, vu son extrême faiblesse. Je le recouche et j'essaie de détourner sa pensée du drame domestique qu'il vient de revivre. Mais il ne m'entend pas ; il m'écarte d'une main tâtonnante et répète en hachant ses mots :

— La gueuse, elle a point aimé les gosses... Elle a profité que j'étais pas là pour se galvauder avec le valet...

Enfin, épuisé, il repose sa tête sur l'oreiller. Je profite de cette accalmie pour lui faire prendre un peu de la potion. Ses yeux se ferment ; il semble s'assoupir.

Alors Robert à mi-voix :

— C'est tout de même malheureux !... Tu as compris ? Le pauvre type, sa femme l'a plaqué pendant qu'il était au front. Ça, c'est dégoûtant !...

Il s'indigne et brandit le poing.

Je suis bien de son avis, mais ce n'est pas

une raison pour qu'il s'agite, lui aussi. C'est pourquoi je le rabroue un peu :

— Tu vas avoir l'obligeance de te tenir tranquille, n'est-ce pas ? Si tu crois en Dieu, comme tu me l'as dit hier, prie pour Gridon, tout bas...

Et Robert, étonnamment docile, murmure :

— Tu as raison... Je veux bien...

Et il se tait.



La période de calme est assez longue. Gridon ne bouge plus quoiqu'il ne cesse de balbutier des phrases confuses où revient sans cesse le nom de ses enfants.

Maintenant une sueur froide ruisselle sur sa figure, inonde tout son corps et imprègne la literie. Comme il suffoque, je le mets sur son séant et je le tiens la tête appuyée contre ma poitrine. La sueur coule, tellement abondante qu'elle me trempe à travers ma blouse et ma chemise.

Vers deux heures du matin, il rouvre les yeux et, cette fois, j'y distingue une lueur de conscience. Il regarde autour de lui, me regarde et demande avec étonnement :

— Où donc est-ce que je suis ?

— A l'hôpital, mon bon ami. Ne te fais pas de bile, on va te soigner comme il faut.

Il réfléchit, se rend compte, puis reprend :

— Ah ! Je croyais que j'étais encore dans le train ; j'ai toujours le bruit des roues dans la tête... Voyez-vous, il y a de quoi battre la breloque : je suis tombé malade tout d'un coup. A la batterie, j'étais déjà mal fichu depuis quelque temps lorsque j'ai appris quelque chose de chez nous qui m'a flanqué par terre. Après, je ne me rappelle plus rien...

A l'odieux souvenir sa figure se contracte ; il soulève ses mains en un geste de désolation.

Je tâche de dériver ses idées :

— Je sais ton histoire, tu me l'as racontée tout-à-l'heure. Essaie de ne pas y penser en ce moment. Nous en recauserons plus tard.

Il n'insiste pas. Mais le délire le reprend et jusqu'à l'aube, il ne cesse de se torturer les mains en mêlant des phrases d'affection pour ses enfants à des invectives contre sa femme. Et toujours cette sueur horrible !...

Cependant, peu à peu, il s'affaiblit. Sa respiration n'est plus que de hoquets ; son pouls ne va que par soubresauts. Indice redoutable, ses doigts errent sur le drap, le griffent et le ramènent vers le menton.

Une dernière fois, pourtant, il reprend connaissance et il me dit, d'une voix dont le calme subit me stupéfie :

— Je crois que je m'en vais... Il faut y passer, tant pis...

— Du courage, mon camarade !...

Mais lui, avec épouvante :

— Oh ! qu'il fait noir !... Je tombe dans le noir !...

Alors une idée me vient :

— Non, tu ne tombes pas dans le noir : la lumière approche ; elle est là tout près !... Veux-tu dire, avec moi, un bout de prière ?

Et — merveille qui m'émeut encore en écrivant ces lignes — il chuchote, tout humble :

— Oui, je veux bien.

Je commence :

— *Notre Père qui êtes aux cieux...*

Très distinctement, il répète après moi les mots sacrés. Quand nous en sommes à : *pardonnez-nous nos offenses...* je m'arrête et je lui dis :

— Mon ami, écoute-moi, la lumière vient : mais pardonne à ta femme si tu veux que le Bon Dieu te pardonne...

Il se recueille, puis ses traits se détendent et il me répond :

— Oui, je lui pardonne à cause des gosses que nous avons eus ensemble.

Et il articule en même temps que moi :

— *Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés...*

Paisible, il repose sa tête sur l'oreiller. Ses

yeux se ferment. Un soupir... Le pouls s'arrête... La Lumière est venue.

Je colle l'oreille sur son cœur ; j'écoute longtemps... Plus un battement : c'est bien fini.

Comme je sors pour réveiller la Sœur qui doit me remplacer et pour commander qu'on enlève tout de suite le cadavre, je passe contre le lit de Robert. Celui-ci me touche le bras et me dit en clignant de l'œil d'un air de confiance heureuse :

— Tu sais, moi aussi, j'ai dit le Notre Père avec toi...

IV

CARAVEL EFFRAYÉ

En guerre, comme en temps de paix, la vie ne cesse de mêler le rire aux larmes. Si la part du tragique augmente, celle du comique ne s'abolit cependant point tout à fait.

C'est ainsi qu'en ce milieu de souffrance extrême et d'agonies que constituait notre hôpital, nous avions des intermèdes de gaieté suscités par quelque incident plus ou moins burlesque ou par certains propos, faits et gestes dont l'imprévu nous valait une hilarité bienfaisante.

Ceci, par exemple.

On avait embauché un comptable. C'était un personnage robuste, gras et fleuri de teint, de qui l'on se demandait, tous les jours, pourquoi il n'était pas mobilisé. Je ne sais s'il possédait l'aubaine d'une infirmité secrète, mais le fait est qu'il semblait se porter le mieux du monde.

Mystère électoral, sans doute? Passons...

Or voici : c'était un trembleur. Au dîner,

comme au souper, il mangeait avec nous. D'habitude, nous nous mettions à table sans nous changer. Lui, nous voyant prendre place avec nos blouses parfois maculées de sang, nous considérait, plein d'effroi, se tassait dans son coin et ne se découvrait aucun appétit. En outre, il demandait, d'une voix lamentable, qu'on le servît le premier, de peur que nos manches effleurassent les plats. Si nous lui propositions à boire, il refusait précipitamment, et s'enveloppait la main pour empoigner la bouteille ou la carafe.

On devine qu'il nous était un sujet d'amusement quotidien.

Il nous arrivait de prendre un plaisir un peu cruel à échanger des propos excessifs sur la vanité de l'antisepsie et sur les dangers de contagion auxquels nous étions exposés. Lui, de blêmir et de prendre la fuite, après quelques bouchées englouties à la hâte. Il se livrait alors à des ablutions réitérées, puis courait se verrouiller dans son bureau.

Un jour, par devoir de métier, il fut forcé de monter au troisième étage pour faire signer une pièce urgente à Béraud, l'un de nos tétaniques.

Quelle épouvante ! Sa grosse face, rutilante de santé, devenait verte. Ses yeux dansaient d'horreur entre les paupières molles. Il se

figeait, tout tremblotant, sa paperasse aux doigts, sur le seuil de la chambre.

Je lui dis :

— Mais approchez donc !

Cependant Béraud, que j'avais prévenu de la signature à donner, était très faible et glissait sur l'oreiller dont j'avais calé ses reins. Je le remontai, et, le maintenant, d'un bras passé autour de son cou, je repris :

— Allons, faites vite, vous voyez bien que le malade ne peut pas attendre !...

A pas comptés, il vint au lit et présenta la pièce en balbutiant des explications incohérentes. Béraud signa et le scribe se sauva dans le couloir.

Là, pour se rassurer, il plongeait ses mains dans la cuvette remplie d'un mélange désinfectant que nous y tenions en permanence. Tout en multipliant les frictions, il me dit :

— Comment avez-vous osé le toucher?... Si vous alliez mourir du tétanos?...

— Ah ! mon cher monsieur, lui répondis-je, on n'a pas encore découvert le moyen de soigner les malades sans les toucher. Et puis, au troisième, nous ne pensons jamais à la mort. C'est peut-être pour cela qu'elle nous épargne.

Sans poursuivre le dialogue, il se jeta dans l'ascenseur et disparut vers le rez-de-chaussée.

Mais l'épreuve avait été trop forte. Quelques jours plus tard, il donna sa démission.

Des mois après, revenant du front, je le croisai dans la rue. Il feignit de ne pas me voir. Je constatai que sa santé ne cessait d'être florissante et je me demandai, rêveur, quelle autorité médicale avait tenu pour un cas de réforme définitif, la frousse chronique dont il avait le malheur d'être contaminé.

* * *

Il y eut aussi Caravel, un des deux Auxiliaires qu'on nous avait envoyés.

Son camarade Bouisset avait une façon assez amusante de s'exprimer. A son arrivée, je lui demandai :

— Pourquoi as-tu été versé dans l'Auxiliaire ?

Il me répondit :

— C'est parce que j'ai les pieds trop plats ; mais cela ne m'empêchera pas de rendre des services ; vous verrez.

En effet, je vis ; car Bouisset fut un infirmier admirable. Dans la bataille que nous livrâmes au tétanos, il combattit comme un héros. Je me le rappelle, pleurant de rage, une nuit où je lui ordonnai d'aller se coucher. Il ne pouvait se résoudre à obéir. Or il était debout depuis huit fois vingt-quatre heures et il râlait

de fatigue. Ce n'était pourtant qu'un rural peu dégrossi, mais la flamme du dévouement brûlait en lui (1).

Or, l'infortuné Caravel était d'un moindre acabit. Les malades l'épouvantaient et il n'avait qu'une idée : se dérober.

Son excuse : c'était un pitoyable dégénéré qui, avant la guerre, n'était jamais sorti des jupes de sa maman. Son front étroit, ses yeux clignotants, les tics nerveux qui lui labouraient la face, son rachitisme enfin défendaient de compter sur lui pour tout labeur demandant de l'énergie ou de l'intelligence.

La première fois que nos tétaniques se mirent à hurler, il s'enfuit et dégringola l'escalier d'une telle allure qu'il s'étala sur les dalles, en arrivant au vestibule.

Par la suite, on ne put l'employer qu'à des travaux de nettoyage ou à faire les commissions. Et encore il était impossible de l'avoir sous la main.

— Mais où donc est Caravel ? disaient les infirmières ; tout de même, il pourrait bien monter un broc d'eau chaude !...

Un jour, l'administrateur de l'hôpital me demanda, non sans quelque logique :

(1) Honneur aux braves : celui-là, Bouisset, je n'ai pas modifié son nom.

— Comment se fait-il donc que Caravel soit toujours en bas, alors qu'il ne devrait pas bouger du troisième, sauf nécessité absolue ?

— Vous avez raison, répondis-je, je vais l'interroger.

Je saisis Caravel au passage et je lui dis :

— Qu'est-ce que tu fiches tout le temps en bas ? Tu n'as rien à y faire.

J'ai oublié de dire qu'en plus de ses autres disgrâces, il bégayait.

Il me répondit :

— C'est que j... j.. j'ai peur et q... q... quand j'ai envie d'aller au ca... ca... cabinet, je descends, p... p... parce que si j'allais au ca... ca... cabinet du troisième, j... j... je pourrais attraper le tétanos....

Que lui dire ? — Rien. On le renvoya au dépôt. Mais ce que nous avons ri au réfectoire quand je narrai la chose !

* * *

Puisque j'en suis sur le chapitre de la frousse, une dernière anecdote.

En ville, nous étions signalés comme lépreux. Cependant nous sortions tous fort rarement et, lorsque cela nous arrivait, inutile de mentionner que nous nous désinfections avec soin et que nous changions de vêtements.

N'importe ! Force gens refusaient de nous recevoir ; si bien que l'un de nous ayant à demander un renseignement à l'un de ces maîtres-froussards, celui-ci ne consentit à l'entretenir qu'à la condition que notre ami resterait dans la rue, son interlocuteur lui parlant d'une fenêtre du premier étage.

Et voyez l'inconséquence : certains de ces affolés du microbe n'hésitaient pas à se faire soigner par le docteur M. qui passait la plus grande partie de ses journées à notre hôpital !...

V

D'APRÈS MOLIÈRE

Ils sont une demi-douzaine de convalescents qui se prélassent, sur des chaises longues, au soleil. La joie d'être sortis des chambres où ils ont tant souffert, la volupté d'aspirer l'air tiède, d'admirer le ciel bleu, la mer au loin scintillante, les palmiers sveltes, les fruits d'or luisant parmi le feuillage sombre des orangers leur causent un ravissement qui s'exprime par des phrases de satisfaction enfantine.

Ce sont bien des enfants. La maladie leur enleva ce qu'il y a de rude, de tendu vers la lutte pour l'existence chez l'homme fait. Ils oublient hier qui fut terrible; ils ne pensent pas à demain qui sera redoutable. Ils savoureront l'instant présent avec l'insouciance de gosses à qui cette sorcière revêche, la réalité, donna, pour quelques heures, la clef des champs.

Et de quoi parlent-ils ?

Pas du tout de la guerre.

La guerre, c'est le cauchemar dont le souve-

nir s'efface en ce réveil de leur vitalité; c'est le nuage sulfureux qu'un vent allègre chassa derrière l'horizon. D'instinct, ils en remettent la hantise à plus tard, quand le fusil pèsera de nouveau sur leur épaule, quand les cartouches eliquetteront, en heurtant le couvert d'étain, dans la musette.

Ils parlent de chez eux.

Ce maraîcher de Seine-et-Oise raconte ses alignements de cloches où blanchissent des salades; il dénombre les violettes forcées et les chrysanthèmes qui, en cette époque de l'année, couvrent la plaine brune, fumante de terreau; du doigt, il dessine sur sa couverture le carré long que forme son héritage bordé de petits murs en pierre sèche.

Ce Berrichon énumère ses emblavures où le blé naissant se nuance de vert tendre et de mauve sous la fine brume d'un matin de novembre; il décrit, avec fierté, ses quatre bœufs café au lait, graves comme des patriarches; il imite leur mugissement avec des intonations presque virgiliennes.

Cet Angevin ne s'arrête de vanter les côteaux à vignobles qui ondulent autour de Saumur que pour glorifier le vin « paillé » de sa cave. Il en évoque le bouquet et ses narines palpitent comme s'il humait l'arome de la dernière vendange.

Un Normand, jusqu'alors silencieux, s'écrie tout à coup :

— Et le cidre, le cidre nouveau qui a le goût de la pomme toute fraîche ! En voilà un bon boire !... On m'a écrit de la maison que la récolte n'était pas trop en déchet.

Et Binard, Bourguignon, les yeux dilatés comme s'il découvrait un Eldorado, proclame :

— Ça y est ! Dire qu'on va revoir le pays ! Quinze jours de permission, les potes !... Le major me l'a répété encore hier.

A ce rappel, tous exultent. Les voix se haussent et se mêlent. Ils jabotent tous à la fois. Qui parle de sa femme ; qui, de ses « vieux » ; qui, du marmot éclos en son absence.

Binard est tellement heureux qu'il saute à bas de sa chaise longue — damas jaune à ramages noirs, mobilier du Boche — et se met à pirouetter, les bras en l'air et les doigts claquants.

L'infirmière et moi, nous écoutons en souriant ces propos qui sentent bon la terre de France et nous nous félicitons de voir nos bons-hommes reprendre si bien racine dans l'existence.

Néanmoins, par devoir, il nous faut être un peu le père et la mère Rabat-Joie. Si je suis descendu, c'est pour notifier à notre ami Paul Binard qu'un certain clystère l'attend là-haut.

Et l'infirmière :

— Allons, Paul, à présent, montez vite prendre votre lavement.

Binard s'arrête net au milieu de ses cabrioles. Il grogne :

— Oh ! mademoiselle, croyez-vous?... C'est très embêtant !...

Les autres écoutent, sans se prononcer.

Binard a l'air si déconfit que j'interviens pour le stimuler :

— Mais non, mon vieux, ce n'est pas si embêtant que cela, c'est l'affaire de deux minutes.

Binard, mal convaincu, se tapote le ventre.

— Pourtant, dit-il, à cette heure, mes tripes sont d'attaque.

Je reprends :

— Elles seront encore plus solides après. Viens, viens prendre ton lavement ; il est doux comme miel.

Et, me souvenant de Molière, j'ajoute d'une voix flûtée :

— Il est bénin, bénin ; il rafraîchira les entrailles de monsieur !...

Explosion de rire chez les copains ; quolibets à l'adresse de Binard ; pluie de sentences rabelaisiennes où il est fort question de canules et de « foires abondantes ».

Binard se laisse persuader, d'autant que je

lui promets, ainsi qu'à ses camarades, de leur lire *le Malade imaginaire*, une fois l'opération terminée.

*
* *

Je tins parole. Le succès fut très grand et je constatai, comme je l'avais déjà fait auparavant, à quel point Molière est compris, senti, aimé par quiconque a du sang français dans les veines. C'est presque toujours un métèque celui qui n'apprécie pas Molière. Renvoyons-le au nommé Schlegel, cuistre boche qui vilipenda jadis notre grand comique national.

Par fortune, peu de gens connaissent aujourd'hui la diatribe de ce Barbare. Pour se renseigner sur son compte, il faudrait relire l'indigeste volume sur *l'Allemagne* de cette terrible bavarde à turban : Madame de Staël. Et cet exercice serait un peu au-dessus des forces humaines.

Un des actes les plus louables de Napoléon, c'est d'avoir prohibé la littérature et interdit le séjour à Paris de cette Mère Jacasse. Car, Suissesse mariée à un Suédois, elle voulait, à toute force, se mêler des affaires de notre pays, — qui ne la regardaient en rien — et inculquer à nos pères l'amour des institutions anglaises et l'imitation des mœurs germaniques. Tant

que l'Empereur fut le maître, il mit bon ordre à cette étrange folie. Malheureusement, lui disparu, des personnages bizarres surgirent pour exalter les pâteux écrits et les papotages intarissables de la dame. Même de nos jours, de faibles Broglie tentèrent son éloge. Des d'Haussonville pâlots s'attendrirent sur son enfance qu'ils jugeaient sublime et qui ne fut qu'insuffisamment fessée. Naguère encore, au collège de France, un Émile Deschanel bêlait à sa gloire. Beaucoup de ceux qui l'ont écouté faillirent en faire une maladie.

N'était-il pas criminel d'inciter de la sorte des auditeurs qui ne se méfiaient pas à s'alourdir l'esprit par la lecture de *Corinne*, de *Delphine*, de *l'Allemagne*, et de ces *Considérations sur la Révolution* où la fille de Necker s'efforce de prouver qu'il n'y eut rien de bon chez nous avant le ministère de son papa et qu'après lui, tout alla de mal en pis parce qu'on l'avait renvoyé à Genève ?

La vogue momentanée — et plus ou moins factice — de madame de Staël, son influence sur certains salons médusés par sa faconde intarissable soulignent ce travers national qui consiste à nous déprécier nous-mêmes au profit d'étrangers pleins de zèle pour nous faire avaler des drogues d'outre-Rhin.

C'est pourquoi je demande qu'après la vic-

toire, on plante, tout le long de notre frontière de l'est, des poteaux arborant cette inscription: *Les madames de Staël, leurs Schlegels, leurs analogues et leurs produits n'entrent pas ici. (Décret de la Commission d'hygiène intellectuelle.)*

VI

SŒUR MARGUERITE

Toute petite, toute mince, sous les ailes battantes de sa grande cornette, depuis des jours et des jours, Sœur Marguerite se dépense, sans arrêt, auprès de nos malades.

Elle a passé tant d'heures au chevet des mourants; elle s'est relevée si souvent pour changer un pansement ou faire chauffer une tisane que la voici qui commence à ne plus pouvoir se traîner.

Néanmoins, très pâle, avec une tache d'un rouge fiévreux aux pommettes, elle s'efforce de monter et de descendre quand même les étages. Elle stationne aux paliers, s'appuie, une minute, contre le mur, chuchote, en haletant, un bout de prière, puis repart après avoir promené autour d'elle un regard de confusion, comme si elle demandait pardon de cette halte involontaire.

Plusieurs fois, on tâcha de lui persuader qu'il fallait prendre un peu de repos. Elle ne protestait point; elle s'asseyait sur une chaise

et faisait mine de reprendre le tricotage d'une chaussette de laine qui traînait dans sa poche depuis le commencement de la guerre.

On s'éloignait; on revenait un quart d'heure plus tard : Sœur Marguerite avait disparu.

On la retrouvait au fond d'une salle, se dissimulant pour changer un moribond ou rincer un bassin.

A la fin, sa supérieure lui commanda formellement d'avoir à se coucher une nuit sur deux et de ne plus se relever sous aucun prétexte.

Le soir où cette consigne lui fut signifiée, nous étions deux ou trois réunis, avec l'administrateur, dans le vestibule de l'hôpital. Nous cherchions un moyen de répartir les veilles pour la nuit prochaine. La chose n'était pas facile vu notre petit nombre et la fatigue générale. Chacun proposait une combinaison.

Au plus fort de la délibération, je me sens tirer par la manche. Je me retourne et je découvre Sœur Marguerite venue à la sourdine. Elle a tout entendu. Émue, les yeux brillants, peureuse aussi comme s'il s'agissait de commettre une faute, elle me souffle à mi-voix :

— Chut ! ne faites pas semblant... Je veillerai, moi !...

Et sa physionomie comme son intonation veulent dire :

— Gardons cela entre nous!... Soyez mon complice!...

Mais l'administrateur l'aperçoit et l'interpelle :

— Comment, Sœur Marguerite, vous êtes là? Il faut aller vous coucher tout de suite.

Alors Sœur Marguerite rassemble tout son courage. Elle raidit sa taille frêle et, tâchant de donner à sa pauvre figure émaciée une expression de suprême énergie, elle déclare :

— Je ne suis pas fatiguée du tout, Monsieur l'administrateur; il est impossible que je me mette au lit. Quand notre mère m'a fait donner cet ordre, elle n'avait pas vu que je me portais très bien; et puis elle ne savait pas comme tout le monde est las ici... excepté moi.

— Mais, ma chère Sœur, dis-je, vous êtes plus lasse que personne !

Elle secoue vivement la tête :

— Non, Monsieur, je vous assure que je ne sens pas la fatigue. Et, du reste, comment voulez-vous que je me couche quand il y a là Bertrand qui étouffe et qu'on ne devrait pas quitter d'une seconde!...

Et joignant les mains, toute trépidante de dévouement, elle ajoute :

— Je vous en supplie, monsieur l'Administrateur, laissez-moi veiller encore cette nuit,

rien que cette nuit... Je me coucherai demain soir, je vous le promets...

Le don entier de soi-même la transfigure. On dirait qu'une lumière rayonne autour d'elle.

Remués jusqu'au fond de l'âme, les yeux troublés de larmes, nous restons, le front incliné, autour de cette petite femme dont l'héroïsme si simplement surnaturel nous écrase. Je crois que si l'un de nous essayait d'articuler un mot, il se mettrait à sangloter.

Un silence règne que traversent, toutes déchirantes, les plaintes des moribonds de la salle voisine.

Sœur Marguerite désigne la porte, d'un geste navré et reprend d'une voix qui se brise :

— Vous entendez !... Au nom de Notre-Seigneur, laissez-moi donc veiller !...

Alors l'administrateur bouleversé, feignant la colère pour dissimuler son émotion :

— Non, ma Sœur, c'est l'ordre, vous le savez bien. Montez vous coucher...

Il tourne sur ses talons et court s'enfermer dans son bureau.

Sœur Marguerite baisse la tête. Elle se recueille un moment, puis étend les bras en un geste d'abandon total. Brebis du Crucifix, faute de mieux, elle offre sa peine pour ceux qui souffrent.

Nous la voyons monter lentement l'escalier et disparaître dans l'ombre d'un couloir.

*
* *

Cette-nuit là, vers deux heures, je faisais une ronde que je terminai par la salle du rez-de-chaussée. Dès le vestibule, j'entendais tousser et râler les bronchiteux et les pleurétiques qui l'occupaient et je me proposais de préparer une forte bassine de tisane sur le fourneau à gaz placé dans un coin.

J'ouvre, et, à la lueur vacillante d'un bec surbaissé, j'entrevois quelque chose de blanc qui remue au chevet de Bertrand. J'approche.

C'est la cornette de Sœur Marguerite !

Comme, chaussé d'espadrilles, j'étais entré sans faire de bruit, la Sœur ne m'entendit pas tout de suite. Elle essuyait le front du malade en fièvre, et lui prodiguait, d'une voix maternelle, les encouragements.

Enfin, elle se retourne, pour saisir un bol de lait sur la table, et m'aperçoit.

Sa mine fut absolument celle d'une petite fille surprise à dérober des confitures. Evidemment, elle ne m'attendait pas.

A la voir tout interdite, j'avais fort envie de la rassurer. Mais la consigne avant tout.

— Ah ! ma Sœur, dis-je, vous vous êtes relevée malgré la défense... C'est très mal !

— Chut ! chut ! répond-elle, il y en a qui dorment ; ne parlez pas trop haut.

Et, comme pour s'excuser, elle me montre Bertrand :

— Le pauvre garçon, il était si bas hier soir !... Je pensais à lui et cela m'empêchait de dormir.

Je prends un air de pion en exercice et je décrète :

— Soit, ma Sœur, pour cette fois, je ne vous dénoncerai pas ! Mais vous allez retourner au lit immédiatement ou je me fâche...

Elle balance une seconde puis reprend :

— Eh bien, je m'en vais. Seulement, vous leur donnerez de la tisane, n'est-ce pas ?

— Oui, ma Sœur, je suis venu pour cela.

— Et il faudra peut-être poser des ventouses à celui-là, près de la fenêtre. Il est si oppressé.

— Je les poserai, ma Sœur, si vous allez vous coucher.

Elle hésite encore, soupire, regarde longuement autour d'elle puis prend son parti. En s'en allant, elle me dit avec un sourire mi-angélique, mi-espiègle :

— J'ai désobéi ; mais je ferai pénitence...

VII

LE DÉPART

Inutile de faire de l'horreur à plaisir en évoquant, avec détail, ce cercle de l'enfer que fut l'étage où nous soignons les tétaniques. Qu'il suffise de mentionner ceci : ce que je vis avant, ce que je devais voir par la suite n'étaient rien en comparaison des tortures subies par ces infortunés.

Le moindre bruit, le plus mince filet de lumière leur causaient des crises atroces. C'est pourquoi, pendant dix-sept jours où nous ne les quittions point, nous vécûmes quatre — dont Bouisset et deux infirmières — les volets clos et les lampes entourées de papier bleu. Et, dans cette ombre continuelle, nous marchions à pas feutrés, nous ne parlions qu'à voix basse.

Mais aussi, contre toute prévision, nous eûmes le bonheur d'en sauver trois. Un seul mourut...

Nous avons à peu près oublié la couleur du ciel et l'odeur des verdure. Je me souviens de

la matinée où, pour la première fois, je descendis au jardin après cette rude escarmouche contre la Camarde. J'aspirais l'air balsamique comme j'aurais bu d'un vin généreux; je regardais, avec une sorte d'ébahissement ravi, les rayons du soleil papillonner à travers les feuillages; et je me répétais le vers magnifique de Sophocle :

O lumière, ciel du jour d'or!...

D'ailleurs ma tâche, à l'hôpital, prenait fin. Il nous était venu du renfort et je pouvais réaliser le projet conçu et jamais perdu de vue depuis la déclaration de guerre : m'engager pour la durée de la campagne. Je pensais que cela durerait une année environ, car qui aurait soupçonné, en ce novembre 1914, que la sinistre épopée irait se prolongeant parmi les brumes farouches de l'avenir sans qu'il fût possible de prévoir son aboutissement !

J'avais donc hâte de marcher, à mon tour, vers ce front de flammes et de sang dont le mystère m'obsédait. Si j'étais resté à l'arrière, je crois que je serais devenu enragé du désir de me mêler à la tourmente.

C'est ainsi que, deux jours plus tard, je fis des adieux fraternels à mes camarades de

l'hôpital pour gagner Nice et le bureau de recrutement.

Dans les pages qui suivent, j'essaie de narrer mes pérégrinations et comment notre ambulance se tira d'affaire au grondement du canon.

DEUXIÈME PARTIE

VIII

EN ROULANT

Enfin, c'est fait ! Toisé, palpé, ausculté, muni d'une feuille de route, me voici dans le train qui file sur Marseille. Là se trouve le dépôt de la section d'infirmiers dont je fais désormais partie. Je compte bien n'y pas séjourner longtemps, car si je me suis engagé ce n'est certes point avec l'intention de m'ankyloser à l'arrière.

A cette entrée dans l'aventure, j'éprouve surtout une sensation intense d'allègement. Petites vanités, plaisirs et soucis médiocres, routine d'une existence vouée à l'encre et à la plume, hier encore vous m'alourdissiez l'âme. J'ai secoué votre poussière et vous m'apparaissiez comme ces feuilles mortes et ces détritrus grisâtres que le cantonnier chasse,

d'un balai diligent, dans les fossés que nous longeons à toute vapeur.

J'ai beau m'examiner, je ne découvre en moi ni regrets du passé ni appréhensions pour l'avenir. Un souffle robuste m'emporte et me claironne : — En avant pour la terre de France!... Et je me sens si rajeuni que mes cinquante et un ans n'en pèsent pas plus de trente.

A l'analyse, je crois avoir démêlé les deux sentiments qui me valent le bien-être dont je suis gratifié.

D'abord, la confiance en Dieu, l'assurance tranquille que sa main s'étendra sur moi pour me protéger dans le péril, me soutenir dans la tentation et m'attirer à la vie éternelle si, frappé par sa permission, je me livre humblement à sa miséricorde.

Ensuite, comme j'espère avoir fait, sans restriction, le sacrifice de ma peau, je savoure, au plus profond de mon cœur, cette joie — la plus haute dont nous puissions être favorisés ici-bas — : l'oubli de soi-même.

Cultivateurs du « Moi, » en extase devant le précieux navet de votre personnalité, blêmes joueurs de serinette qui réclamiez, en grelotant, un « professeur d'énergie », disciples de l'ancien Barrès — celui des Bougies Roses et des Bérénices verdâtres — si le fracas des

armes ne vous fit pas tomber en pâmoison, que vos méthodes d'excitation solitaire doivent vous sembler marécageuses et fétides!

Maintenant que nous sommes, pour de bon, « sous l'œil des Barbares, » avez-vous découvert ce Maître de l'abnégation et de la vigueur d'âme qu'on nomme Jésus-Christ? Les fleurs sanglantes qui couronnent le front de la Patrie en danger vous font-elles prendre en grippe les corolles pâlotés dont l'arome cadavéreux chatouillait voluptueusement votre anémie?

Par charité, admettons que les moins intoxiqués d'entre vous marchent, à cette heure, le sac au dos, contre le Boche.

Quant aux autres, ceux que *l'égoïsme* décomposa jusqu'aux moelles, eh bien, je gagerais qu'ils se sont embusqués...

*
* *

Les embusqués, j'en vis un étalage au recrutement de Nice. Jardinaient-ils leur « Moi », ces petits jeunes gens gras, frais, roses, — bons pour le charcutier — qui encombraient un bureau où la besogne ne semblait pourtant pas réclamer un nombre de scribes aussi insolite?

Assis, trois ou quatre, dans le couloir, en attendant l'examen de notre anatomie par le

major de service, nous les regardions à travers l'embrasure de la porte large ouverte.

L'un sarclait, d'un peigne d'écaille, son crâne ovoïde où foisonnait le pellicule. L'autre s'épluchait les ongles avec minutie. Celui-ci tourmentait les poils chétifs de sa moustache incolore. Celui-là fumotait, d'une lèvre dédaigneuse, une cigarette à bout doré. Le reste du lot bâillait en s'étirant.

Les paperasses s'accumulaient devant eux. Mais ils ne s'en occupaient que pour les faire passer, d'un geste nonchalant, aux quelques professionnels qui, peinant à leur place, ne semblaient guère charmés du contact de ces jolis messieurs.

Mon voisin, un parigot, chauffeur d'auto réformé, qui n'eut de cesse qu'on ne l'eût engagé, s'émerveillait de leur quiétude.

— Mais qu'est-ce qu'ils fichent ici? me dit-il à mi-voix; en voilà des feignants! Est-ce qu'ils ne devraient pas être au front?

— Mon ami, répondis-je, vous ne vous rendez pas compte des choses. Ces délicieux enfants, leur papa, capitaliste notoire, ou leur maman, dame bien peinte et influente auprès des « grosses légumes », estimèrent qu'ils sont beaucoup trop fragiles pour courir la chance de se faire casser les os coude à coude avec les gens vulgaires qui ne portent ni bottines

en peau de colibri ni caleçons de soie mauve. Patauger dans la boue, se noircir les mains à tirer des coups de fusil, avaler une soupe figée dans une gamelle graisseuse, subir les invectives d'un sergent prolétaire, risquer un éclat d'obus qui endommagerait leur charmant physique, — tout cela manque d'élégance. C'est pourquoi on les a mis en serre chaude ici. Et puis n'oubliez pas qu'ils forment une élite. Que deviendrait la France, après la guerre, que seraient les tangos et les fleuretages de l'avenir si l'on décimait les couches où s'affinent ces spécimens exquis d'une civilisation très — avancée ?

Or le chauffeur n'admit pas mon explication.

— Pour une couche, déclara-t-il d'un ton bourru, il faut qu'ils en aient une couche de consentir à se chauffer les quilles pendant que les autres se font tuer ! Des spécimens, que vous dites ? Je leur en flanquerais du spécimen !... Regardez donc celui-là qui tripote son porte-plume du bout des doigts, comme s'il avait peur de se salir... Va donc, eh foireux !

— Attention, repris-je, le gendarme de planton nous écoute.

Mais le bon gendarme, adossé au chambranle, ne songeait pas à sévir. Il souriait dans sa forte moustache et, partageant, sans doute, l'avis du

chauffeur, il couvait d'un œil luisant de mépris goguenard cette plate-bande d'orchidées mondaines garée avec tant de soin des bises meurtrières qui soufflent en Flandre et en Argonne...

Dans le train, je me remémore cet épisode. Quelques rimes s'arrangent dans ma tête où je parodie une chanson idiote de jadis, *Le Forgeron de la paix* :

O doux enfant, sauvé de la bataille,
Frêle arbrisseau chaudement empoté,
Risquer la mort, c'est bon pour la canaille,
Loin des canons, vis en sécurité :
Un rond de cuir vaut mieux que la mitraille
Quand on est fils d'un père bien renté.

Dédié au blondasse qui faisait tout de même semblant d'effleurer son porte-plume.

* * *

J'ai rencontré depuis pas mal d'autres embusqués. Ce n'est point fronder que de soutenir qu'il y en avait un nombre excessif au commencement de la guerre. Aussi, que de plaintes des familles dont les rejetons n'avaient pas cherché le « filon » où se dérober au devoir ! Quelle indignation chez les poilus !

Plus tard — au printemps de 1915, — le sang répandu pour la Patrie criait si fort qu'on prit des mesures pour extirper ce scandale. Les

dépôts et les administrations se vidèrent. Et il est équitable de reconnaître que la plupart de ceux qui s'étaient laissé mettre dans la ouate, par faiblesse de caractère, par condescendance pour des lamentations maternelles ou conjugales ou simplement par peur des coups, se ressaisirent une fois partis au front et se battirent avec intrépidité. Certains même se firent tuer tellement le souvenir de leur couardise leur était devenu intolérable. J'en ai connu.

Il existe, cependant, des embusqués de nature que rien ne saurait hausser au-dessus d'eux-mêmes. Il s'en trouve jusque dans les tranchées. Ceux-là, le désir de garder leur fressure intacte les possède au point que ni outrages, ni sévices ne parviennent à les stimuler.

Je me rappelle, dans ce genre, un personnage à l'épiderme huileux, aux gros yeux toujours effarés dont la « tremblote » dépassait toute vraisemblance. Bien que d'intelligence assez faible, il déployait des prodiges d'astuce lorsqu'il s'agissait d'inventer quelque emploi chimérique qui lui permit d'esquiver le péril.

A l'ambulance, notre médecin-chef, qui prenait plaisir à faire avorter ses ruses, disait un jour :

— X, c'est le type de l'embusqué intégral. Les gens de cet acabit sont tellement dominés

par la crainte que nulle bassesse ne leur coûte pour se mettre en sûreté. Ce sont des malades qu'il faudrait soigner... avec une trique. Quel dommage que je n'aie pas le droit de rosser X ! Il deviendrait peut-être un héros. Mais vous verrez qu'il trouvera le moyen de se tapir dans quelque fente, comme une punaise. Il est trop amoureux de l'arrière, ce garçon !... .

De fait, X se démena si ingénieusement qu'il finit par conquérir un poste de sous-aide lampiste dans une gare d'évacuation. Il y emporta, du reste, le sobriquet de « La Punaise ».

Quand on parle de lâcheté, l'on n'avance pas que le courage consiste à ignorer la crainte de la mort.

— Je voudrais bien connaître le J.... F.... qui prétend n'avoir jamais eu peur, disait ce brave des braves, le maréchal Ney.

Oui, il y a des moments, à la guerre, où tout le monde a peur. Le courage, c'est de se dominer, c'est d'être si imprégné de l'idée du devoir qu'on force la carcasse à pousser de l'avant, même lorsque les dents claquent d'effroi.

Mais l'embusqué est de complexion trop gélatineuse pour connaître cette victoire de l'esprit domptant la matière.

Où son châtiment commencera, c'est après la guerre. Osera-t-il se montrer dans les rues,

affronter les braves, revenus du feu, qui lui assèneront un regard de méprisante pitié? Ce qui pourra lui arriver de plus heureux, c'est que la honte et le remords l'exterminent.



Voici comment j'ai appris ce que c'était que le courage au combat.

Dans mon compartiment, il y avait trois soldats, des blessés guéris, sortis le jour même de l'hôpital et qui rejoignaient leur dépôt. Deux sommeillaient. Le troisième, assis en face de moi, aménageait son *barda* dans sa musette.

C'était un brun, de trente à trente-cinq ans et de tempérament sec. Ses yeux vifs, le ferme modelé de ses traits, une ride verticale entre ses sourcils marquaient l'habitude d'observer, de la décision et une intelligence avisée.

Quand il eut terminé ses arrangements, il se croisa les bras et fixa son regard volontaire sur le journal que je parcourais.

— Vous désirez peut-être le lire, dis-je en le lui tendant.

Il eut un sourire railleur et, le refusant du geste, il me répondit :

— Non, ce n'est pas la peine. Je sais à peu près d'avance ce qui s'y trouve. Sauf le com-

muniqué et les dépêches, que j'ai lus ce matin, il n'y a pas grand'chose à glaner là-dedans.

— Vous pourriez bien avoir raison, repris-je, je soupçonne que cette littérature à fanfares ne doit pas intéresser beaucoup un homme qui vient du front.

— C'est de la rhétorique pour gens de l'arrière, approuva-t-il; quant aux descriptions ampoulées des reporters qui suivent, de plus ou moins près, les troupes, elles sont assez peu exactes. Ces messieurs se préoccupent trop de tout peindre en beau... D'ailleurs, conclut-il avec un philosophique haussement d'épaules, il vaut peut-être mieux qu'il en soit ainsi. Si l'on montrait les choses telles qu'elles sont, on ferait germer des idées noires dans le cerveau des non-combattants et cela, sans profit pour personne. Il est préférable de les nourrir d'illusions réconfortantes.

— C'est vrai, dis-je, en tout temps, mais surtout en temps de guerre, il n'existe pas beaucoup d'hommes qui soient capables de regarder la réalité en face.

— C'est un fait, reprit-il; et j'ajouterai que si l'on n'a pas mis soi-même la main à la pâte, on a beau s'efforcer de se représenter, sans fanfreluches, ce qui se passe au front, il est difficile d'en avoir une idée précise.

Il se prit à rire et poursuivit :

— Tenez, je ne suis pas un emballé, mais quand mon régiment est parti pour le front, je me voyais assez bien, en présence de l'ennemi, dans la posture de ces pioupious mélodramatiques qui brandissent leur fusil en foudroyant le Boche d'un regard implacable, sur les cartes postales. Or c'est rarement de cette façon que se manifeste le courage au feu. Le corps-à-corps, les prouesses des virtuoses de la baïonnette, c'est l'exception. J'en ai fait très vite l'expérience.

Voyant que j'avais affaire à quelqu'un qui raisonnait ses impressions, je lui confiai que, m'étant engagé, je serais sans doute bientôt au front et qu'il me rendrait service en m'expliquant l'état d'esprit de celui qui s'expose à une mort violente pour la première fois.

Il y consentit volontiers. Je vais rapporter son témoignage; mais ce que je crains de ne pouvoir rendre, c'est le ton de bonhomie avec lequel il s'exprima.

— Évidemment, me dit-il, je ne puis vous donner que mes sensations personnelles. Cependant, si j'ai bien observé mes voisins de combat, je crois pouvoir avancer que leur manière de sentir ne différerait pas beaucoup de la mienne.

Donc, quand nous sommes allés au feu pour la première fois, c'était encore la guerre de

manœuvres, au commencement de la bataille de la Marne. N'ayant pas fait la retraite de Charleroi, étant arrivés en renfort un peu après que les Boches eurent déguerpi de Reims, nous n'avions pas subi d'influences déprimantes. Ce qui dominait en nous, c'était l'impatience d'avancer, la rage contre les envahisseurs et le désir impétueux de les refouler au delà de la frontière. Et puis nous avons constaté leurs saletés et leurs pillages dans la région d'où l'on venait de les chasser, et nous les considérions comme des bêtes puantes qui ne méritaient aucune pitié. Une fois qu'on en aurait délivré le pays, on verrait. Personne ne regardait plus loin. Il me semble bien que c'était là le sentiment général. Pour moi, je puis dire qu'à ce moment, il ne me venait pas à l'idée que je pusse être tué ou blessé. Je savais que nous marchions droit à l'ennemi ; je brûlais d'envie de l'aborder et le bruit de la canonnade, qui allait toujours croissant, ne faisait que m'exciter davantage. En dehors de cela, ni appréhension, ni regrets. Je pensais si peu à l'arrière que c'est à peine si j'envoyais quelques lignes à ma femme pour lui dire que tout marchait bien.

Le jour où nous sommes entrés pour de bon dans la danse, prévenus que ça allait devenir sérieux, nous allongions le pas vers l'horizon

où traînaient des fumées jaunâtres. Nous allions, le regard tendu, la main crispée sur la crosse. Personne ne disait rien : on se hâtait avec une sorte de fièvre.

— Pas si vite !... Alignez-vous ! criait de temps en temps le capitaine. Mais lui-même pressait l'allure de son cheval et il se haussait parfois sur les étriers pour voir plus loin.

Tout à coup, un, deux, trois obus arrivent en ronflant, éclatent sur notre gauche et font de la marmelade dans un bataillon de chasseurs qui nous côtoyait. Puis, tout de suite, d'autres obus tombent un peu en arrière de notre première ligne dont j'étais. Il y eut du dégât, mais on ne tournait pas la tête : on était bien trop occupé à tâcher d'apercevoir l'ennemi. Vinrent ensuite des volées de balles qui bourdonnaient comme de grosses mouches. Parfois, on entendait *floc* et l'un des nôtres culbutait en criant.

Voyant cela, le capitaine nous arrête et nous fait coucher ; c'était une bonne précaution, car, pendant plus d'une heure, nous recevons une averse de fonte et de plomb qui manquait tout à fait d'agrément.

Nous étions donc à plat ventre sur l'herbe assez épaisse d'une prairie marécageuse, en bordure d'un chemin boueux. A huit cents mètres environ devant nous, une lisière de bois

où les Boches se tenaient cachés. De là, ils nous canardaient durement, comme je vous l'ai dit.

On aurait bien voulu leur répondre, mais le capitaine le défendit, disant que ce n'était pas la peine de gaspiller nos cartouches parce que de l'artillerie allait venir qui délogerait l'ennemi. Oui, mais, en attendant, les projectiles boches nous tuaient du monde.

Tout d'abord, je ne sentis pas de peur ; j'étais partagé entre la mauvaise humeur d'être étalé dans cette herbe humide, comme un veau, et l'agacement de recevoir des pruneaux sans les rendre. Les autres jugeaient de même et quelques-uns commençaient à grogner. Le lieutenant leur imposa silence d'un ton rude. Il parlait encore quand un éclat d'obus le frappa au front, lui enleva un morceau du crâne et lui fit jaillir un œil de l'orbite. C'était affreux à regarder. Et c'est alors qu'une frousse épouvantable m'envahit. Par un instinct tout animal, je me ramassai le plus possible sur moi-même ; il me semblait qu'en me ratatissant de la sorte j'offrirais moins de surface aux coups. C'était stupide ; mais, dans des minutes pareilles, on ne raisonne pas. Mes voisins ne faisaient pas meilleure mine. A ma droite, un tout jeune sergent se raidissait. Il était blême et il serrait les dents si fort que sa

respiration sifflait entre ses lèvres entr'ouvertes. A ma gauche, un gros Berrichon s'enfouissait la figure entre deux touffes d'herbe humide pour ne rien voir. Comme il étouffait, il finit par relever la tête et l'on s'aperçut qu'il avait le nez tout barbouillé de terre. Il était si drôle avec son pif sale et ses yeux effarés, où roulaient des larmes, que, malgré la situation, l'on éclata de rire autour de lui... Oui, on riait de bon cœur et cela fit un peu diversion. Mais ce qui nous rassurait le plus, c'était l'attitude du capitaine. Il avait mis pied à terre et renvoyé son cheval. Il se tenait debout devant le premier rang et il fouillait tranquillement le bois en face avec sa lorgnette. Cela réconfortait de le regarder. Et pourtant, un peu après il me vint une espèce de découragement mêlé de résignation. Je me disais : « Pour sûr, je n'en réchapperai pas. C'est embêtant... Si seulement je pouvais être tué d'un seul coup, sans trop souffrir... » Ensuite, je pensai à ma femme et à mon gosse. Puis je me dis que j'en reviendrais peut-être malgré tout et, je ne sais comment, quoique d'habitude, je ne pratique pas beaucoup, je me mis à marmotter un bout de prière pour demander à Dieu de me tirer de là. Tout cela se succédait dans mon esprit d'une façon rapide et assez incohérente, car il me semblait aussi par moments que

j'étais endormi et que je faisais un mauvais rêve.

Enfin, voilà que le feu des Boches redouble d'intensité. Et notre artillerie qui n'arrivait toujours pas ! Alors le capitaine, voyant que nous étions très énervés et qu'il y en avait plusieurs qui jetaient des coups d'œil en arrière, sentit qu'un petit vent de débandade commençait à souffler. Il ne voulait pas de ça ! Tout de suite, il commanda un feu de salve, puis, sans arrêt, tir à volonté. Cela nous fit du bien : on ne voyait pas si les coups portaient, mais d'être ainsi occupés cela nous empêchait de trop réfléchir. Pour moi, je distinguais, dans le taillis en face, un bouleau dont l'écorce blanche se détachait sur la masse sombre du fourré. Il me servait de repère ; je visais tantôt à sa droite, tantôt à sa gauche et j'y mettais tant de soin que c'est à peine si je remarquai la malchance du sergent : il venait de recevoir une balle sous le menton et, roulé sur le côté, contre moi, il trempait de son sang le pan de ma capote.

Au bout d'une dizaine de minutes, le capitaine crut s'apercevoir que le tir des Boches faiblissait. — « Debout ! » cria-t-il...

Et il nous lance, baïonnette en avant, sur le bois. Ah ! je vous prie de croire que personne n'hésita ; c'était si bon de changer enfin

de place ! Nous sommes partis en hurlant comme des bêtes sauvages. On n'avait plus qu'une idée : en finir vite, le plus vite possible et tuer pour ne pas être tué.

Quand nous sommes arrivés à la lisière, les Boches se défilaient en faisant des zigzags à travers les arbres. Nous n'avons pas pu les joindre, car nous étions hors d'haleine. Mais les 75 entraient enfin en ligne et la batterie ennemie, criblée d'obus à son tour, se repliait au galop.

Alors, on se sentit tout soulagé. On riait, on plaisantait, on échangeait des tapes ; on buvait un coup au bidon. Certains regrettaient de n'avoir pas égorgé quelques Boches. Mais personne ne parlait de la frousse que nous avions eue. On aurait dit que nous en avions un peu honte. Moi, je me taisais, mais je ressentais avec intensité la joie de me retrouver sain et sauf pour cette fois...

Un peu après, nous fûmes mis en réserve derrière les 75 et la journée a été finie pour nous. Le soir, on nous a dit que nous étions vainqueurs et que les Boches battaient en retraite sur toute la ligne. Naturellement, cela nous fit plaisir...

Il se tut un bon moment, comme pour résumer ses impressions, puis il conclut : — Voyez-vous, je crois que ce qu'il y a de plus terrible

à la guerre, c'est de rester immobile, sans riposter, sous le feu de l'ennemi. Quand une troupe soumise, pour la première fois, à cette épreuve, la supporte sans trop flancher, il me semble qu'on pourra compter sur elle par la suite. En somme, nous n'avions pas trop mal tenu ; mais du reste je n'ai pas pu vérifier la façon dont la compagnie se comporta plus tard. Le lendemain nous étions au repos et le surlendemain, comme nous allions par quatre dans un chemin creux, j'ai reçu un éclat d'obus à l'épaule gauche et j'ai été évacué.

— Et maintenant que vous allez retourner au front, demandai-je, comment envisagez-vous les périls à venir ?

— Ma foi, je ne sais pas trop. Je me dis qu'il sera temps d'y penser quand j'y serai... Tout de même, je suis décidé à faire de mon mieux. Il s'agit de chasser les Boches, n'est-ce pas ? Tant qu'ils empoisonneront l'air de France de leur haleine, il ne s'agit pas de songer au repos... Mais, quand ce sera fini, je ne serai vraiment pas fâché de retourner vérifier le métrage des tas de pierres sur ma route départementale. Dans le civil, j'ai oublié de vous le dire, je suis conducteur des ponts et chaussées... Et maintenant, si nous parlions d'autre chose que de la guerre ?

J'acquiesçai. — Le reste du voyage, nous

avons causé à bâtons rompus de mille détails du temps de paix. Nous avons partagé du pain et du saucisson ; nous avons vidé une fiole de vin passable dont je m'étais muni ; puis nous avons tâché de dormir. Il fallait bien tuer le temps, le train ayant pris une allure plus que modérée et s'arrêtant parfois, pendant des demi-heures, en pleine campagne, comme pour se demander s'il continuerait sa route ou s'il demeurerait figé sur place jusqu'à la consommation des siècles. La durée du trajet s'allongea de telle sorte que, partis de Nice à quatorze heures, nous sommes entrés en gare de Marseille à une heure et demie du matin.

Mon ami allait à Lyon. Nous nous sommes séparés avec une solide poignée de main et en nous souhaitant mutuellement bonne chance. Je ne l'ai jamais revu.

IX

AU DÉPOT

Marseille est une fort belle ville et j'en apprécie, plus que personne, la gaité multicolore, les grands platanes ombreux et le golfe aux courbes élégantes. Mais je dois faire une restriction en ce qui concerne le quartier du Rouet. Ce faubourg, où les savonneries enfumées alternent avec des bâtisses vermoulues abritant de la misère, présente un aspect rébarbatif dont je me sens mal impressionné. De plus, des puanteurs douceâtres émanent des fabriques et m'offusquent les narines.

C'est tout au bout du Rouet, presque dans la campagne, que s'élève la caserne de la 15^e section d'infirmiers où je me rends après quelques heures de repos dans un hôtel du centre.

Le tramway qui m'emporte vers ce sanctuaire de Bellone porte-seringue arrive au terminus et le conducteur m'indique le but provisoire où je tends depuis mon départ de Nice.

Il est fort sale le sanctuaire : murs gris et gras, escalier boueux, fenêtres dont les carreaux

ne connurent jamais le contact de l'éponge. Une cohue de troupiers, criant, fumant, gesticulant, se bousculant, encombre les couloirs et les bureaux ; les uns reviennent du front, les autres y partent ; tous assiègent des comptables qui s'affolent et barbotent dans un océan de paperasses administratives. Considérant l'exiguité du local, je me demande, avec inquiétude, comment on s'y prend pour caser tant de monde dans si peu d'espace.

Remettons la solution de ce problème à plus tard.

Pour le moment on m'inscrit sur des registres, on m'immatricule. Durant ces formalités, certains s'étonnent qu'à mon âge, j'aie cru devoir m'engager alors qu'il eût été si simple de rester chez moi à *contempler ton azur, ô Méditerranée*.

Comme cela ne les regarde point, je ne juge pas à propos de leur exposer mes motifs et je les prie sèchement de vouloir bien accélérer leurs écritures.

Les griffonnages accomplis, je suis examiné, d'une façon sommaire et sans aucun voile, par un médecin à deux galons. Dès qu'il a constaté que je possède tous mes membres et que je ne suis affligé ni de la gale, ni de la lèpre, on m'expédie vers le magasin d'habillement où je dois quitter mes vêtements civils pour revêtir

le harnais militaire. Ce magasin est situé à trois cents mètres en bordure d'un champ de manœuvres où des chasseurs d'Afrique dressent des chevaux passablement rétifs, venus, me dit-on, du Canada. C'est une vieille bastide, de style xvii^e siècle. Elle doit être bien étonnée aujourd'hui de tenir à couvert des tailleurs et des cordonniers en uniforme au lieu des nobles emperruqués dont elle avait coutume en son jeune temps.

Je pénètre dans la grande salle du bas, où s'étagent sur des rayons de sapin montant jusqu'au plafond toute sorte d'objets belliqueux. Là, je découvre un brave prêtre, en caleçon beige et en bas noirs ; il semble fort peu décidé à enfiler le pantalon rouge que lui présente le garde-magasin. Celui-ci, employant des termes peu ecclésiastiques, lui signifie d'avoir à se presser. Mais ce langage martial achève de déconcerter le pauvre homme. Il grelotte, les bras ballants, sans trouver la réponse énergique qui serait de circonstance.

Par bonheur, je suis beaucoup moins embarrassé que lui. Ce n'est pas pour rien que j'ai servi, pendant des années, aux cuirassiers. Mes souvenirs de cette époque étant encore assez frais, je n'éprouve aucune gêne à reprendre des habitudes militaires et à parler le dialecte congruent.

Je me déshabille donc en un clin d'œil et prenant le prêtre sous ma protection, je dis au garde-magasin :

— Ferme ça, prends une cigarette, colle-moi tout le bataclan pour nous frusquer, monsieur l'abbé et moi et ensuite fiche-nous la paix.

Mon offrande propitiatoire et le ton délibéré que j'ai pris radoucissent le préposé aux équipements. Il me remet capotes et képis, me désigne le rayon aux godillots et dit :

— C'est bon ; cueille dans le tas ce qu'il vous faut et grouillez-vous pour débarrasser le plancher.

J'emmène l'abbé dans un coin et je l'aide à s'habiller tandis qu'il se confond en remerciements.

— Ce garçon manque vraiment de mesure, ajoute-t-il en me désignant le garde-magasin d'un geste craintif.

— L'essentiel, dis-je, c'est que ce pantalon soit à la vôtre ; et puis ne vous frappez pas ; vous en entendrez bien d'autres. Voyez-vous, la plupart des soldats ont tout à fait négligé de lire le *Manuel de politesse et de convenances à l'usage des séminaires* que publia l'abbé Branchereau.

Le prêtre soupire puis il me confie que, réformé naguère, et repris, l'autre jour, par un

conseil de révision implacable, il n'avait pas la moindre idée du sans-gêne en faveur dans l'armée.

— Oui, repris-je, je comprends votre embarras. Mais puisque vous voici soldat, je vais vous donner quelques avis qui vous seront utiles. D'abord, au régiment, il ne faut jamais *s'en faire*. Cela veut dire qu'il importe de ne s'étonner de rien. Un caporal ou un sergent vous donnât-il un ordre qui vous semble saugrenu, obéissez sans réplique et gardez-vous d'en rechercher la raison. Allez ici ou là, selon que le service le demande, avec insouciance. Vivez au jour le jour, prenez le temps comme il vient et quand les choses vont de travers, efforcez-vous de vous persuader qu'elles pourraient aller pire... Quant à vos rapports avec les camarades, lorsqu'ils vous *charrient*...

— Charrie?? interrompt l'abbé que cet argot dérouta.

— Lorsqu'ils vous raillent, il n'y a qu'à leur répondre sur le même ton. D'ailleurs, ne vous effrayez pas, ce sont, en général, d'assez bons diables qui n'ont que le tort peu grave d'être mal embouchés.

— Ah ! reprend mon interlocuteur avec un soupir, j'étais précepteur dans une famille pleine d'urbanité... Le changement est trop brusque.

— Je comprends ! Mais, dans l'armée, on ignore la périphrase ; le mot propre — ou mal-propre, on le lance tout à trac ; vous vous y habituerez vite. Et puis la section compte beaucoup de vos collègues qui ont servi ; ils vous donneront rapidement le pli nécessaire.

Il me remercie de nouveau avec chaleur puis s'éclipse parmi des sourires auxquels je ne puis m'empêcher de joindre le mien car c'est un fait : l'excellent abbé aura peine à prendre l'allure militaire. A cette heure, il traîne ses lourds croquenots comme si c'étaient des boîtes à violon qu'on lui eût mis aux pieds.

Je m'habille à mon tour, 'en rabrouant le garde-magasin qui, tout à fait apprivoisé, quémande une autre cigarette. Ensuite, je retourne au bureau où je dois me présenter à l'officier d'administration qui gouverne la gent infirmière.

Reçu de façon assez morose par ce dignitaire surmené, je lui représente qu'engagé pour faire du service actif, je ne tiens pas à moisir au dépôt. Plus vite je serai envoyé au front, plus je serai satisfait.

Un grognement vague mais qui semble approbatif me donne à supposer que ma requête n'a pas trop déplu.

Bref, un fourrier jofflu et rubicond m'inscrit sur la liste des premiers à partir.

Sortant du bureau, je suis abordé par un sergent à belle barbe châtaine. Avec un sourire aimable, il m'apprend qu'il a entendu mon nom tout-à-l'heure et il me demande si je suis l'écrivain dont il a lu plusieurs volumes. Sur ma réponse affirmative, il se présente. Il s'appelle Martin ; il est prêtre et professeur de philosophie au séminaire de Fréjus. Il a fait la première partie de la campagne ; blessé à Béthincourt, en Argonne, il sort de l'hôpital et vient d'être chargé d'un commandement à la section.

Non sans plaisir, j'apprends de lui que je ne logerai pas dans la caserne minable mais dans une école de garçons toute proche où bivouaquent déjà une centaine d'infirmiers.

— Venez avec moi, me dit-il, je vais vous installer.

* * *

Comme nous ouvrons la porte de la classe où je dois coucher, je reçois en pleine figure... un sonnet de Hérédia.

Perché debout sur le pupitre du maître, un haut gaillard, de formes athlétiques, déclame à tue-tête et avec le plus formidable accent

marseillais qui se puisse concevoir, ces vers aux sonorités de métal :

Chaque soir, espérant des lendemains épiques,
L'azur phosphorescent de la mer des Tropiques
Enchantait leur sommeil d'un mirage doré ;

Il s'arrête pour reprendre haleine et, aussitôt, afin de démontrer que je suis à la hauteur, je riposte en hurlant le dernier tercet :

Ou, penchés à l'avant des blanches caravelles,
Ils regardaient monter en un ciel ignoré,
Du fond de l'Océan, des étoiles nouvelles.

Cette façon de me présenter obtient un certain succès. Quand les rires et les applaudissements se sont apaisés, le sergent Martin m'abouche avec mes nouveaux camarades.

Il y a là une vingtaine de soldats : des prêtres, un ou deux séminaristes, deux pasteurs protestants, un coiffeur et un pharmacien de Nice. Quant au barde hérédiaque, c'est un avocat de la ville, engagé volontaire et fort renommé pour sa faconde retentissante.

Le sacerdoce, les études religieuses, la littérature, l'éloquence du barreau, la pharmacie, l'art capillaire, cela ne fournit-il pas de quoi constituer une chambrée exceptionnelle ?

Plusieurs de ces messieurs me connaissent déjà par mes livres de sorte que, sous leurs

auspices, je me fonds dans ce milieu sympathique aussi vite qu'un morceau de sucre dans une tasse de café brûlant.

Le chef de chambrée, c'est le pharmacien Fulconis qui s'orne du galon rouge des troupiers de première classe. Il me désigne la place où poser ma valise et où j'aurai le droit de dormir — si je puis.

Notre installation est plutôt sommaire. On a enlevé les bancs et les tables mais on a laissé la chaire du pédagogue avec un fauteuil canné. Nous y grimpons, à tour de rôle, pour faire notre correspondance. Et, comme on l'a vu, elle sert aussi de tribune à l'avocat Bentabolle pour épancher ses accès de lyrisme. Aux murs, le tableau noir où quelqu'un traça, d'une craie implacable, des maximes anti-boches et des pancartes en couleur où s'alignent des ruminants méditatifs, des légumes sans imprévu et des mesures de capacité revêches.

Sur le plancher... ah ! sur le plancher s'étale un amas de quelque chose qui fut, m'affirment-on, une couche de paille. Mais cette litière n'ayant pas été renouvelée depuis les premiers jours d'août, il n'en demeure en cette fin de novembre qu'une mince galette de détritüs où s'amalgament les barbes d'épis, les chiffons, les croûtes de pain sèches et, surtout, une quantité de poussière vraiment anormale. Tel

quel, ce monceau d'ordures constitue le lit commun. Bien que l'on repose tout habillé, on n'arrive pas à se garantir de la poussière. Elle s'insinue partout ; elle s'élève au moindre mouvement pour retomber aussitôt et nous couvrir d'un enduit pénible à supporter. Il en résulte qu'au réveil chacun offre un aspect noirâtre dont les ablutions les plus violentes n'ont pas toujours raison. Quelques-uns en gardent, toute la journée, le teint d'un ramoneur hostile au débarbouillage.

— Ceci, décrète Bentabolle, nous prépare à la noble poudre qui couvrira nos visages sur les champs de bataille.

Mais son contradicteur habituel, le coiffeur Marius Roux déclare qu'il préférerait les poudres de riz parfumées de son officine.

Les autres classes, également bondées de troupe, sont aussi mal loties que nous au point de vue du couchage, et il en va de même à l'école voisine des filles.

A diverses reprises, des délégations se rendirent au bureau afin de quêdemander humblement de la paille fraîche. Mais, comme il sied, cette supplique fut accueillie par une grêle d'invectives et par des menaces de salle de police et de conseil de guerre. A ceux qui ne se laissèrent pas intimider par ces apostrophes comminatoires — de style dans l'armée et rarement sui-

vies d'effet — on daigna expliquer qu'il y avait, en ce moment à Marseille, trente mille hommes des troupes de l'Inde. Les cavaliers sikhs et les fantassins gourkhas accaparaient toute la paille de couchage.

Le fait se trouvant à peu près exact, on récrimina ferme, puis l'on se résigna. La pensée que nos alliés se prélassaient à nos dépens n'était-elle pas de nature à nous dissimuler l'insuffisance et la saleté de notre literie ?

L'insouciance reprit donc le dessus. C'est là une qualité nationale : chez nous, pourvu qu'il garde le droit de grogner et de persifler l'administration à la sourdine, le soldat s'accommode assez facilement des pires conditions d'existence. Par la suite, j'en fis bien souvent la remarque, même quand nous nous enlisions dans les boues du front.



En l'une et l'autre école, le principe du groupement par « affinités électives », comme disait ce Boche émancipé Wolfgang Goethe, régnait sans conteste. Il y avait une chambrée monacale où se juxtaposaient des Carmes, des Capucins et des Pères Blancs, ces derniers venus de l'Afrique centrale pour répondre à l'ordre de mobilisation. On y psalmodiait l'office comme

au monastère. Il y avait la chambrée des gouapes où fermentait une écume issue des pavés de Marseille et de Toulon. Je me suis toujours demandé ce que ces *nervis* faisaient dans une section d'infirmiers, alors qu'il restait de la place aux bataillons d'Afrique.

Dans notre salle, le clergé dominait par le nombre. Mais on aurait tort de croire que, de ce fait, le milieu fût austère, car la plupart de ces prêtres étaient encore jeunes, avaient fait leur service militaire et, s'adaptant on ne peut mieux aux rigueurs du métier, montraient une gaité stoïque du plus franc aloi. Quant aux apprentis-curés, leur brusque transposition du séminaire à la caserne les avait peut-être d'abord un peu mis en désarroi. Mais l'exemple et les propos ravigourants de leurs aînés leur donnèrent vite le diapason.

Les deux pasteurs protestants étaient fort aimables. Le plus âgé abondait en conseils pratiques sur l'entretien des croquenots et l'agencement des jambières. L'autre arrivait d'une longue excursion en pays scandinave. Quand la guerre éclata, il parcourait la Laponie suédoise et il nous faisait des récits drôlatiques sur les incidents de son retour en France.

On causait de mille choses. Des stratèges exposaient des plans infaillibles pour l'anéantissement des Boches. On leur recommandait

de les envoyer à notre grand-père Joffre. Avec les amateurs de littérature, je faisais de la critique transcendante. Je me rappelle, entre autres, une controverse sur Tolstoï à propos d'un exemplaire d'*Anna Karénine*, venu échouer là je ne sais comment et que nous feuilletions lorsque nous n'avions rien à faire.

La discussion fut close par Bentabole qui déclara sans ambage que les romans slaves lui donnaient — des vents. Sur quoi, on le traita de zolâtre et Fulconis le désigna pour approprier les cabinets le lendemain matin.

Roux, fort serviable, jouait du ciseau et du rasoir à toute demande et multipliait les *galé-jades* tout en regrettant les vaporisateurs embaumés de son magasin et les délices de la Jetée-Promenade.

Parfois aussi, on blaguait, sans fiel, l'abbé Desclos, soldat modèle qui consacrait tous ses loisirs à l'astiquage de son fournement. On l'accusait d'intrigues pour la conquête des galons de caporal.

La journée se partageait d'une façon uniforme. Le réveil était fixé à six heures ; mais, dès cinq heures, un des jeunes prêtres de la chambrée, avec qui j'en étais tombé d'accord, m'emmenait lui servir la messe dans la chapelle d'une communauté de Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul voisine de l'école. Je goûtais

là une heure de recueillement et d'oraison qui m'était fort salubre à l'âme. Après un déjeuner gracieusement offert par les bonnes religieuses, nous revenions répondre à l'appel du matin. Ensuite, on se brossait, on se lavait tant bien que mal ; à tour de rôle, on balayait la classe sous la surveillance débonnaire de Fulconis. L'opération était assez délicate, car, si nous avions manié le balai d'une façon trop insistante, nous aurions soulevé des nuages de microbes dont nous nous serions mal trouvés. Aussitôt le nettoyage terminé, on se rassemblait dans la cour et l'on gagnait par rangs de quatre le terrain de manœuvre. Là, un petit sergent, rouge de moustaches et de chevelure, nous initiait aux mystères du pas de soixante-quinze centimètres. Il y mettait une conviction violente. Garçon épicier dans le civil, doué d'une voie perçante, il nous perforait le tympan d'objurgations pointues et secouait comme des sacs de pruneaux les distraits et les sceptiques. Pendant une heure, nous faisons une, deux, gauche, droite, pas accéléré, pas gymnastique, avec des intervalles de repos où l'on apprenait le salut réglementaire à ceux qui n'avaient point encore servi. Il y avait aussi une gymnastique pour laquelle plusieurs d'entre nous montraient un enthousiasme des plus modérés. La chose consistait à prendre le pas de course

et à franchir les obstacles qui jalonnaient le terrain à l'usage de la cavalerie. Je vois encore un excellent abbé, professeur de théologie au séminaire de Marseille, voltiger par-dessus les banquettes d'argile et les énormes troncs d'arbres gisant sur le sol. Il y mettait toute la bonne volonté compatible avec sa corpulence excessive. Mais, plus fort en scolastique qu'en acrobatie, il n'obtenait que des résultats piteux. A la pause, tandis qu'il soufflait en s'essuyant le front, ses collègues plus agiles lui affirmaient que cet exercice, renouvelé avec persévérance, le débarrasserait de son embonpoint et le rendrait plus léger qu'un zéphir. Il prenait d'ailleurs fort bien la plaisanterie.

Plus souvent, la musette garnie de victuailles en sautoir, nous faisions de longues marches dans la campagne. Une fois les maisons dépassées, on rompait les rangs, et l'on allait à volonté, par groupes sympathiques, en échangeant de joyeux propos ou en chantant. Rien de mieux compris que ces marches ; elles nous furent un entraînement efficace pour les fatigues à venir.

L'après-midi, théorie sur la manœuvre du brancard ou sur les divers modes de pansement. Et c'était tout pour notre instruction.

Il ne faut pas oublier qu'étant infirmiers, nous n'avions à pratiquer ni l'école de compa-

gnie, ni le maniement d'armes. Nous ne portions même pas de fusils. On nous avait bien gratifiés de vagues coupe-choux d'un modèle suranné, mais ce n'était que pour la forme et nous ne bouclions le ceinturon que pour sortir le soir.

Vers dix-sept heures, presque tout le monde filait en ville. A deux ou trois, nous avions découvert, rue de la Palud, un petit restaurant paisible où, moyennant la modique somme de trente sous, nous trouvions un repas fort suffisant pour quiconque ne rendait pas à son estomac un culte exagéré.

Par ainsi nous évitions la redoutable cuisine de la caserne. Le *singe* y mijotait parmi les flots d'une graisse équivoque. Et le seul aspect du *cuisiot*, qui semblait s'être offert une immersion prolongée dans la plus graisseuse de ses marmites, aurait fait reculer Gargantua lui-même. C'est pourquoi, à midi, je me contentais des frites bien croquantes et des saucisses d'une marchande installée, sous un porche, à côté de l'école. Une tablette de chocolat et un bon quart d'eau fraîche achevaient ma collation.

L'appel du soir se faisait à vingt heures et demie. Il avait lieu dans la classe qu'éclairait à peine une lampe fumante. Cette formalité remplie, nous nous étendions tout vêtus sur

notre fumier et l'on éteignait. Le corps roulé dans une chétive couverture de campement, la tête appuyée sur le sac, après avoir recommandé aux ronfleurs de « mettre un bouchon », nous nous efforcions de dormir.

Ce n'était pas facile, car notre couche, aussi dure que sale, ne se prêtait guère aux sommes ininterrompus. Pour moi, j'enviais mon voisin de droite, un séminariste, qui reposait sans bouger jusqu'au matin. Privilège de la jeunesse ! A gauche, j'avais le mur dont le contact humide manquait d'agrément. En outre, cinq ou six fois par nuit, je me réveillais les côtes endolories et je cherchais, sans trop y réussir, une position qui me permit de m'assoupir.

Il y avait une compensation à ces insomnies. Pour écarter les idées noires, les pensées de découragement qui me venaient parfois, j'avais recours à la prière...

Que Notre-Seigneur est bon ! Toujours, il venait en aide au pauvre soldat d'occasion qui implorait son appui. Un rayon de sa tendresse m'éclairait l'âme et cette douce lumière intérieure dissipait mes ténèbres. Je revoyais toutes choses sous l'angle du surnaturel ; fortifié par mon Jésus, je apprenais l'esprit de sacrifice pour la France. Et je finissais par m'endormir en murmurant :

— Mon Dieu, je crois en vous, mais augmen-

tez ma foi ; j'espère en vous, mais augmentez mon espérance ; je tâche de vous aimer, mais augmentez mon amour...

Ainsi s'écoulèrent les dix jours que je passai au dépôt. J'en ai gardé un excellent souvenir, car, en notre chambrée, tout allait vraiment pour le mieux. Je n'y rencontrai que charité mutuelle, bonne volonté unanime, ferveur religieuse qui, pour ne pas s'afficher, ne nous en maintenait pas moins dans un état de joyeuse abnégation. Nul de ceux que je connus à cette époque ne me démentira.

CHEZ LA BONNE MÈRE

Il serait étrange de séjourner à Marseille sans gravir, au moins une fois, le rocher de Notre-Dame de la Garde. Les Marseillais y honorent la Vierge comme la protectrice de leur cité. La plupart, et même beaucoup de ceux qui se prétendent incrédules, ne l'appellent que « la Bonne Mère » ; c'est avec un respect confiant qu'à tous les carrefours, ils lèvent les yeux vers la coupole où sa statue d'or rayonne dans l'azur ensoleillé. Mais elle est aussi l'Etoile de bon augure pour les voyageurs qui s'en vont sur la mer et pour les soldats en partance vers le front.

Je méditais donc une visite à la Bonne Mère quand, un soir, Martin, qui en avait également le projet, me proposa de monter avec lui au sanctuaire, de façon à nous y trouver dès l'aube. L'abbé Pons, prêtre venu du Minnesota pour répondre à l'appel de la patrie, et avec qui je m'étais fort lié, offrit de nous accompagner. On devine que l'accord fut vite conclu.

A quatre heures du matin, nous quittons l'école par une température d'une tiédeur toute méridionale. Il fait encore nuit complète, mais la pleine lune règne au zénith d'un ciel sans nuages; elle sème d'une poudre d'argent clair es toits assoupis et découpe des ombres nettes sur le sol que sa clarté diamante.

Nous traversons le Prado totalement désert et, par des raccourcis bien connus du sergent, nous gagnons la pente nord de la colline sacrée. Un mince sentier, plein de cailloux et plus tortueux que les replis du monstre de Thérémène, nous conduit au sommet. Nous nous dirigeons vers le portail de l'église. Mais ici, un contre-temps : tout est clos et, dans la maisonnette éteinte du sacristain, personne n'est levé.

— Attendons, dit l'abbé Martin, il est à peine cinq heures. Le gardien ne tardera pas à venir sonner *l'Angelus* et il nous ouvrira.

Nous nous asseyons sur les marches du péristyle. Tout en reprenant haleine après notre escalade, nous savourons le grand silence et la nuit radieuse.

Quel calme infini ! Marseille dort à nos pieds. La lune étale ses nappes immaculées sur la mer pacifique d'où monte à peine le murmure des vagues indolentes. L'atmosphère est toute bleue et toute blanche — aux couleurs de la

Sainte Vierge. Des souffles légers s'élèvent puis retombent; et c'est comme si la Bonne Mère nous frôlait des plis diaphanes de son voile.

Cette splendeur, cette solitude, cette paix divine, cette caresse sur nos fronts m'émeuvent au point que j'entonne, suivi par mes amis, *l'Ave maris stella*. Nous chantons à mi-voix selon la cadence des flots lointains, selon le rythme de la brise rêveuse. Il nous semble que toute la nature s'unit à notre prière.

Tandis que nous répétons la strophe : *Monstra te esse matrem*, l'air vibre tout à coup au-dessus de nos têtes. Pareils à de grands oiseaux sonores, les premiers tintements de *l'Angelus* s'envolent du clocher et se dispersent vers les quatre horizons pour rappeler aux hommes de bonne volonté que *le Verbe s'est fait chair et qu'il habita parmi nous*.

— Sainte Vierge, disons-nous alors, intercédez auprès de votre Fils afin qu'il nous accorde sa Grâce et que, par la vertu de son Incarnation, nous ayons part à la vie éternelle...

Ayant reçu le bienfait de cette merveilleuse préparation au Saint Sacrifice, nous gagnons la sacristie où le gardien, mal réveillé, s'étonne d'abord à cause du pèlerinage si matinal de de ces trois soldats. Mes amis se présentent et

lui montrent leur *celebret*. Rassuré, il leur apporte l'ornement du jour.

Pendant qu'ils s'habillent, comme je dois servir la messe de l'abbé Martin, j'entre dans l'église par la porte du chevet.

Les deux prêtres rejoignent bientôt et la messe commence.

Une sérénité recueillie imprègne le sanctuaire. Ces voûtes, sous lesquelles s'épanchent, en oraisons quotidiennes, tant d'implorations et tant d'actions de grâces, nous couvrent d'une ombre mystérieuse. Nous sommes absolument seuls. C'est tout au plus si le chuchotement des prières liturgiques rompt le silence solennel qui nous enveloppe. Je me sens l'âme tout heureuse et, en même temps, toute contrite. La suavité pénitente de ce sanctuaire, où la Sainte Vierge réside avec prédilection, réveille ma ferveur trop souvent engourdie. Mon être intime dépouille, sans effort, son armure de vains soucis et d'orgueil. Les folles apparences dont l'obsédait le monde matériel pâlissent puis s'effacent. Aussitôt, les réalités de la foi m'illuminent le cœur.

Petite lampe, dont la flamme tremble devant la présence eucharistique, je brûle avec toi. Parvis qu'ont usé les genoux d'innombrables fidèles, me rappelant tant d'autres messes entendues avec distraction, presque avec ennui.

je voudrais me confondre avec la poussière. Sainte Vierge, je n'ose espérer qu'en vous et mon indignité n'a de recours qu'auprès de votre tendresse miséricordieuse...

Alors la Consolatrice des affligés me relève et me rassure. Mon âme se dilate, prend son essor, loin des laideurs monotones de l'existence terrestre. Il me semble que je respire un parfum de roses printanières au seuil du Paradis. Il me semble que je suis transporté dans un verger où des pommiers de mai, tout en fleurs, laissent neiger leurs délicats pétales sur le gazon qu'étoilent des marguerites et des scabieuses. Des carillons mêlent leurs notes cristallines et leur allégresse au bourdonnement joyeux des abeilles. La Bonne Mère marche devant moi. Parfois elle se retourne pour me sourire et elle me dit : « Telle est l'âme sans péché que j'aime à conduire aux pieds de mon Fils. »

Ensuite, l'air s'assombrit. Le paysage change. C'est maintenant une lande infertile que hérissent des rocs revêches entourés de ronces et d'orties. Des nuées livides, chargées de foudre, grondent à l'horizon. Des crapauds se traînent dans la fange; des vipères glissent en sifflant parmi les herbes rousses bordant un marécage à l'eau croupie. Une brume sale et qui sent le cadavre pèse sur la terre couleur de plomb. Et

la Vierge me dit : « Telle est l'âme dont mon Fils se détourne. » Nous allons plus loin. Maintenant, voici un tertre où Notre-Seigneur en croix saigne sous une couronne où les roses rouges, dont l'arome vint tout à l'heure jusqu'à moi, s'enlacent aux épines. Le sang glisse, en raies vermeilles, le long du divin corps et tombe goutte à goutte sur des soldats qui gisent, morts, au bas du monticule. Leurs yeux sont clos, mais leurs faces blêmes demeurent tournées vers le Crucifix. Et la Vierge qu'auréole une clarté blanche étend la main pour les bénir et me dit : « Mon Fils saigne avec l'humanité. Ceux-ci seront sauvés parce qu'ils ont espéré en lui, à la minute où la mort les frappa. »

Puis tout s'efface comme au réveil d'un songe... La messe va s'achever, car le célébrant se frappe la poitrine et répète : *Domine, non sum dignus*. Les images que je viens de décrire m'absorbèrent au point que je fis l'enfant de chœur d'une façon toute machinale. Je ne reprends conscience de mes actes qu'au moment de recevoir la communion.

La messe terminée, je sors de l'église et je vais m'accouder au petit mur qui domine l'esplanade du côté de la mer.

Là, sans même que je m'en rende compte, sous l'influence du sacrement, mon action de

grâces se transforme en une oraison contemplative qui se fixe sur le souvenir intense d'une vision de Catherine Emmerich.

Le désert — la nuit... Un vent âpre hurle d'une façon sinistre et soulève le sable en épais tourbillons. A travers la tourmente, un vieillard guide, avec peine, un âne portant une jeune femme pauvrement vêtue et qui tient dans ses bras un petit enfant endormi.

Toute piste a disparu ; il fait froid ; l'ombre est pleine de menaces autour d'eux ; la brise les perce et le sable les flagelle. Le vieillard soupire et grelotte ; mais ses traits n'expriment qu'une entière résignation. Pâle et transie sous le mince tissu de sa robe, la femme murmure une prière continuelle. Mais l'enfant dort d'un sommeil aussi paisible que s'il reposait dans son berceau, loin de la tempête.

A tâtons, ils arrivent enfin au pied d'une colline aride où bâille l'orifice d'une grotte. Un homme y guette ; ses regards soupçonneux scrutent le désert et l'ombre. Dès qu'il aperçoit les voyageurs, il se dresse, avec un cliquetis d'armes et leur demande, d'un ton malveillant, ce qu'ils veulent.

— Un asile, pour l'amour de Dieu, répond le vieillard, nous avons perdu la route et nous souffrons du froid.

Le guetteur hésite et grommelle. Puis il con-

sidère la faiblesse du vieillard, le dénuement du couple, l'innocence de l'enfant. Quelque chose comme de la pitié amollit son âme dure. Il soulève la draperie qui dissimule le fond de la caverne et leur désigne un petit feu autour duquel se serrent d'autres hommes à figure aussi rude que la sienne.

— Chauffez-vous, dit-il.

Et comme les autres tournent vers lui une mine interrogative, il explique :

— Ce sont de pauvres vagabonds qui se sont égarés dans le désert. Je crois qu'on peut leur donner l'hospitalité ; à les voir, on devine qu'ils ne possèdent rien.

Les autres approuvent d'un hochement de tête, sans parler. Ce sont des bandits ayant pour profession de dévaliser les riches caravanes. Mais comme la famille en détresse paraît tout à fait misérable, il leur est indifférent de lui accorder place au feu.

Il y a là aussi la femme du guetteur. Comme la voyageuse, elle tient, sous son manteau, un enfant endormi.

Et voici que ce nourrisson se met à pleurer et à se plaindre. Sa mère, tout inquiète, découvre son visage et l'on voit qu'une lèpre aux croûtes noirâtres d'où s'écoule une humeur infecte le défigure.

Alors, frémissante de pitié, *l'autre mère* fait

signe à la femme du bandit de lui donner le petit malade. Celle-ci, étonnée, mais confiante — elle ne sait pourquoi — obéit aussitôt. Et la voyageuse lui confie, en échange, son propre enfant qui apparaît, soudain, tout environné d'une lumière éblouissante.

Dès qu'il est dans les bras de la voyageuse, l'enfant lépreux s'apaise. Elle le berce et le serre sur son cœur. Puis, levant vers le ciel ses yeux d'un bleu sombre, plus purs qu'une belle nuit d'été, elle prononce, si bas qu'on l'entend à peine, une fervente prière.

Tout de suite, les croûtes tombent et l'enfant devient aussi blanc et aussi rose que s'il n'avait jamais été malade. Les bandits s'émerveillent et se prosternent. La mère éperdue balbutie sa gratitude.

— Remerciez Dieu tout-puissant, Lui seul a tout fait, dit la voyageuse...

Or elle avait nom Marie et c'était la Sainte Vierge. Et le vieillard, son protecteur, c'était saint Joseph. Et l'enfant aux langes lumineux, c'était Jésus, notre Sauveur. Ils fuyaient en Egypte la persécution d'Hérode. Quant au nourrisson guéri, il fut, plus tard, ce bon Larron que les Juifs crucifièrent à la droite de Notre-Seigneur... Lorsque cette image eut fini de se dérouler en moi, je compris pourquoi elle m'avait été envoyée.

Je me mis à prier.

Sainte Vierge, Mère adoptive de la France, tes enfants sont entrés dans cette guerre rongés d'une lèpre de péchés. Nous-mêmes, qui nous prétendions tes fidèles, indifférents aux souffrances de ton Fils, ingrats envers Toi, sans charité les uns à l'égard des autres, nous sommes presque aussi répugnants que les aveugles pleins d'ulcères qui t'outragent ou te renient. Tous, nous avons attiré le mal qui défigure l'âme de notre race.

Guéris-nous, bonne Mère, obtiens-nous la grâce de nous purifier par la pénitence; fais que nous comprenions à quel point nous avons mérité le châtiment qui nous frappe.

Etends aussi ta main protectrice sur les bataillons qui marchent contre le Barbare suscité par l'enfer afin qu'ils apprennent à t'invoquer dans le péril.

Et toi, Seigneur Jésus-Christ, écoute ta Mère et la nôtre. Tu nous l'avais confiée comme tu la confias à l'apôtre saint Jean pour la vénérer et la chérir. Mais nous n'avons su que retourner dans ses entrailles les glaives des Sept Douleurs.

L'amour qu'elle nous porte est si grand qu'Elle pardonne à ses enfants que le remords déchire et voici qu'Elle te prie pour notre salut.

Par Elle, Seigneur, accueille notre repentir. Partage-nous le sang qui ruisselle de tes plaies afin qu'il imprègne de tes vertus le sang qui coule des blessures de la Patrie !

Pareils au bon Larron, nous te supplions de te souvenir de nous dans ton royaume. Daigne assurer à ceux qui, ton Nom sur les lèvres, meurent au combat que, ce jour même, ils seront avec toi dans le Paradis.

Rends-nous chastes, humbles, résignés dans la tribulation, comme le veut ta loi. Quand nous serons devenus dignes de tes promesses, permets que, comme autrefois, nous combattons en ton Nom, et alors — donne-nous la victoire !...

Le jour monte au-dessus des collines. Les premiers feux du matin, pourpre et or, font étinceler la statue de la Vierge et tremblent, en chatoyant, sur la mer onduleuse. Après une dernière invocation à notre Reine, nous redescendons vers la caserne, consolés, fortifiés pour les lendemains sanglants qui nous attendent...

XI

L'AMBULANCE FUGITIVE

Tous les matins, avec la régularité d'un chronomètre, je transporte ma fâcheuse personne au bureau pour extirper des scribes mon ordre de départ.

Malgré les mines refrognées qui m'accueillent, je ne renoncerais pas, pour beaucoup, à cette manœuvre, car je sais que c'est le seul moyen de stimuler leur nonchalance. Au fond, il ne leur importe guère que je sois ici ou là, mais, suivant une tradition professionnelle, ils tiennent à n'abattre que le moins possible de besogne. Un déplacement de troupier, cela demande, paraît-il, un peu plus d'écritures que l'envoi d'un colis postal, d'où leur inertie et mon insistance.

Au bout de dix jours, ne voyant rien venir, je m'adresse au commandant. Toujours surmené, toujours fulminant, celui-ci me crible d'apostrophes malgracieuses. Je demeure ferme sous ce déluge et je me contente de répéter, d'une voix monotone :

— Mon commandant, je me suis engagé pour aller au front. Ayez la bonté de m'y envoyer.

Outré de mon entêtement, craignant que je m'incruste dans son antre comme une patelle sur un récif, il finit par me crier :

— Eh bien, puisque vous tenez tant à vous faire casser la gueule, vous partirez demain!..

Sur quoi, je m'éclipsai, fier du résultat conquis par mon obstination; j'avais parié, contre des amis, morfondus à force d'attendre, que je vaincrais, le premier, l'incurie bureaucratique et j'avais remporté la victoire !

Le commandant tint parole. Le lendemain matin, nous revenions de la marche quand je fus averti que je prendrais le train le soir même pour joindre une ambulance divisionnaire qu'on supposait séjourner, en ce moment, à Pontoise. Le Père Lorient m'accompagnerait. C'était un missionnaire venu des bords de l'Amazone. Estimant que le dépôt ne présentait que d'insuffisantes ressemblances avec les forêts vierges dont il avait coutume, il avait suivi ma méthode pour s'en faire expulser. Et, comme moi, il avait réussi.

Triomphants, nous filons au magasin d'équipement où l'on nous distribue force accessoires et quelques lainages. On nous culotte de toile bleue par-dessus nos pantalons rouges ; le casque n'étant pas encore inventé — il ne le

fut qu'en avril 1915 — on nous gratifie de couvre-képis de nuance analogue. Je m'étais prémuni, en ville, de houseaux imperméables. Ces étuis à jambes me semblaient beaucoup plus commodes que les bandes molletières. De fait bouclés en trois secondes, totalement réfractaires à la boue et à l'eau, ils me rendirent de grands services au front et même après que j'en fus descendu.

Nous regagnons l'école, chargés comme des portefaix des docks de la Joliette. Très bien — mais il s'agit maintenant de faire entrer tout ce *fourbi* dans mon sac et pour cette opération complexe, je manque totalement d'expérience. Ancien cavalier, je saurais peut-être encore disposer un paquetage sur une selle, mais l'armement d'un fourniment d'infanterie reste pour moi plein de mystère.

Tandis que je médite, très anxieux, devant les cinquante objets qu'il me faut comprimer dans un minimum d'espace, un bon géant — il avait bien un mètre quatre-vingt-dix — devine mon embarras. Avec un sourire aimable, il m'offre son aide. C'est un des Pères Blancs mentionnés ci-dessus ; et j'avais causé maintes fois avec lui.

Il a servi aux zouaves, et la confection d'un sac à la hauteur, cela le connaît. J'accepte donc, avec effusion, un secours aussi précieux.

Pendant sur le fumier que j'ai décrit et où s'éparpillent chemises, tricots, brosses, petits vivres de réserve, etc., sa taille interminable, il se met à l'œuvre. Il plie, bourre, ficelle, dispose, selon des trucs ingénieux, tout le *barda*. Il serre des courroies et roule la toile de tente. En trois tours de main, la besogne est solidement accomplie. Tout en opérant, il m'a donné des conseils touchant la façon de m'y prendre à l'avenir.

Hélas, je n'en ai point profité : mon incurable maladresse en ces matières me força, bien souvent, par la suite, de recourir à l'obligeance de mes camarades. Je déclare qu'elle ne me fit jamais défaut. Sans eux, il est fort probable que, durant les marches du front, j'aurais peu à peu semé toute ma charge sur les chemins.

Nos préparatifs achevés, nous sommes rappelés au bureau où l'on me remet une feuille de route pour nous deux. Puis nous prenons congé du commandant qui, pour cette fois, faisant trêve à ses mœurs bourruës, nous souhaite bonne chance. Comme nous ne devons prendre le train qu'à vingt-trois heures, il ajoute que, confiant dans notre sagesse, il laissera de côté le règlement qui veut qu'au jour du départ, les soldats soient bouclés à la caserne jusqu'à la dernière minute. Il nous octroie la permission de la journée : nous irons

en ville si cela nous convient et nul gradé ne nous mènera en laisse jusqu'à la gare.

Nos barbes grisonnantes nous valent sans doute ce privilège.

L'officier clôt l'entretien sur une vigoureuse poignée de main. Nous nous retirons en nous disant que c'est tout de même un brave homme et que les cent mille tracas résultant de ses fonctions excusent sa brusquerie habituelle.

Après de chauds adieux à des camarades, que nous ne devons, pour la plupart, jamais retrouver, nous convenons, le Père Lorient et moi, d'aller d'abord entreposer à la consigne nos sacs, musettes et bidons. Ensuite, chacun ira à ses affaires et nous nous retrouverons vers vingt-deux heures et demie au quai de départ.

Ainsi fut fait. Grâce à une combinaison de tramways, nous gagnons la gare Saint-Charles. A la consigne, j'ai la curiosité de faire peser mon sac.

Vingt-six kilos ! Comme fardeau, ce n'est pas trop mal pour un débutant dans le métier de pousse-cailloux.

Dès que nous nous sommes séparés, je vais finir la journée chez un ami d'ancienne date, un vicaire sicilien de l'église des Accoules qui m'avait fait promettre de ne point partir sans le voir.

Il m'accueille à bras ouverts et me régale de

raviolis remarquables qu'arrose un vieux Marsala velouté. Entre temps, il ne cesse de m'affirmer que l'Italie viendra bientôt s'aligner avec nous pour la lutte contre les Barbares.

— *Fuori Tedeschi!* lui-dis-je, choquant mon verre contre le sien.

Le soir, après une visite, en sa compagnie, au Saint-Sacrement, nous nous quittons au seuil de l'église. En nous embrassant, le bon prêtre a la larme à l'œil et il m'assure qu'il priera beaucoup pour que Dieu me protège.....

Ses prières et celles d'autres amis, qui voulurent bien implorer la Vierge-Mère, pour ma sauvegarde, furent entendues, puisque me voici écrivant ces lignes.



Quelle cohue dans la gare où j'arrive à l'heure dite! A peine une poignée de civils, humbles et taciturnes, se noie en un océan de troupiers qui crient, s'interpellent, se bousculent, déferlent vers des trains composés d'un nombre insolite de voitures. Une rumeur énorme remplit la halle immense.

Ce n'est point ici le départ réglé de quelques régiments bien en ordre, mais un mélange hétéroclite de toutes les armes : zouaves, spahis, alpins, tirailleurs, dragons, sortis, après

guérison, des hôpitaux de la côte ou venus, par petits détachements, de l'Algérie et du Maroc.

Non sans peine, j'ai retrouvé le Père. Nous fonçons à travers le tumulte, afin de nous caser dans le train pour Paris. Tout en prodiguant les coups de coude, nous convenons de nous attendre à l'arrivée si nous sommes séparés pendant le voyage. — Bonne précaution ! En effet, tandis que, poussant, poussé, j'escalade les marches d'un wagon, mon camarade n'a pas réussi à me suivre. Je le perds de vue mais je ne m'émeus pas, car un missionnaire qui vécut de longues années parmi les nègres équatoriaux et les tribus sauvages du Haut-Amazone, sait se débrouiller tout seul.

Je pénètre dans un compartiment qu'occupent déjà six lignards et une jeune femme accompagnée d'une petite fille de six ans. Par chance, on me fait place et même on me désigne un coin d'où l'on enlève un monceau de sacs qu'on glisse sous les banquettes. Je déboucle le mien et je le cale dans le filet. Ce faisant, je heurte une musette qui proteste par un cliquetis significatif.

Sur quoi, l'un des fantassins s'alarme et se dresse en me criant :

— Attention, vieux, il y a là-dedans deux litres de *pinard*.

Comme nul flot rouge ou blanc ne cascade

sur nos têtes, je crois pouvoir lui certifier que ses bouteilles sont intactes. Mais il ne se tranquillise qu'après s'être assuré, à tâtons, que je ne me trompe pas.

— C'est que c'est du vin de chez nous, conclut-il avec orgueil, attestant par là que cette provenance lui rend particulièrement précieuse sa provision de liquide.

Je l'approuve et, pour reconnaître l'empressement avec lequel mes compagnons de voyage me cédèrent le coin, j'offre à la ronde une tournée de mon bidon, plein d'un café bien sucré que mon ami des Accoules additionna d'excellent rhum. Ce breuvage ravigourant est apprécié comme il convient.

Puis chacun s'installe le mieux possible et se félicite de n'avoir pas à rester debout dans le couloir comme devront le faire les malchanceux qui grimpèrent tardivement dans le train. D'ailleurs, ces derniers ne se frappent pas. Rester debout, jamais ! Ils s'accroupissent et s'accotent contre les parois, étendent les jambes et organisent des sortes de bivouacs où les plus endurants pourront sommeiller.

C'est fort bien, seulement un problème se pose : à coup sûr, le cas se présentera où quelqu'un des privilégiés qui bondent les compartiments éprouvera le besoin urgent de s'isoler dans certain petit local situé au bout du wa-

gon. Comment s'y rendre, sans encombre, parmi tous ces corps qui barrent totalement le passage?

D'une voix faussement plaintive — car c'est une éventualité plutôt drôle à prévoir — je sou mets la question à mes voisins.

Là-dessus, grands rires et affirmation unanime qu'on se tirera toujours d'affaire, quitte à fouler, d'un croquenot implacable, les habitants du couloir.

Après une assez longue attente, un coup de sifflet troue enfin le vacarme qui ne cesse d'emplir la gare; la locomotive hurle qu'elle a compris ce signal. Le train s'ébranle avec force cahots..... En route pour *Paname*, c'est-à-dire pour ma ville natale, « Paris emprès Pontoise », comme disait maître François Villon. Ensuite nous irons plus loin, et ce sera l'inconnu. Mais à quoi bon y penser? « L'avenir n'est à personne », comme disait Monsieur Victor Hugo, en son vivant, membre de l'Académie française et de plusieurs autres sociétés honorifiques.

Pour le moment, il s'agit de dormir si l'on peut.

En ce qui me concerne, je n'y compte guère. Au cours d'une vie qui connut bien des zigzags, du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest, j'ai acquis cette expérience que, sur le chemin de

fer, je ne puis reposer. Je n'ai pourtant rien de commun avec Macbeth, qui avait tué le sommeil en même temps que le roi Duncan. Le remords d'aucun meurtre ne me trouble la conscience. Toutefois c'est un fait : en voyage, impossible à moi de dormir.

Je me résigne donc à l'insomnie et je me prépare à user les heures en faisant oraison et en égrenant du chapelet. Je m'y dispose quand je remarque que la jeune femme à l'enfant, assise en face de moi, semble bien fatiguée. Le lumignon vacillant qui nous éclaire me montre son teint pâle, ses paupières rougies et ses traits tirés. L'expression de sa physionomie, comme son attitude, marquent une peine intense et de l'épuisement. Ses bras engourdis ne parviennent plus à retenir, sur ses genoux, la petite fille qui glisse, se plaint et va pleurer. Ce serait charité que de soulager cette mère douloureuse.

Mon voisin, l'homme aux litres, a la même pensée que moi. Il tend ses larges mains rugueuses vers la femme et lui dit, sans autre préambule :

— Ma petite dame, vous n'en pouvez plus. Passez-moi la gosse. Voyez-vous, moi aussi j'ai des enfants et je sais comment ça se dorlote.

Il y a quelque chose de si persuasif dans son intonation, une telle bonté luit dans ses yeux

honnêtes, que la mère entre tout de suite en confiance. Elle donne l'enfant qui se blottit dans le giron du troupier et ne tarde pas à s'endormir.

— Ce n'est pas plus difficile que cela, reprend-il avec un gros rire satisfait.

Je lui dis :

— Quand tu seras fatigué, je la prendrai sur moi.

— Ça colle, mon vieux, mais ne te presse pas. Cette pauvre mère, elle ne pèse quasi rien du tout.

Le silence se fait, scandé par le bruit monotone des roues et les ronflements, plus ou moins harmonieux, qui montent et descendent la gamme çà et là.

La nuit coule sans autres incidents que de longs arrêts inexplicables dans des gares ou en pleine campagne. Mais, depuis la guerre, tout le monde s'est habitué à ces pauses. Si l'on sait quand on part, il est inutile de conjecturer quand on arrivera. Au surplus, nous sommes sûrs de ne pas être dérangés, les voitures étant remplies jusqu'à l'extrême limite de leur capacité. Je défie qu'aux arrêts on parvienne à y insérer un individu de plus, si fluët soit-il.

Vers trois heures du matin, je prends la petite malgré la résistance de mon voisin qui jure ses grands dieux qu'il n'est pas encore assez las pour me *refiler le lardon*.

(Traduction pour les personnes qui ont le malheur d'ignorer l'argot : ces derniers mots signifient me repasser l'enfant.)

Cependant comme j'insiste, il finit par céder. La petite ne s'est pas réveillée. — Serrer contre mon cœur cette innocence qui s'abandonne, écouter cette respiration douce, cela me donne un peu l'illusion de la paternité. Ah ! si Dieu m'avait accordé des enfants, que je les aurais chéris !...

La mère dort aussi, la tête appuyée contre la dure paroi. Je regarde avec pitié sa maigre figure ravagée par le chagrin et où les larmes tracèrent de lugubres sillons. Certes, il y a là une grande détresse...



Le petit-jour met sa grisaille aux vitres. On commence à distinguer le paysage. Ce sont de vastes plaines, en jachère, qui ondulent, sous une brume transparente, jusqu'à l'horizon où grandit une barre de feu or et rose.

Il fait assez froid, de sorte que le compartiment s'éveille en grelottant. Des bâillements formidables disloquent les visages poussiéreux. On s'étire, on se secoue, on allume la première pipe.

La petite fille, tout alerte — elle n'a pas

bougé de la nuit — gigote et me tambourine les tibias pour que je la pose à terre. Dès qu'elle a les pieds sur le plancher, elle va vers sa maman qui s'efforce de lui sourire.

Mon voisin déclare qu'il est opportun de « tuer le ver ». Il déballe sa musette; et, brandissant un des fameux litres, il m'enjoint de tendre mon quart et il me notifie que je n'en ai pas souvent goûté « du pareil ».

Boire du vin à cette heure, ce n'est guère dans mes habitudes, mais je ne veux pas désobliger le brave homme. J'obéis donc; nous trinquons et je constate que si ce produit de sa vigne garde quelque âpreté, ce n'en est pas moins pur jus de la grappe; nul ingrédient suspect n'en frelate l'arome.

Après, on mange. Le pain, le saucisson, le salé sont très en faveur. Aussi l'on me blague parce que je me contente de grignoter du chocolat que je partage avec la petite. Celle-ci accepte la friandise sans se faire prier et elle la porte aussitôt à sa mère qui, d'abord, veut refuser.

Alors l'enfant s'écrie :

— Mais, maman, puisque nous n'avons rien à manger!...

La jeune femme rougit et se met à pleurer, tandis que la petite nous explique naïvement qu'elles sont à jeun depuis la matinée de la

veille. Sur quoi, notre ami le vigneron s'empourpre et tonne :

— Nom d'une serfouette, il faut *briffer*, Madame!... Vous ne pouviez pas le dire que vous aviez le coffre vide?...

Il la force d'accepter du pain et du jambon, il confectionne une tartine de beurre à la gosse et il étale les victuailles variées dont regorge sa musette, en affirmant qu'il ne remballera que quand l'une et l'autre auront tâté de toutes.

Cette cordialité bourrue remonte la jeune femme. Tout en mangeant avec un appétit qui prouve combien elle avait faim, elle nous raconte sa navrante histoire.

Elle dit :

— Nous sommes des réfugiées du Nord. Mon mari a été mobilisé au commencement de la guerre. Là-bas, nous tenions à bail une petite ferme que nous faisions valoir, aidés par la mère de mon mari qui était veuve. Moi, je suis orpheline. Quand les Prussiens sont venus, ils étaient ivres et je voyais bien que ni moi, ni peut-être la petite nous n'étions en sûreté au milieu d'eux. Mais comme ils menaçaient de nous fusiller si nous bougions, je restai d'abord là, toute stupide. Ils ont mangé ou chargé sur une charrette, pour les emporter, toutes nos provisions. Après, ils ont vidé les tonneaux, ils ont massacré le bétail avec leurs baïonnettes et

tordu le cou aux poules et aux canards. Ma belle-mère essayait de leur faire entendre raison. Alors ils l'ont si fort battue qu'elle en est morte sur place. Ensuite, voyant qu'il ne restait plus rien à piller, ils ont mis le feu à la ferme. J'ai réussi à m'enfuir, portant la petite, pendant qu'ils se disputaient à qui aurait un peu d'argent qu'ils avaient trouvé dans notre armoire à linge.

Pour la suite, ça se brouille un peu dans ma tête. J'ai couru tant que j'ai eu du souffle. A la fin, je n'en pouvais plus. Je m'étais assise au talus d'un fossé en tâchant de calmer l'enfant qui n'avait pas cessé de crier depuis l'entrée des Allemands chez nous. Des artilleurs français, qui battaient en retraite, ont passé. Ils ont eu pitié de nous et ils nous ont fait monter sur un caisson et ils nous ont donné à manger. Tout cela, maintenant, c'est comme un rêve de folle pour moi...

Un peu plus loin, près d'un bourg dont j'ai oublié le nom, un gendarme nous a fait prendre un train qui stationnait, plein de civils en fuite. Je ne me rappelle plus comment nous sommes arrivées à Paris. Là, j'ai eu l'idée d'aller chez de bonnes gens de notre pays qui tiennent une petite mercerie. Ils nous ont bien bravement reçues. Comme je n'avais plus de nouvelles de mon mari depuis longtemps, et que je ne savais

s'il était mort ou vivant, ils ont écrit à son régiment. J'étais trop secouée pour écrire moi-même.

La réponse est venue, il y a six jours, une lettre écrite par une infirmière d'un hôpital de Marseille. Elle disait que mon mari, blessé à la Marne, était en traitement là-bas, et elle laissait entendre qu'il n'allait pas trop bien et qu'il serait content de me voir avec la petite. Vous pensez que je n'ai pas hésité ! Seulement je n'avais pas le sou. Les personnes chez qui nous étions, bien qu'elles soient pauvres, ont réuni un peu d'argent pour le voyage. Nous sommes parties après avoir eu bien du mal à trouver une place dans un train. Mais voilà que quand nous sommes arrivées à l'hôpital, j'ai appris que mon mari était mort la nuit d'avant... Je n'avais plus que tout juste l'argent du retour ; je n'ai pas osé en demander pour acheter de la nourriture... Que voulez-vous : je n'ai pas encore pris l'habitude de mendier...

Elle se tait, enfouit sa figure dans ses mains, et sanglote à nous briser le cœur.

Tous, nous faisons silence ; nous n'osons pas nous regarder. Les yeux bas, la gorge serrée, je sais bien que nous retenons des larmes.

Enfin, mon voisin articule ces mots, d'une voix enrouée par l'émotion :

— Ah ! les Boches, les sales Boches, voilà

comme ils font la guerre. Et l'on marchanderait sa peau pour les empêcher de venir jusqu'à chez nous?... Non, n'est-ce pas, les copains?

Alors, les autres, spontanément :

— Ah ! non, non ! Mort à la vermine boche !

Il reprend :

— Bien sûr, cela vous remue de se dire qu'on va peut-être se faire tuer, tandis qu'on a de la famille qui espère votre retour. Je connais la chose. Tenez, j'ai été en permission de huit jours, après que je fus guéri d'une balle qui m'a troué le râble, au Grand-Couronné. Je me rappelle, je suis arrivé à mon village que la nuit était tombée. A mesure que j'approchais, comme je n'avais pas prévu, j'étais tout content de découvrir la fenêtre de notre maison éclairée d'une petite lumière couleur d'orange. C'était comme si les miens me faisaient signe. Mais ils ne savaient pas que je n'étais plus qu'à quelques pas d'eux, et je riais tout seul à la pensée de les surprendre. Tu parles d'une joie quand j'ai ouvert la porte en criant : — Bonsoir, la coterie !...

Quand il a fallu repartir, dame, c'était dur. Seulement, avec ma femme, nous étions d'accord qu'il n'y avait pas à rechigner tant que les Boches seraient en France.

— T'as raison, dit un lignard, mais ça durera peut-être longtemps avant qu'on les chasse.

— *Ne m'attige pas la cabane* (1) ! Moi, je te dis que cette guerre sera courte. C'est trop terrible pour durer des années...

Hélas ! nous le croyions tous, en ce novembre 1914, que la guerre serait brève et qu'on refoulerait les Barbares au printemps. Mais toi, brave homme, dont la fruste éloquence nous fit du bien, je gagerais qu'après tant de mois passés à attendre la victoire, tu ne fléchis pas encore. Dans la tranchée boueuse où tu veilles, où tu luttas pour la patrie, tu penses à la petite fenêtre qui brillait si doucement à travers l'ombre, tu penses à ton foyer paisible et tu te promets de tenir jusqu'au bout, car il ne faut pas que le Boche immonde le profane et le souille. Honte et malédiction au cœur de lièvre qui, tapi à l'arrière — pendant que la mort te guette à toute heure — songerait à capituler sans que l'ordure teutonne soit balayée loin de nos frontières !...

Toute la journée, l'entente la plus cordiale régna dans le compartiment. On partagea les vivres, on tâcha de consoler un peu la réfugiée, on fit jouer la petite... Il n'y avait là que des *pépères* territoriaux pleins de bonhomie.

Combien j'aime voyager ainsi avec des simples, chez qui l'absence de formes empesées

(1) Ne m'agace pas.

laisse paraître à nu la franchise des sentiments !
Foin des rapides de luxe, où de nouveaux riches se gonflent d'arrogance et semblent regarder les petites gens du haut d'une pyramide de pièces de cent sous louchement amassées. Que je préfère la saine nature du bon peuple de France, calant ses fesses sur les coussins rembourrés de silex des troisièmes classes, à la morgue des profiteurs de la guerre, qui ballottent leur graisse mal acquise sur les matelas moelleux des wagons-lits !...



Il est dix-huit heures quand nous franchissons les fortifs. Une nuit et un jour de route, cela s'allonge. Mais voici que les plaques tournantes résonnent sous nos roues ralenties : puisque, enfin, nous sommes à Paris, on va pouvoir se déraïder les jambes.

Sitôt en bas du wagon, je me hâte de gagner la barrière où se tient l'homme des billets afin d'y cueillir le Père Lorient au passage.

Or, nul Père Lorient ne se présente. J'ai beau me hausser sur les pointes pour le découvrir parmi ceux qui évacuent les dernières voitures, examiner soigneusement les poilus qui se bousculent à la barrière, ni tout près, ni plus loin, je n'aperçois sa barbe poivre et sel.

Le convoi s'est maintenant vidé; il n'y a plus sur le quai qu'une dizaine de civils en détresse. Où donc est passé mon compagnon?

Après quelques secondes de perplexité, je me dis qu'il n'aura pu trouver de place à Marseille et qu'il aura pris le train suivant. Je n'aurai qu'à me trouver au débarcadère, quand celui-ci arrivera. Comme je détiens la feuille de route pour nous deux, il devra rester dans la gare tant que je n'aurai pas exhibé le papier fatidique qui nous permet de circuler. — Mais, ce train suivant, quand surviendra-t-il?

Un employé consulté m'apprend que ce sera le lendemain matin vers neuf heures. N'ignorant pas le sang-froid du Père, je suis sûr qu'il se fera un raisonnement analogue au mien. Je n'ai donc qu'à patienter quelques heures. En attendant, le plus simple, c'est de prendre du repos. Je gagne un petit hôtel voisin de la gare et, comme je suis passablement fatigué de ce long voyage, après un repas sommaire, je me fourre au lit.

Le lendemain, un peu avant neuf heures, je suis à la gare et je reprends mon poste de la veille, contre la barrière. Bien entendu, le train a du retard, mais enfin, vers dix heures, sa locomotive pénètre, en haletant, sous le vitrage enfumé. Le Père, descendu l'un des premiers, m'avise tout de suite; il vient à moi et me serre

la main en me disant avec flegme : — Je savais bien que vous seriez là.

Les choses s'étaient passées conformes à mon hypothèse, et, comme moi, le Père s'était gardé de s'en émouvoir, l'expérience lui ayant appris que le monde est petit et que ceux qui se cherchent se retrouvent toujours, à moins d'être des ahuris ce qui, sans excès de vanité, n'est pas notre cas.

Je le mène se débarbouiller et manger à l'hôtel. Ensuite, comme notre feuille ne nous fixe pas de délai pour le voyage, nous décidons de passer la journée à Paris. Le Père ira rendre visite à l'une de ses parentes, Visitandine, et à divers de ses collègues. Moi, je vais m'enquérir de quelques amis qui ne m'ont pas donné de leurs nouvelles depuis le début de la guerre. Nous nous retrouverons le soir au gîte.

Ainsi fut fait; et il est inutile de narrer en détail ma pérégrination. Je mentionnerai seulement que je revins bredouille de cette chasse aux relations anciennes : les uns étaient mobilisés, les autres, en province.

Je me trompe: j'ai une grande amie que je trouvai chez elle, car, chemin faisant, j'entrai à Notre-Dame-des-Victoires et je m'y fortifiai d'une fervente prière à la Vierge auxiliatrice.

Je noterai aussi l'impression que me causa l'un des aspects du Paris de cette époque.

Vers dix-neuf heures, retournant à l'hôtel, je débouchai sur la place de la Bastille. En temps normal, à ce moment, il y a là une circulation formidable. Ce ne sont que fiacres, haquets, camions, autobus, qui se croisent avec un étourdissant tapage, longues files d'ouvriers et d'employés quittant le travail, flots d'habitants de la banlieue se hâtant vers la gare de Vincennes, sous la lumière brutale des globes électriques.

Or, ce soir-là, l'immense place était presque déserte : point de véhicules ; à peine quelques rares passants qui filaient, silhouettes vagues, le long des devantures closes. La plupart des globes n'étaient pas allumés. L'ombre et le silence noyaient l'étendue et l'on ne repérait que confusément le disgracieux cylindre de la colonne.

Au mois de mars précédent, revenant de Bretagne, je m'étais trouvé, le soir, au même endroit. Je me rappelais la peine que j'avais eue à me garer des voitures, et comme j'avais dû courir de refuge en refuge pour me rendre du coin du boulevard Beaumarchais à l'entrée de la rue de Lyon.

Cette fois, je pus accomplir le même trajet, traverser la place, dans sa plus grande largeur, à pas lents et les mains dans mes poches.

Il y avait quelque chose de sublime et de

sinistre à la fois dans cette solitude où pesait une brume rousse, pareille à une vapeur de sang. On devinait l'énorme ville tassée tout alentour, ses milliers d'âmes trépidantes sans répit d'inquiétudes et d'espoirs cruellement alternés. On la sentait tendue vers les nouvelles du front et ne voulant plus rien savoir des occupations laborieuses ou frivoles qui la mettaient en fièvre quelques mois plus tôt. Oui, ce Paris de la guerre, si digne et si triste, me remua profondément par sa douloureuse beauté...



Le lendemain matin, nous nous équipons pour rejoindre l'ambulance. On se rappelle que le bureau de Marseille la *supposait* à Pontoise. Or, par une chinoiserie administrative dont nous ignorons le motif, la feuille de route porte que nous devons descendre à Achères et que, de cette gare, nous userons de nos jambes pour franchir la distance qui la sépare de Pontoise. A quoi bon une telle complication, puisqu'il existe des trains directs entre Paris et cette dernière localité? — Nous nous le demandons, puis, comme il est des énigmes bureaucratiques dont il serait téméraire à un simple troupier de chercher la solution, nous

nous taisons sans murmurer — comme disait Monsieur Scribe. — Nous irons passivement à Achères, capitale du royaume des vidanges et poudrettes parisiennes.

Gare Saint-Lazare, on nous apprend que notre train ne partira pas avant dix heures. Il en est huit. Pour tuer le temps et combattre les effets du brouillard, nous nous réfugions dans un estaminet de la rue d'Amsterdam. Nous y absorbons un breuvage tiède, sombre et trouble qu'on nous présente comme du café. Nous fumons avec persévérance; nous parcourons quelques journaux sans imprévu; le Père me raconte ses aventures chez les Indiens Botocudos.

Notre patience est récompensée, car le train quitte Paris à l'heure exacte, et, après un court trajet sans incidents, nous descend à Achères.

Là, un capitaine d'infanterie, chef de service, se tient à la sortie. Il examine notre feuille et, comme s'il n'en croyait pas ses yeux, nous demande : — Où allez-vous ?

— Mais... à Pontoise, mon capitaine.

— Comment, à Pontoise?... Voyons, vous comptez bien à l'ambulance divisionnaire de la 897^e division ? (1)

(1) Il va sans dire que ce chiffre est fictif.

— Mais oui, mon capitaine.

— Eh bien, votre division en est partie depuis cinq jours.

— Et où est-elle, mon capitaine?

— Ah ! pour cela, je n'en sais rien du tout...
Venez dans mon bureau.

Nous le suivons, tandis qu'il grognone dans sa moustache :

— Pourquoi, diable, ne les a-t-on pas envoyés directement à Pontoise?

Au bureau, l'officier consulte un registre et n'y découvre aucune indication probante. Alors il interroge un sergent qui, faute d'autre besoin, pratique, d'un index crochu, des fouilles minutieuses dans ses fosses nasales.

Ce subalterne déclare qu'il n'en sait pas plus long que son chef. Cependant il croit avoir entendu dire que notre division a filé sur Senlis et, de là, sur la Belgique, mais il ne pourrait affirmer que le renseignement soit exact.

— Dans ce cas, vous auriez aussi bien fait de vous taire, prononce le capitaine ; et il se tourne vers un caporal qui grille ses semelles devant un poêle rougi par un feu véhément. L'officier lui demande : — Et vous, savez-vous quelque chose ? Le caporal se redresse et prend la position militaire pour attester qu'il est aussi peu renseigné que ses supérieurs. Sur quoi, le capitaine de téléphoner au ministère de la guerre.

Nous viendrons, de temps en temps, nous enquerir de la réponse. Jusqu'à ce qu'elle soit venue, nous serons libres de flâner à notre convenance, sans trop nous écarter.

Je crois l'avoir déjà dit : une bonne partie de l'existence sous les drapeaux se passe à attendre des ordres avec calme. Vieux soldats, nous nous conformons donc à la règle.

Nous déjeunons dans une cantine mi-ouvrière, mi-troupière, auprès de la gare. Nous contemplons les cîmes dépouillées de la forêt de Saint-Germain qui vient mourir au bord de la voie. Par respect pour notre odorat, nous nous tenons à distance prudente du dépotoir. Enfin, nous fumons — nous fumons !

Pour faire diversion, nous pénétrons sur le quai, le long duquel s'alignent douze trains sanitaires, vides à cette heure. Force ambulanciers vont et viennent, se disposent au départ.

Le Père demeure imperturbable. Moi, je tousse : le brusque passage du climat méridional à celui-ci m'a valu un rhume. Quoiqu'il ne fasse guère froid, il y a tout de même une différence d'environ quinze degrés entre la chaude température de la côte cannoise et celle de cette région. Aussi, mes bronches protestent.

M'entendant racler, une toute petite Sœur franciscaine se détache d'un groupe d'infirmières qui babillent à quelques pas de nous.

Elle me tend une boîte et, avec un bon sourire charitable, elle me dit :

— Vous êtes enrhumé, mon pauvre garçon, voilà des pastilles à l'eucalyptus qui vous soulageront.

Je remercie avec effusion et je ne tarde pas à éprouver l'efficacité du remède.

Deux, trois, quatre visites au bureau sont restées sans résultat. Scrupuleux dans l'exercice de ses fonctions, le capitaine tempête au téléphone.

Enfin, vers quinze heures, une réponse arrive du ministère : on ne peut pas dire où gîte la 897^e, mais on conseille de nous expédier à Noisy-le-Sec où peut-être quelqu'un se trouvera pour nous aiguiller sur la bonne direction.

Justement, un train de grande ceinture s'amène. En route pour Noisy-le-Sec !

Nous tournons avec une sage lenteur autour du camp retranché et nous débarquons peu après la nuit tombée. Une telle quantité de troupiers, en quête de leur destination, fait la queue à la porte du bureau des renseignements que nous devons prendre la file — et cela dure... Je commence à grogner, mais le Père, allumant sa neuvième pipe de la journée, promulgue :

— Bah ! nous arriverons bien un jour ou l'autre ; en attendant, fumons !

Introduits à notre tour, nous nous présentons

à un capitaine trapu et bougon qui, ayant compulsé des paperasses, nous signifie d'avoir à repasser dans trois heures. Durant ce délai, il nous autorise à nous promener dans la petite ville. Nous obtempérons.

Or, Noisy ne présente rien de remarquable sauf ceci qu'on n'y découvre pas un civil. Un monde de troupiers, appartenant surtout à la ligne, y erre, comme nous, à l'aventure. Nous entrons faire une visite au Saint-Sacrement, dans une église déserte. Puis nous échouons dans un petit restaurant où l'on nous sert de la soupe à l'oignon que suit le squelette d'une poule antique et vénérable. Ses os rongés, nous regagnons le bureau. Le capitaine n'y est plus, mais un scribe, qui dévore goulûment une tartine de rillettes, daigne nous confier, entre deux bouchées, que notre ambulance se trouve, avec l'état-major de la 897^e, à Villiers-sur-Marne. Nous prendons à vingt-trois heures un train de zouaves filant vers l'est, et il nous déposera à destination.

Dehors, je demande au Père :

— Croyez-vous, vraiment, que nous découvrirons, cette nuit, l'ambulance ?

— Si ce n'est pas cette nuit, ce sera demain, répond-il d'un ton stoïque.

Nous posons — nous fumons. Puis l'heure sonne et nous voici encaqués parmi lesdits zouaves, lesquels mènent grand tapage.

Avec une sage lenteur — ritournelle obligée — le train parcourt la distance voulue et nous dépose à la gare de Villiers dont l'horloge marque minuit et demie.

Un adjudant ensommeillé nous reçoit. Et nous de quémander :

— S'il vous plaît, l'ambulance de la 897^e ?

Il se secoue un peu et nous répond avec nonchalance :

— Je ne sais pas où elle est, moi !... Le pays est plein de troupes...

Les bras nous tombent — et nous ne les ramassons pas. Après de laborieuses réflexions, l'adjudant reprend :

— Il me semble bien avoir vu ce chiffre quelque part... Oui, oui, sur un guidon de la Croix-Rouge.

Nous nous écrions en chœur :

— Ça doit être cela !

— Peut-être, mais c'est au diable, là-bas, hors du bourg. Et il lève vers le nord une main vague.

Il médite de nouveau, puis décrète :

— Tout seuls, vous ne trouverez jamais... Bah ! — désignant le lit de camp où ronflent ses hommes — sur ce pucier, je ne dors guère. Je vais vous conduire.

Nous voilà traversant le bourg où tout dort et l'armée, et l'habitant et même les chats. De

plus, une ombre opaque règne, « il fait noir comme dans un four et l'on ne voit pas une étoile qui montre le bout de son nez », comme disait Molière. Il est évident que sans ce sous-officier secourable, nous courions le risque de passer la nuit sous un porche.

Chemin faisant, il nous expose qu'avant la guerre, il était chef de rayon dans un grand magasin de nouveautés, qu'il regrette son comptoir et que, s'ankylosant à Villiers depuis la mobilisation, il préférerait aller au feu.

Au bout de trois kilomètres, nous débouchons dans une avenue que jalonnent des villas à jardin dont l'une, assez spacieuse, arbore en effet le pavillon sanitaire qu'orne un beau 897.

L'adjudant nous le signale et nous dit :

— En temps de paix, c'est un *sanatorium* pour toqués riches.

Ce que je vais rapporter à présent paraîtra, je m'en rends compte, invraisemblable. Je jure pourtant que je ne brode pas et que mon récit se conforme à la stricte réalité.

La maison est éteinte, sauf au rez-de-chaussée où veille encore un peu de lumière.

Nous sonnons. La clarté se déplace, une porte s'ouvre et un civil vieillissant, porteur d'une lanterne électrique, vient à la grille. Il nous dévisage d'un air fort étonné.

Mais l'adjudant plein d'assurance :

— Voici les soldats que vous attendez.

— Moi?... Je n'attends aucun soldat.

— Mais si, voyez la feuille de route... Vous êtes bien l'ambulance divisionnaire de la 897^e?

— Pas le moins du monde! Ici c'est l'hôpital auxiliaire n° 897. Voilà tout.

Nous nous regardons, dévissés. Puis l'on s'explique.

Par une coïncidence impayable, l'hôpital portait le chiffre de notre division! Le brave adjudant l'avait repéré dans l'une de ses promenades et, sans épiloguer, il en avait conclu qu'on nous y espérait.

Nous relatons notre odyssée depuis le matin. On rit à l'unisson, mais le civil — directeur du *sanatorium* transformé — ignore où se cache l'ambulance fugitive.

Cependant, comme il a l'esprit judicieux, il nous fait une proposition : — Messieurs, vous devez être fatigués, car deux heures vont sonner. L'hôpital est encore vide de blessés. Je vous offre deux lits pour le reste de la nuit.

Nous acceptons de grand cœur; en effet, le sommeil nous gagne. L'adjudant retourne à la gare. Le directeur nous mène dans une salle spacieuse où s'alignent une trentaine de couchettes garnies de draps bien blancs sur lesquelles nous jetons des regards attendris.

Nous nous déshabillons en deux temps et

nous nous couchons sur cette forte parole du Père :

— T'en fais pas, mon camarade, Dieu nous garde...

J'acquiesce avec chaleur, d'autant plus que « je ne m'en fais pas » du tout, et je répète :

— Nous arriverons au but tôt ou tard. Dès lors, pourquoi se tracasser?

Détail notable : c'est la dernière fois que j'ai couché dans des draps. Jusqu'à mon retour à l'arrière, je n'ai plus connu cette douceur.

XII

EN MARCHÉ VERS LE FRONT

Au réveil, vers cinq heures et demie, nous nous levons sans tarder. Il fait encore nuit, mais un bruit de voix confuses au dehors, un martellement de croquenots sur la route, des cliquetis d'armes nous font comprendre qu'une troupe nombreuse occupe le bourg et se prépare à décamper.

Lestés de café noir et de tartines beurrées par les soins de notre hôte bienveillant, nous nous équipons. Puis, après lui avoir dit notre gratitude, nous sortons et nous demandons aux premiers rencontrés s'ils ont vu notre ambulance. Réponses négatives. Néanmoins, nous obtenons cette précision que les régiments qui se rassemblent tout alentour font bien partie de la 897^e. C'est déjà quelque chose.

Allons nous informer au poste de la Mairie. Nous enfilons la principale rue de Villiers, heurtés, à chaque instant, par des artilleurs qui jaillissent de toutes les portes; nous nous

hâtons, car nous sommes impatients de joindre enfin notre groupe.

A la Mairie, le sergent chef de poste, trop actionné à stimuler ses hommes encore somnolents pour nous instruire, nous envoie promener en ces termes :

— Vous m'em... bêtez ! F...ichez-moi le camp !

Que faire ? Heureusement, voici un tringlot qui contemple tout ce tumulte d'un air détaché et qui bourre philosophiquement sa pipe. Interrogeons ce comparse placide.

— L'ambulance, répond-il, elle est là-bas, avec ses fourgons et ses attelages. Prenez à votre gauche : à trois cents mètres d'ici, devant la gare, vous les trouverez.

Enfin, nous voilà fixés ! Nous dévalons vivement dans la direction indiquée, et nous arrivons sur une petite place où s'agitent, à la clarté indécise du jour naissant, une centaine d'hospitaliers.

On harnache des mulets ; on charge de caisses pesantes des fourgons marqués de la Croix-Rouge ; on bouscule des sacs. Au milieu de l'affairement général, notre survenue ne produit aucune sensation. Seul, un biffin qui court, une bouteille vide à la main, vers le *Café de la Gare*, s'arrête une seconde pour nous envisager et s'écrie : — Tiens ! d'où

sortent-ils, ceux-là?... Et il reprend son galop sans attendre la réponse.

Un docteur à trois galons, monté sur un alezan bédouin, qui piétine d'impatience et tire sur les rênes, distribue des ordres brefs. On l'appelle Monsieur le médecin-chef. Un peu plus loin, un comptable à un galon s'efforce, sans trop y réussir, de se donner de l'importance. On l'appelle Monsieur l'officier. Un jeune gradé, qui porte au collet la bande de velours vert des pharmaciens, suit ses gesticulations d'un œil goguenard et l'engage à ne pas se fatiguer inutilement.

Les rangs se forment. Les tringlots-conducteurs grimpent sur leurs sièges. Nous nous approchons alors du médecin-chef; nous le saluons et nous lui présentons notre feuille de route. Il y jette à peine un regard et, tout de suite, il hèle l'officier des brancardiers et lui colloque le Père Lorient. Quant à moi, je suis happé par le comptable remuant qui me désigne le dernier rang des ambulanciers. J'y fais le quatrième avec deux gaillards de haute taille à ma gauche et un nain à ma droite. Tout cela s'est passé sans formalités oiseuses, et si rapidement que je n'ai pas même eu le temps de serrer la main du Père.

Le médecin-chef lance un commandement. La colonne s'ébranle, les brancardiers en tête,

nous au milieu, les officiers derrière, les fourgons fermant la marche. Il est six heures et demie. Et, cette fois, c'est le vrai départ pour le front.



Nous traversons le bourg en silence et au pas réglementaire, mais, sitôt les dernières maisons dépassées, on commande : « A volonté ! » Sur quoi, tout en gardant l'alignement, chacun règle le compas selon son humeur. Pipes et cigarettes s'allument ; de gais propos voltigent.

Il fait beau : à l'aube, il a gelé blanc ; de minces nuages roses, touchés de feu par le soleil levant, courent dans le ciel bleu pâle ; un givre léger argente les buissons ; un petit vent d'est, pas trop froid, nous souffle au visage, et la terre durcie sonne sous les semelles cloutées.

Intrigués par mon poil grisonnant, mes voisins m'interrogent. Je leur expose mon cas, et je leur décris les péripéties de notre trimbalage à la poursuite de l'ambulance. Ce récit les égaie fort ; véritables troupiers français, ils sautent, avec délice, sur cette occasion de critiquer le « *va comme je te pousse* » administratif.

Ensuite, ils se présentent. Mon voisin immédiat de gauche se nomme Carillonac. Il est Parisien, engagé, dentiste de profession, en outre, un peu peintre, un peu littérateur, un peu beaucoup de choses. Teint de papier mâché, œil roux et malin, bouche sarcastique, face osseuse qu'allonge une barbiche frétil-lante. Nous nous découvrons des connaissances communes parmi les jeunes gens qui éduquèrent les Petits Chanteurs à la Croix de bois chez mes amies les Bénédictines de la rue Monsieur.

L'autre, c'est l'abbé Gilbert, prêtre de la Loire, réformé jadis, engagé non sans peine car, malgré sa robuste apparence, il est de complexion fragile. Pour le moment, quoique courbé sous le poids de son sac, il marche avec une allégresse tranquille et ne s'interrompt de tirer sur sa pipe que pour couper de remarques incisives les saillies de Carillonac.

Le diminutif d'homme qui tient ma droite, également réformé pour sa taille exiguë, s'est tellement démené à la mobilisation qu'il a réussi à se faire incorporer dans les infirmiers. Bien que haut comme trois sabots superposés, il se redresse avec fierté et promène autour de lui des regards triomphants. Très serviable, d'ailleurs, et prenant bien les plaisanteries. C'est ainsi qu'il répond volontiers au sobriquet

de Tambour-Major, sous lequel a disparu son nom véritable qui est Malot.

Mes nouveaux camarades m'apprennent que, sur trente-huit hommes, la section d'ambulanciers comprend vingt-deux volontaires. Quelques-uns viennent du fort de la Duchère, à Lyon, les autres, du Rouet de Marseille; mais ils représentent, par l'origine, à peu près toutes les régions de la France. Les soixante-dix brancardiers sont dans le même cas. Ils m'avertissent aussi que je ne serai pas le doyen, étant primé par Richaud, dit l'Ancêtre, horloger, qui s'engagea à cinquante-six ans. Enfin, ils me donnent un croquis rapide de nos supérieurs. D'accord pour se louer du médecin-chef, ils ne le sont pas moins pour blaguer ferme la suffisance et l'esprit tatillon de l'officier-comptable. Gratte-papier obscur avant la guerre, il paraît que son galon d'or lui a fait tourner la tête.

Ils me narrent aussi leurs déambulations jusqu'à Pontoise, et depuis. La division devait aller en Belgique, puis on l'a soudain rabattue vers l'Est. Certaines étapes furent rudes. Ils maudissent, notamment, une route défoncée par les transports du côté d'Epinay. Maintenant, où nous dirigeons-nous? Personne n'en sait rien et personne ne s'en inquiète : nous irons où le Bon Dieu voudra. — Prêts à servir ! Cela suffit.

Depuis un moment, je ne prête plus qu'une oreille distraite au babil de mes interlocuteurs. C'est que le paysage m'absorbe tout entier.

Je le retrouve avec attendrissement, ce cher coin de l'Ile-de-France, où ma jeunesse aima, rima, connut la joie et la douleur ! Des souvenirs ressuscitent à chaque tournant du chemin.

Côteaux modérés, dont les lignes harmonieuses s'estompent dans une fine brume mauve; peupliers sveltes qui frissonnient, qui soupirez si délicatement sous l'archet éolien des brises; bouleaux flexibles dont la pâle écorce m'apparaissait semblable à la tunique tissée de lune de Mélusine et de Titania; ruisseaux nonchalants qui vous attardiez à rêver sous les vieux saules pensifs, vous revivez en moi comme un poème dont les strophes chantent dans ma mémoire. Villages dont tous les toits me furent familiers, je vous salue comme si chacun de vous m'était la petite patrie. Et toi, cimetière, deviné là-bas, où reposent mes amours, le veuf t'envoie de loin son oraison... Que d'autres vantent leur Provence ou leur Normandie : chez eux, je ne suis qu'un passant; mais ici, je suis chez moi presque autant que dans mon incomparable forêt de Fontainebleau...

Je nomme, au passage, tous les hameaux

que nous traversons et à ceux que la précision de ma topographie étonne, j'explique que sept ans de mon existence tinrent entre ces horizons.

Que les temps sont changés ! Jadis, on n'apercevait, à la ronde, que bœufs café au lait, mis à paître dans les prairies, vigneronsoignant leurs ceps au penchant des collines, émondeurs taillant les haies vives. Sur la route paisible, à peine si l'on rencontrait une verdurière portant ses légumes au marché, un trimardeur clopinant le long du bas-côté. Seuls le jappement d'un chien de ferme blotti sous un sureau en fleurs ou le clairon d'un coq rompaient, parfois, le grand silence de la campagne.

Aujourd'hui, un mouvement, une rumeur formidables emplissent l'étendue. Devant nous, progressent un régiment du génie et de l'artillerie à profusion. Derrière s'avancent je ne sais combien de brigades d'infanterie. A gauche, à travers champs, trottent des dragons que suivent des chasseurs à pied. A droite, de la ligne encore fourmille sur les hauteurs.

Deux cent mille hommes, dit-on, marchent, avec nous, vers le feu.

O belle armée de France, menaçante pour le Boche, à te dénombrer, j'évoque les légions d'Aétius que guidait une pensée unique : re-

fouler, hors de la Gaule maternelle, les Huns abominables. Soldats de 1914, orgueil et gloire de la patrie, soyons dignes de nos pères !...



Nous couvrons les kilomètres d'une allure sans à-coups. Toutes les heures, le sifflet du médecin-chef ordonne une halte. On met sac à terre pendant dix minutes. Des groupes se forment, où l'on échange, avec force plaisanteries, du tabac contre du gruyère et de la *gnole* contre du vin. C'est à qui jouera des mâchoires et donnera une accolade au bidon.

Comme nous rompions l'une de ces pauses, tout à coup, du nord-est, arrive un grondement prolongé qui va s'élargissant dans l'atmosphère vibrante. Toutes les têtes se tournent de ce côté; les rires tombent; tout le monde écoute en silence. Ce bruit a quelque chose de solennel et de terrible. Il redouble puis diminue et s'éloigne peu à peu.

Le médecin-chef, qui trotte le long de la colonne et qui a fait campagne au Maroc, nous interpelle :

— Ah ! Ah ! garçons, le *brutal* vous coupe le bagout, hein ? Est-ce que vous avez peur ?

On se regarde, puis ce cri unanime nous part :

— Non, monsieur le médecin-chef.

Quand on reprend la marche, les figures conservent, cependant, quelque gravité car on se dit que, bientôt, ce sera tout à fait fini de rire.

Mais Carillonac fait diversion en apostrophant Malot :

— Hé ! Tambour-Major, tu as donc avalé ta canne que tu tiens au repos ta *grelotte* ? (1).

Et Malot riposte :

— Ferme ça, eh ! marchand de chicots pourris.

Ce dialogue homérique suscite la verve de la section. La gaité se rallume et, de toutes les bouches, l'argot militaire fuse. Maintenant le canon peut bien ronfler tant qu'il lui plaira, personne ne s'épatera plus...

Cette première étape fut de vingt-sept kilomètres, ce qui n'est pas trop mal pour un commencement. Nous avons cantonné à X..., bourgade qui ambitionne de se faire prendre pour une ville. Les indigènes nous reçurent sans enthousiasme. Il est vrai que nous les submergions sous un océan d'uniformes. Ayant été noyés de troupes britanniques, peu auparavant, ils désiraient, sans doute, respirer avant de subir un nouveau flot. Certains se plaignaient aussi que ces mêmes Anglais eussent fait

(1) Ta langue.

sauter leurs deux ponts. Auraient-ils préféré la visite des aimables Boches dont, il y a quelques semaines, les avant-gardes restèrent le bec dans l'eau, sur l'autre bord de la rivière qui longe leurs cages à poules ?

Les civils sont des gens bien singuliers, parfois ! Et, pourtant, ceux d'ici conservaient leurs droits essentiels : faire piteuse mine, écorcher le soldat en long et en large.

Je puis certifier que les gens de X... usèrent avec minutie de l'un et de l'autre privilège durant notre séjour parmi eux.

XIII

CROQUIS DU FRONT

Avertissement

Dans les lignes qui vont suivre, on trouvera peut-être que les récits de bataille font défaut. C'est qu'un ambulancier divisionnaire n'est pas un combattant. Par fonction, il travaille hors des tranchées, son rôle étant de seconder le médecin-chef et les aides-majors pour le pansement sommaire ou le traitement provisoire des blessés et des malades. Ceux-ci sont apportés par les brancardiers ou gagnent isolément le poste de secours. En principe, l'ambulance devant toujours être prête à se déplacer, ils n'y séjournent pas : dès que la chose est possible, des autos les emportent vers les hôpitaux de l'arrière.

Nous nous tenions en deçà des boyaux de communication avec la ligne de feu. On s'installait comme on pouvait dans une maison en ruines ou dans un pli de terrain et l'on arborait le pavillon de la Croix-Rouge. Cet insigne ne

constituait d'ailleurs qu'une sauvegarde très relative. En effet, il arrivait assez souvent que des balles ou des obus vinssent jusqu'à nous, soit au cours d'une attaque de l'ennemi, soit que repérés par un taube nous subissions le bombardement d'une batterie allemande adroitement camouflée.

On le sait de reste : en cela comme en d'autres choses, les Barbares foulent aux pieds, d'une façon délibérée, les conventions admises par les peuples civilisés.

Ne connaissant donc que par ouï-dire la lutte armée contre le Boche, n'ayant jamais tiré un coup de fusil, je ne parlerai que d'après mes expériences personnelles.

Je ne m'attarderai pourtant point à des descriptions de blessures quoique j'en aie vues d'horribles. J'estime superflu de faire pleurer les mères et il me répugne de procurer des sensations violentes aux blasés qui — bien à l'abri — ne détestent pas le petit frisson égoïste que leur vaut la peinture des souffrances physiques. C'est comme s'ils mêlaient un peu de sang humain à leur potage.

La tâche que je me suis fixée, ici comme aux chapitres précédents, c'est, surtout, de rendre des états d'âme. Dans ma pensée, *ceux qui saignent*, ce ne sont pas seulement les braves que des projectiles estropièrent. Ce sont aussi cer-

tains civils perdus dans la zone des armées et broyés par les cruautés de l'invasion. Ce sont encore tant de soldats que le sacrifice quotidien de leur existence n'empêche pas de songer, le cœur en lambeaux, aux êtres chéris qui espèrent leur retour en pleurant. Ceux-là connaissent parfois des angoisses qui les torturent plus que ne le ferait une plaie sanguinolente : ceux-là, au même degré que les mutilés de l'affreux conflit, je les aime et je les vénère. Tous sont les favoris de Notre-Seigneur en croix, parce qu'ils souffrent pour le rachat des péchés de la France. Pensez-y, gens de l'arrière qui vous lamentez à cause du haut prix des nouilles ou de la pénurie de brioches...

*
* *

Les Huit

Le médecin-chef a eu l'idée de former un petit groupe de huit infirmiers désignés une fois pour toutes et qui constituent le noyau de l'ambulance. Ils sont toujours de garde et bivouaquent à l'endroit même où elle s'installe. Ils reçoivent les malades et les blessés qu'on y dépose en attendant leur évacuation.

Il faut croire que notre supérieur se montra perspicace dans ses choix, car il obtint ce résul-

tat essentiel que les Huit, tels qu'il les avait élus, se complétèrent à merveille, emboîtèrent, sans heurt, les uns dans les autres, les angles et les rentrants de leurs personnalités et remplirent leur fonction de manière à lui faire rendre à peu près tout ce qu'elle pouvait donner. Si l'on note qu'ils vivaient sans cesse côte à côte, qu'ils veillaient, dormaient, mangeaient ensemble, qu'ils subissaient constamment les mêmes vicissitudes, qu'ils partageaient des fatigues considérables et des responsabilités graves, le tout sans se quereller ni se prendre en grippe, on reconnaîtra que notre chef fit preuve de coup d'œil en se les adjoignant.

Voici le portrait sommaire des membres de l'équipe.

Broussel, pharmacien dans le civil, caporal, maigriot de taille minime, blond aux yeux bruns et ronds, doux de caractère, avisé, plein de sang-froid dans les circonstances difficiles, d'une rare habileté pour les pansements, expert dans l'art de remonter les éclopés les plus effondrés.

Friquet, petit patron imprimeur dans le civil; noiraud sautillant, il porte bien son nom car c'est un vrai moineau parisien. Il est spirituel, gai, farceur, actif, avec de courtes crises de flemme, fécond en expédients subtils lorsque la situation s'embrouille.

Ambérieux, chauffeur de locomotive dans le civil; géant d'une force herculéenne, il porte à bras tendus les blessés les plus massifs; il a conquis de l'expérience au Maroc où il fut déjà ambulancier. Signe particulier: chérit le balai et commence toujours par approprier de son mieux les locaux souvent... bizarres où cantonne l'ambulance.

Guyot, dans le civil, employé à la manutention de la petite vitesse en une gare du P. L. M. Il apprit de Broussel à réussir des pansements compliqués et il montre de la maîtrise pour la pose des ventouses. Il chante volontiers des romances sentimentales, valse avec Ambérieux dans ses moments de loisir, soigne son physique, cire ses moustaches et, à la traversée des villages, décoche des regards langoureux aux belles.

Rascasse, dans le civil, peintre en bâtiments de Marseille. Laid, grêlé, chevelure broussailleuse qui nargue le règlement, mains énormes. Comme Guyot, il apprécie la musique mais il mugit de préférence des airs d'opéra tirés de la *Favorite* ou du *Domino noir*, et avec quel accent formidable! Il excelle à combiner des fricots savoureux. Il n'a pas son pareil pour allumer un feu avec des raclures de rencontre. Pas mal chapeur, il fournit les Huit de salades dont la provenance reste mystérieuse.

Son plus grand plaisir, c'est de bafouer la prévôté. Un litre de *pinard* le console de tous les ennuis du métier. Très serviable, il lave le linge mieux qu'une lavandière professionnelle; j'en sais quelque chose.

Palpitère, dans le civil, instituteur d'école libre à Blidah, second secrétaire à cause de sa calligraphie, long, très pieux, flegmatique, ratiocineur. Sa tâche terminée, il développe des considérations infinies touchant la politique ottomane ou la diplomatie des empires centraux. De tempérament courtois, il ne se fâche un peu que si on le blague sur les lettres copieuses qu'il écrit journellement à sa femme. Au surplus, exact à la besogne, charitable aux blessés dont il fait la correspondance. D'un calme imperturbable dans le danger.

Carillonac, déjà nommé, zélé pour soigner les mâchoires de la division. J'ai dit sa tournure d'esprit railleuse sans aucun fiel. Il est en outre sujet à des sautes d'humeur qui m'ont fait le gratifier de ce surnom : *la pluie et le soleil*. Qu'un déboire nous assaille, il se récrie aussitôt, fulmine des imprécations bouffonnes, annonce qu'il va désertir et s'enfuir aux Etats-Unis pour y connaître la paix. Une minute après, il crible de plaisanteries réconfortantes sa clientèle anxieuse, condamne, avec d'impayables boniments, maintes molaires cariées

à l'éviction. Quand son davier chôme, il chine les camarades affairés. Ce qui ne l'empêche pas de leur donner un fort coup de main à l'occasion, mais toujours en gouaillant.

Enfin, le sieur Ego, premier secrétaire mais surtout factotum de l'ambulance. Vu son écriture monstrueuse, il dicte les rapports et autres paperasses à Palpitère. Il réveille tous les matins le médecin-chef, lui relate les événements de la nuit et transmet ses ordres, pour la journée, à toute la section, y compris les aides-majors. Il tient la caisse, ravitaille le groupe en éclairage et en chauffage. Il discute avec les fournisseurs, fait la navette entre l'ambulance et l'état-major, court le pays pour stimuler les scribes des bataillons et des batteries, en retard dans leurs *états* d'évacuation des blessés ou de paiement des indemnités. Il tranche, en premier ressort, les litiges entre civils et infirmiers. Il improvise des solutions à toutes sortes de problèmes urgents. Force raseurs le dérangent pour lui soumettre des vétilles. Entre midi et minuit, et parfois entre minuit et midi, il interroge des évacués afin d'établir leur position dans le secteur. Bref, il subit cent tracas et, à travers tout cela, ne prend guère de repos.

Autour des Huit, évoluent Gignol, cycliste, engagé à dix-huit ans, insoucieux et jacasseur,

qui porte çà et là les plis administratifs et Fantocci, corse, ponctuel et geignard, scribe du médecin principal, un « grosse légume » qui plane dans les hauteurs majestueuses de l'état-major. Tous deux ont remarqué que, dans l'intérêt des blessés, l'ambulance occupe, en général, les locaux les moins délabrés et que, grâce aux talents de Rascasse, on y trouve, d'aventure, de bons morceaux. C'est pourquoi, étant du reste, en relations continues avec nous, ils quémangent volontiers un abri pour dormir et part à notre gamelle. On les leur accorde avec aménité.

Non loin de nous, deux infortunés souffrent, comme teneurs de livres et expéditionnaires, sous l'officier-comptable dont j'ai mentionné ci-dessus l'esprit tatillon et la bouffissure. Mais comme le médecin-chef lui défendit formellement de s'immiscer dans les affaires des Huit, il se contente de se surgonfler, à propos de virgules, quand l'un de nous est obligé de comparaître devant son bureau pour lui faire timbrer une pièce. On l'a surnommé : Monsieur de la Baudruche.



Des rapports entre civils et ambulanciers en campagne

Nulle part plus que dans la zone du front, on ne s'aperçoit que le civil et le soldat sont deux êtres fort différents l'un de l'autre.

Ceci aurait presque l'air d'une maxime de La Palice s'il n'était évident, pour quiconque observe un peu, que leurs intérêts immédiats divergent en maintes circonstances. Comme, d'autre part, leurs besoins sont identiques, il en résulte des escarmouches où l'avantage reste nécessairement au soldat.

C'est ainsi qu'un soir, l'ambulance manquait de luminaire. Les rares boutiques du village où nous faisions étape étant closes et la plupart des habitants ayant pris la fuite, j'allai à la mairie et je requis le secrétaire, qui pape-rassait à la clarté de deux lampes, d'avoir à m'en prêter une. Il se récria d'abord; on aurait dit que je lui proposais quelque énormité.

Mais, d'un ton calme, je l'aplatis sous ce raisonnement décisif :

— Deux lampes pour un seul homme, en temps de guerre, c'est exagéré. Vous allez donc me laisser prendre la plus grosse et me remercier du service que je vous rends, car la lumière

trop vive qui rayonne de vos fenêtres pourrait attirer un avion boche et vous valoir une jolie bombe sur le crâne.

Il faisait encore des difficultés, mais je repris plus sèchement :

— Si vous ne cédez pas de bonne grâce, je réquisitionne en plus votre provision de pétrole.

Il guigna du côté d'Ambérieux et de Rascasse qui m'accompagnaient et qui sont des gaillards d'apparence peu commode et de mine résolue. Et il finit par s'exécuter en grognant de vagues menaces.

J'ai su qu'il s'était plaint à des officiers qui, comme il convenait, l'envoyèrent — à *dache*.

— Crois-tu, disait Rascasse, en nous en retournant, ce trou de l'air de civelot, il aurait voulu qu'on panse les blessés sans camoufle !

Ambérieux grommelait des promesses de mornifles à faire encaisser par tout fonctionnaire désobligeant. Tous deux parlaient de confisquer la seconde lampe, mais j'apaisai leur courroux.

Une autre fois, nous étions dans un *patelin* médiocre qui ne possédait aucun puits. L'ambulance était campée dans une maison vide que flanquait une citerne. Or, malgré la pluie qui tombait depuis plus d'un mois sans interruption, le réservoir se trouvait totalement à sec.

Ce phénomène nous intrigua tant que nous n'eûmes pas découvert que les tuyaux d'adduction en étaient bouchés.

La chose la plus indispensable pour une ambulance, c'est de l'eau. Et l'eau, on ne pouvait l'obtenir que d'une fontaine unique, d'un débit assez pauvre et située à l'autre bout du pays, à quinze cents mètres environ. Dans ces conditions établir un va-et-vient, remplir la citerne avec les quatre seaux de toile dont nous disposions, c'était une chimère. Cependant des blessés allaient venir des tranchées, pareils à des blocs de boue. Comment les nettoyer ?

— Battez la bourgade, me dit le médecin-chef, tâchez de découvrir un récipient convenable que vous ferez apporter ici par une corvée.

En quête d'une fûtaille, j'errais, assez perplexe, par les rues désertes lorsque, levant les yeux, je lus au-dessus d'une porte cochère, cette inscription : *Établissement de Bains*. La porte étant large ouverte, je repère, au milieu de la cour, un engin cylindrique, juché sur quatre roues, d'une capacité de quatre cents litres environ et destiné à porter les bains à domicile. Quelle aubaine !

Du seuil de sa cuisine, une grosse dame rubiconde surveillait mes mouvements avec inquiétude. Je l'aborde et je lui déclare, avec poli-

tesse, que je réquisitionne son tonneau. Sur quoi, elle pousse des cris de pintade, et semble convaincue que nous l'emporterons plus loin — sans doute pour le lancer sur les Boches en guise de torpille. J'ai beaucoup de peine à lui enlever cette idée baroque. J'essaie alors de l'apitoyer sur nos blessés fangeux; je jure de lui restituer, le jour même, son bien-aimé cylindre. Éloquence perdue : elle va verser des larmes et se désespère.

Il faut que je la menace de la prévôté pour obtenir gain de cause. Enfin je propose de lui donner un reçu tout à fait explicite. Alors, elle capitule en soupirant à faire éclater les baleines de son corset.

Je ne perds pas de temps, je cours chercher un de nos tringlots avec deux mulets. Nous attelons, nous filons à la fontaine et, l'appareil plein, nous regagnons l'ambulance en triomphe. Quatre voyages remplirent la citerne. Les vivats des copins et les félicitations du médecin-chef me récompensèrent. Pour la dame affligée, quand je lui ramenai l'objet intact, je crus qu'elle allait m'embrasser. Horrible perspective qui me fit prendre la porte avec célérité !

Mais où certains indigènes me mirent le plus en rogne, ce fut dans une petite ville dont la sortie à l'est se continue par une route que de splendides peupliers avaient bordée. Je dis

avaient; en effet, lors de la retraite sur la Marne, les Anglais en firent un abattis afin d'entraver la poursuite de la cavalerie allemande. Ces beaux arbres écroulés, gisant dans la boue, me causaient de la peine car, à mon avis, les peupliers comptent parmi les princes du règne végétal.

Cependant, nous avions besoin de feu et le charbon manquait dans toute la région. Il fallut bien mettre en pièces les cadavres des géants humiliés.

Nos hommes sciaient donc, jouaient de la hachette, et liaient des fagots, quand je remarquai deux vieillards, vêtus de houppelandes ouatées, culottés de molleton et chaussés de galoches fourrées. Appuyés sur des cannes cosues, ils se tenaient à quelques pas et semblaient vitupérer notre travail. Je m'approchai d'eux et j'entendis le plus âgé, un goutteux à barbiche verdâtre, à petits yeux rosses dardant des regards froids comme bise, dire à l'autre :

— Quel malheur ! Ces gredins d'Anglais ont massacré nos arbres et maintenant, voilà ces gouapes de militaires qui nous en volent le bois !...

A ce coup, la moutarde me monta au nez et je ne pus me tenir d'apostropher ce vieux nigaud en des termes dont j'adoucis la virulence par urbanité envers mes lectrices.

— Espèce de débris, lui dis-je à peu près, tu aimerais mieux que les Allemands, installés chez toi, se chauffent avec ces arbres. A cette heure, tu lècherais leurs semelles si ces soldats que tu outrages ne risquaient leur vie pour que tu digères en repos. Veux-tu que nous fassions cuire notre soupe avec tes meubles? Ils nous fourniraient un bois plus sec que celui de ces branches encore vertes!... Décampe ou je préviens le poste, pour qu'on te coffre comme insulteur de l'armée.

L'absurde personnage ne demanda pas son reste. Il se ratatina dans sa carapace, puis s'éloigna cahin-caha, entraînant son ami qui, d'ailleurs, me parut le blâmer.

J'ai appris par la suite, que ce vieillard était un rentier de l'endroit, notoire pour sa pingerie et possesseur d'une provision de combustible accumulée depuis longtemps. Qu'on brûlât les peupliers ou non, cela ne pouvait donc en rien l'affecter.

Pour être complet, je dois ajouter que le populaire, mis au courant par nous, le hua chaque fois qu'il risquait le nez dehors. Il finit par se tapir dans sa cambuse jusqu'à la fin de notre séjour...

Puisque j'évoquai l'importante question de la soupe, je rapporterai, à ce sujet, un exemple de rapacité paysanne qui nous amusa longtemps.

Un jour, dans un village, copieusement bombardé et où il ne restait que des ruines, nous avons dû établir notre popote en plein air et dans l'angle de deux murs branlants. Refrain obligatoire quand on parle de cet hiver calamiteux, il pleuvait sans trêve et un vent taquin prenait plaisir à rabattre la fumée sur la marmite dont, par surcroît, Rascasse avait égaré le couvercle. Nous pouvions nous préparer à déguster une soupe à la pluie et à la suie.

Rangés autour du foyer minable, nous échangeons des propos navrés quand Rascasse, à quatre pattes pour souffler le feu, se redressa soudain et nous dit comme s'il s'agissait de la chose la plus simple : — Il n'y a plus de sel.

Plus de sel!... Comble de misère! On tient conseil. Friquet propose de fouiller les ruines. Idée peu pratique, car que découvrir sous ces gravats pilés et repilés par les obus? Carillonac lève les bras vers le ciel inclément puis, affirmant qu'il va désertier *illico*, jette son képi dans la boue et s'assied dessus. On le prie de se taire.

Broussel, observateur réfléchi, nous révèle alors qu'il a remarqué, à quelque distance du village, une chaumine intacte, par miracle, et qu'elle semblait encore habitée. On pourrait y aller voir.

Aussitôt fait que dit. Je l'accompagne et nous arrivons bientôt à la maisonnette. Nous frappons à la porte. Personne ne répond. Sans plus de cérémonie, nous entrons et nous voyons, accroupie sous le manteau d'une vaste cheminée, une aïeule quasi-centenaire qui écume un pot-au-feu dont l'odeur assez appétissante nous flatte les narines. Accrochée auprès de lâtre, il y a une boîte à sel !

Nous exposons notre requête. Ridée comme une vieille pomme qu'on oublia dans une soupenle mal aérée, pointant sur nous un regard aiguisé d'astuce, la grand'mère nous répond :

— Mes fis, j'ons point d'sel...

Nous insistons, nous montrons la boîte. Un mouvement de tête opiniâtre nous dit toujours non.

A la fin, je sors quelque monnaie et j'offre de payer.

Après un long débat silencieux avec elle-même, la vieille se soulève; de la main gauche elle puise un peu de gros sel dans la boîte — juste de quoi se garnir la paume — et elle me tend d'abord la droite en chevrotant :

— C'est dix sous.

Le caporal et moi nous nous regardons et nous partons à rire. Mais la vieille conserve un sérieux implacable et nous saisissons qu'elle n'en démordra pas.

Je paie sans commentaires.

Notre soupe fut salée, mais c'était tout de même un peu cher.

* * *

Suite, moins amère, du précédent

Il est, je pense, permis de relater, sans subir le coup de ciseau de la censure, qu'au commencement de la guerre, les ambulances étaient fort démunies. C'était, entre autres, le cas de la nôtre. Dans ces conditions, l'on devine qu'il nous était assez difficile d'établir des pansements ou de les renouveler, car nous ne possédions ni ouate, ni bandes, ni compresses (1). Quand nous sommes entrés en campagne, nous avions, comme remèdes, un flacon de teinture d'iode et environ un kilo de sulfate de soude.

(1) Ce n'était pas seulement le matériel qui faisait défaut. Les méthodes aussi étaient defectueuses. Voir, à ce sujet, dans *le Mercure de France* du 1^{er} mars 1918, l'article du docteur J. Jullien : *la guerre et les progrès de la chirurgie*. Il y est démontré, que trop souvent, pour les opérations, « à Charleroi, c'était la mort, parfois évitée par une opération hâtive ; en Champagne, c'était la résection et une impotence définitive, après un an de soins ; aujourd'hui, c'est l'aseptisation en 15 jours puis les greffes et les sutures et, en 3 ou 4 mois, la guérison et le retour au front. » Très bien, mais n'aurait-il pas mieux valu organiser les choses avant la guerre ?

C'est seulement à la fin de février 1915 que nous avons reçu le nécessaire.

Pour parer à cette pénurie, nous sollicitons la charité publique et c'est ainsi que nous réussissions parfois à obtenir du vieux linge que nous dépecions suivant les besoins les plus urgents.

Un jour, nous stationnions dans une petite ville, non loin de la ligne de feu et nous nous trouvions, comme d'habitude, fort en peine pour panser quelques blessés de manière à ce qu'ils pussent supporter, sans trop de risques, le trajet d'évacuation vers l'arrière.

J'allais donc de rue en rue, entrant dans les maisons et déployant de l'éloquence pour obtenir du linge. Les gens qui me recevaient s'apitoyaient volontiers sur le sort de nos éclopés; ils s'indignaient contre l'incurie de l'administration qui nous laissait dépourvus des choses les plus essentielles. Mais, après avoir bien gémi, on se déclarait hors d'état de nous rien fournir. De sorte que ma récolte s'annonçait des plus maigres. Cependant, en plusieurs endroits, on m'engagea à voir une certaine madame L., dont on me vanta le bon cœur et l'esprit de ressources. Alléché par le renseignement, je me fis indiquer sa demeure. C'était, tout au bout de la ville, une étroite maison à un étage, antique et branlante et dont la façade, lasse, sans doute, de supporter le toit chenu, faisait ventre sur la

rue. A mon coup de sonnette, madame L. vint ouvrir elle-même. De taille exiguë, maigriotte et passablement voûtée, elle pouvait compter une soixantaine d'années. Elle portait une robe de deuil tournée au roux ; un bonnet de crêpe cachait ses cheveux. Son teint jaune semblait indiquer une maladie de foie ; un grand nez aquilin lui partageait la figure. Mais la disgrâce de sa physionomie était corrigée par de larges yeux noirs dont l'âge n'avait point amorti l'éclat. Il y régnait une flamme douce dont s'illuminait toute la figure. On se sentait devant une âme de mansuétude et de dévouement, oublieuse d'elle-même, secourable à autrui — digne du Crucifix qui ouvrait ses bras au mur du salon très propre mais très pauvre où elle me fit entrer.

Encouragé par ce que je voyais et par ce qu'on m'avait dit, je lui exposai notre embarras. C'est à peine si elle me laissa finir. Les yeux pleins de larmes :

— « Ah ! les pauvres enfants, les pauvres enfants ! » s'écria-t-elle.

Et sans plus de phrases, elle ouvrit un placard d'où elle tira deux paires de draps qu'elle me remit en ajoutant :

— Ils sont usés, vous les découperez, car, n'est-ce pas, c'est ce qu'il y a de meilleur pour les blessures !

Je la remerciai avec effusion. Mais elle ne m'écoutait pas. Elle ouvrait déjà un autre placard et elle en extrayait un vaste pot de marmelade d'abricots qu'elle me fourra dans les mains malgré mes protestations.

— Chut ! disait-elle, prenez vite, vous en ferez des tartines pour vos blessés.

Il fallut bien accepter.

Ce ne fut pas tout. Lorsque j'eus pris congé, elle se mit en course par la ville et se montra si persuasive que, le soir même, elle nous apportait à l'ambulance six autres paires de draps usagés.

J'ai appris par la suite que madame L., veuve depuis dix ans d'un débauché qui la malmenait et l'avait presque ruinée, employait son existence et les débris de sa fortune à secourir les malheureux. Malgré les habitudes de dénigrement si chères aux petites villes, tout le monde ici faisait son éloge. Même un savetier, à qui je donnais à recoudre un de mes croquenots et qui s'affirmait hostile aux *calotins*, me déclara :

— Quoique dévote, madame L., c'est une femme comme il n'y a pas la pareille.

Je ne pus me retenir de lui répondre :

— C'est peut-être justement parce qu'elle est dévote qu'elle se montre aussi charitable.

Oui, cette sainte créature aimait les pauvres en Jésus-Christ ; elle prouvait, par ses actes,

que c'est la meilleure manière de les aimer. O sectateurs de la déesse Raison, comment vous y prendriez-vous pour lui démontrer qu'elle avait tort?...

Je pourrais mentionner d'autres occasions où de belles âmes vinrent en aide à notre dénue-ment. Je n'en citerai qu'une, parce que les femmes douloureuses qui nous firent l'aumône cette fois-là souffraient, elles-mêmes, d'une façon atroce. Pourtant, au lieu de se confiner dans leur peine, de s'endurcir par la souffrance, comme le fait l'égoïste, elles s'élargirent le cœur afin d'y admettre le malheur d'un étranger. Par elles, Seigneur Jésus, vous me fîtes comprendre quelle solidarité unit, devant vous, ceux qui saignent à cause de l'abominable guerre.

Il nous était venu à l'ambulance un brigadier de dragons dont le mal obscur inquiétait le médecin-chef. Celui-ci, fort bon — avec des colères brusques et souvent motivées — fort attentif à ses valétudinaires, tenait à se rendre compte de son état avant de l'expédier à l'arrière. C'est pourquoi nous le gardâmes plusieurs jours.

L'homme était pris, tous les soirs, d'une fièvre violente qui le faisait délirer pendant la nuit entière. De plus, émacié, totalement épuisé, il aurait eu besoin de réconfortants.

Mais il ne pouvait presque rien prendre et son estomac rejetait une fois sur deux le peu d'aliments qu'on lui présentait. Nous nous efforcions de lui procurer une nourriture moins grossière que la gamelle et nos tentatives n'obtenaient guère de succès. Le médecin-chef conjecturait qu'il couvait une typhoïde. Peut-être, mais il y avait encore autre chose. Le malade ne parlait presque pas ; il demeurait, tout le jour, roulé dans sa couverture, les yeux fixes, le visage contracté comme s'il se cadennassait en une pensée obsédante dont il ne pourrait s'évader jamais plus. Quelques phrases échappées à son délire me firent comprendre qu'un chagrin énorme lui broyait l'âme et aggravait à coup sûr le délabrement de son corps.

Je n'osais trop l'interroger car le sombre silence où il se retranchait me donnait la crainte d'aviver par une question maladroite la plaie qui saignait sans cesse au-dedans de lui.

Cependant, un matin où j'avais insisté pour lui faire goûter la marmelade de l'excellente madame L., comme je lui représentais que le défaut presque total d'alimentation finirait par accroître son mal, il sortit de sa réserve farouche pour me répondre d'une voix sourde et saccadée :

— Tant mieux et plus tôt je mourrai, meilleur ça vaudra...

Je sentis que j'étais en face d'un désespéré de la vie et je me rappelai le pauvre Bordin de qui j'ai noté l'histoire au commencement de ce livre. Mais le cas du brigadier était encore plus tragique, comme je n'allais pas tarder à l'apprendre.

En effet, lui ayant dit que me confier sa peine le soulagerait et qu'il pouvait être assuré de ma discrétion, je vis un vague sourire mélancolique s'esquisser sur ses lèvres et il reprit :

— Oh ! il n'y a pas de secret. Si je ne parle pas de mes affaires, c'est que personne n'y peut rien. Ecoute plutôt...

C'était un cultivateur des environs de Cambrai; il avait été mobilisé dès le début de la guerre. Il possédait quelques champs et une petite maison où étaient restés ses vieux parents, sa femme et ses deux enfants. Après l'invasion boche, toute la famille avait disparu et depuis les premiers jours de septembre, l'infortuné restait sans aucune nouvelle des siens. Etaient-ils morts? Avaient-ils été déportés en Allemagne? Toutes ses démarches pour obtenir quelque lumière sur leur sort étaient demeurées sans résultat. Parmi les réfugiés comme dans les ministères et les ambassades, nul n'avait pu lui apprendre ce qu'ils étaient devenus.

— Et maintenant, conclut-il, je suis comme

si l'on m'avait coupé bras et jambes et comme si on m'avait tараudé le cœur. Ça me fait mal d'en parler, ça me fait mal d'y penser, si bien que je souhaite de m'endormir pour ne plus me réveiller.

Sa désolation extrême me causait de l'angoisse. Je tâchai de le remonter. Mais il ne m'écoutait pas. Il avait fermé les yeux et deux lourdes larmes glissaient lentement sur ses joues pâles. Comme honteux de cette faiblesse, il se tourna vers le mur, et je respectai son silence.

Je rapportai l'entretien au médecin-chef.

Celui-ci me répondit :

— Je me doutais que chez ce malheureux garçon une blessure morale s'ajoutait au mal physique, mais que faire?... Le premier des remèdes pour lui ce serait la nouvelle que sa famille existe encore. D'autre part, il faudrait l'alimenter, car il s'affaiblit d'une façon continue. Essayez donc de vous procurer du lait : on le lui fera prendre par demi-tasses.

Il réfléchit quelques minutes, cherchant encore quelque expédient. Il ne trouva rien et il écarta les bras en un geste d'impuissance navrée. Puis il s'éloigna en soupirant :

— Ah ! la guerre, l'affreuse guerre!...

Sans perdre de temps, je me mis en route pour trouver du lait. On m'indiqua une ferme

où l'on m'en vendrait peut-être. C'était à deux kilomètres, à la corne d'un bois dépouillé par l'hiver. Un chemin creux m'y conduisit. J'entrai dans une cuisine assez grande, très nette et où des casseroles bien fourbies luisaient alignées au mur. Sur la cheminée, une statue de Notre Dame de Lourdes.

Deux femmes s'y tenaient assises. L'une, la plus vieille, épluchait des légumes. L'autre marquait environ vingt-cinq ans; elle avait près d'elle un berceau où dormait un nourrisson. Elle ne faisait rien.

Ce qui me frappa tout d'abord, ce fut la profonde tristesse empreinte sur ces deux visages. La plus jeune surtout effrayait par sa pâleur. Elle était si blanche qu'on aurait dit qu'il n'y avait plus une goutte de sang dans ses veines. Elle restait là, immobile, perdue dans une stupeur infinie qui donnait à ses traits la rigidité du marbre.

Certes, il y avait en elle une douleur indicible. D'instinct, je baissai la voix en faisant ma demande, comme si je me trouvais dans une chambre mortuaire. Ensuite, tout préoccupé de notre dragon, je leur dis que le lait était destiné à un soldat plus malade de chagrin que d'autre chose et je leur confiai les motifs de sa détresse.

Mais alors, la plus âgée fondit en larmes et,

comme je m'étonnais, elle me narra, en quelques phrases entrecoupées de sanglots, que sa belle-fille et elle avaient à supporter une torture du même genre. Son fils avait disparu du côté de Charleroi. On ne savait s'il était mort, blessé ou prisonnier. En vain, elles avaient écrit à son corps, au ministère de la guerre, aux différents comités de recherches, personne n'avait pu leur donner le moindre renseignement sur son compte.

— Voilà, dit-elle, en terminant son récit, nous ne savons rien, rien, rien. S'il vit encore, il ignore même qu'il a un enfant, car ma bru est accouchée aux premiers jours d'octobre.

Tandis qu'elle parlait, la jeune femme demeurait muette, raidie dans son tourment. Il semblait qu'elle eût atteint le fond de la douleur : rien ne pouvait plus l'émouvoir. Pendant que la mère allait me chercher du lait à l'étable, je cherchai quelque consolation à lui donner. Comme, dans ces cas-là, on sent l'insuffisance des raisonnements ordinaires ! Enfin, je lui montrai la statue de Notre Dame de Lourdes et je lui demandai si elle ne la priait pas. « J'ai grande confiance dans son intercession » dis-je. A ces mots, la jeune mère s'anima ; ses paupières battirent ; sa figure se colora un peu. Elle joignit les mains et me répondit :

— Oh ! oui, je prie ! ..

Puis elle eut un geste violent vers la fenêtre et, me désignant le puits au milieu de la cour, elle reprit :

— Si je ne priais pas, il y a longtemps que je me serais jetée là-dedans...

La mère rentrait, tenant une terrine de lait. Je tirais ma bourse pour payer, mais la bru s'écria :

— Non, nous ne voulons pas d'argent, n'est-ce pas, maman ?

La vieille femme confirma :

— C'était bien mon idée de donner le lait pour l'amour de Dieu, ça portera bonheur à mon fils, s'il n'est pas mort.

— Vous reviendrez chercher du lait tant que vous en aurez besoin pour le pauvre dragon, poursuivit l'autre, et ce sera gratis... C'est le moins que puissent faire les malheureux que de s'entr'aider ; si mon mari est prisonnier et malade, peut-être qu'il se trouvera une veuve en Allemagne pour lui faire aussi l'aumône. S'il est mort, — ici ses pleurs jaillirent — Dieu nous tiendra compte de ce petit sacrifice.

Je remerciai brièvement, car à quoi bon discourir ? Sans guère de paroles, ces femmes affligées et moi, nous nous étions compris. Je saluai très bas et je sortis.

Retournant à l'ambulance, je cherchais le

moyen de rendre un peu de force au brigadier.

Du lait, c'était bien, quelque marque d'affection intelligente, ce serait mieux. Et, tout à coup, la pensée me vint de lui amener madame L. Quelque chose — ou plutôt *quelqu'un* en moi me disait que cette âme dévouée trouverait les mots pour le ressusciter à l'espérance.

Je soumis mon projet au médecin-chef. Comme je l'ai dit, il était très bon, et n'avait rien de commun avec ces charcutiers scientifiques qui ne voient dans les blessés et les malades qu'une viande à opérations ou à expériences. Sans hésiter, il m'approuva.

J'allai donc, sur-le-champ, trouver madame L. Je lui dis l'état du dragon et je ne lui cachai point que je comptais sur elle pour le consoler. Tout de suite, elle enfila ses galoches. Pendant qu'elle ajustait son châle, je lui expliquai combien l'estomac du malade acceptait difficilement le lait, même pris par petites doses.

— Eh bien, dit-elle, nous lui ferons un lait de poule.

Et aussitôt, elle met dans son sac un œuf frais, du sucre en poudre, un brin de vanille.

Nous fûmes bientôt rendus à la cahute où nous avions tant bien que mal, installé l'ambulance. J'allumai un feu de sarments et ma-

dame L. se mit aussitôt à confectionner le lait de poule dans une petite casserole qu'elle avait apportée. Couché sur la paille, la tête posée sur un tas de vieux sacs à farine découverts par Rascasse dans une soupente, le brigadier la regardait faire avec une sorte d'ébahissement. Tout en cuisinant, madame L. lui reprochait en termes amicaux, de se laisser aller. Il ne répondait pas mais je voyais peu à peu sa physionomie morne se détendre. On aurait dit un enfant que sa mère gronde pour son bien.

Quand il eut absorbé le lait de poule, madame L. s'assit à côté de lui, à même la paille, et commença de lui parler tout bas. Que lui dit-elle ? Je n'entendis pas, m'étant retiré dans un coin d'où j'admirais, en priant, cette vieille femme, si frêle et si énergique qui infiltrait la parole de vie dans cette âme épuisée par l'excès de la souffrance. Il me paraissait que de la lumière flottait autour d'elle.

Quand elle se retira, après avoir embrassé le brigadier sur les deux joues, comme si c'était son fils, le malade était transformé — non au physique, mais au moral. Sur ce visage où je n'avais lu jusqu'alors que le désespoir le plus sombre, il y avait maintenant de la résignation mêlée d'un rayon de confiance en Dieu.

Le lendemain, on forma un train d'évacua-

tion et le médecin-chef décida qu'il emmènerait le dragon. Je l'y menai. Comme, au moment de le quitter, je l'encourageais de mon mieux, il me répondit :

— Je sens que je tiendrai, puisque j'ai promis à madame L. de prier. Je l'ai fait depuis hier, et je continuerai. Il n'y a que ça de vrai!...

Ah ! qu'il avait raison. La prière, *il n'y a que cela de vrai*. Sans elle, soldats de cette guerre atroce, nous ne serions que bétail traîné à la boucherie. Sois bénie, humble et tendre femme, pour avoir allumé cette étoile dans une âme qu'environnaient les ténèbres de la mort sans espérance!...

*
* *

Visiteurs mal appréciés

Lorsqu'en décembre 1914, on apprit au front que le Parlement allait se réunir, ce fut, dans les tranchées comme dans les cantonnements, un cri unanime :

— Ah ! malheur, les bêtises vont commencer!...

Observateur fidèle, je rapporte le fait sans en analyser les motifs. L'histoire dira si les harangues infinies qui jaillirent aussitôt, en cataractes, au Palais-Bourbon sauvèrent la Patrie,

ainsi que M. Deschanel crut devoir l'affirmer par la suite à ses collègues pleins d'approbation, ou s'il n'aurait pas mieux valu refréner les discoureurs et placer à la tête des affaires des hommes d'action, ceux-ci n'eussent-ils jamais brigué le mandat de député.

Quoi qu'il en soit, dans notre secteur, et je pense aussi dans les secteurs voisins, nul ne saisit l'opportunité de rendre la parole à des personnages qui, tandis que les Boches organisaient leur guet-apens, s'absorbaient dans le roman-feuilleton sanguinolent perpétré par le ménage Caillaux.

Au surplus, tous ceux qui furent personnellement à même de comparer l'esprit du front à celui de l'arrière ont pu vérifier à quel point ils diffèrent l'un de l'autre. On désire admettre qu'ici comme là, règne cette préoccupation majeure : conquérir la paix par la victoire. Mais au front, la consigne c'est d'agir beaucoup en discutant le moins possible. A l'arrière, c'est de discuter beaucoup et de ne passer aux actes que quand les langues n'en peuvent plus.

Il en résulte que d'une part on obtient des résultats probants quant à l'efficacité de la méthode : la Marne, l'Yser, Verdun, la Somme. De l'autre, on bâcle, parmi un déluge de vocables mous, des lois et des règlements dont il faut sans cesse modifier l'application.

Ah ! si les bien-aimés élus du suffrage universel s'étaient mis une bonne fois dans la tête la maxime de l'Ecclésiaste : « Il y a temps pour parler et temps pour se taire, » les Boches auraient peut-être déjà repassé le Rhin.

Mais où les choses prennent un aspect comique, c'est quand un contact momentané se produit entre délégués de l'arrière et combattants du front. Alors, on découvre à vif l'abîme qui les sépare. Voici un exemple.

Un matin, l'un des régiments de notre division remontait des tranchées où il venait de passer une semaine sous des pluies continuelles. De l'ambulance nous étions trois, le cycliste Gignol, Guyot et moi qui l'attendions à un carrefour près du village, afin d'emmener tout de suite au poste de secours les éclopés que leurs chefs nous désigneraient comme trop souffrants pour attendre la visite du lendemain. Fatigués par une nuit employée à peu près tout entière à recevoir de grands blessés, nous n'échangions que des propos vagues et je crois que si la route avait été moins fangeuse, nous nous serions accroupis sur le sol pour sommeiller un peu.

Un incident anormal nous tira de notre engourdissement : notre général arrive, flanqué d'un officier d'ordonnance et de deux civils qui pérorent avec abondance pendant qu'il tord

sa moustache d'un air agacé. L'un, coiffé d'une casquette de chauffeur, engoncé dans un imperméable couleur moutarde, était gras, fleuri de teint, avec des yeux de bœuf qui roulaient lourdement entre des paupières flasques. L'autre, vêtu de gris-souris, surmonté d'une galette molle, en feutre noir, était long, maigre et exhibait, en guise de jambes, deux flûtes précieusement embobinées de laine pelucheuse. Il avait la figure verdâtre, avec un nez en lame de serpette et une expression miel et vinaigre dans le regard.

Quelques mots surpris, pendant qu'ils défilaient lentement devant nous, nous apprirent que c'étaient deux bavards patentés qui avaient jugé le moment propice pour venir encourager les poilus à bien faire leur devoir.

Le groupe s'éloigne et Gignol me grogne à l'oreille :

— Qu'est-ce qu'ils viennent fiche ici, ces oliviers ? Est-ce qu'on a besoin d'eux ?

Je lui réponds :

— Tu n'as pas entendu ? Ils viennent t'apprendre à gonfler d'héroïsme les pneus de ta bécane.

Guyot ne dit rien mais il hausse les épaules à s'en démancher l'articulation.

Or voici que le régiment commence à déboucher du boyau qui mène aux tranchées. On

sait dans quel état se trouvent les soldats en cette occurrence ! On les a définis : « des blocs de boue qui marchent. » Et ces six mots les représentent mieux que ne saurait le faire la peinture la plus réaliste.

Sales au delà du possible, trempés jusqu'à la moelle des os, harassés, pliant sous le sac et le fusil, les traits tirés par une fièvre de lassitude, ils se montrent pourtant joyeux d'avoir échappé, une fois de plus, à la mort et ils rient à la pensée que bientôt ils pourront se nettoyer, se sécher, manger en repos et dormir — ah ! surtout, dormir. Vite, qu'on rompe les rangs pour leur permettre de goûter cette détente !

Mais point du tout : à peine issus du boyau, on les aligne afin qu'ils reçoivent, en bel ordre, une averse de rhétorique parlementaire. Certes la pluie opiniâtre ne fut pas agréable à supporter mais combien ils la préfèrent à la bourrasque intempestive qui s'abat maintenant sur eux !

Car le gros parle. Je n'entends pas très bien son discours ; seul le commencement des périodes me parvient d'une façon distincte :

— *Vous devez faire ci, vous devez faire là, vous devez, vous devez... et cætera pantoufle !*

Et Guyot, tout bas, scande d'une phrase judicieuse les monitions du raseur :

— Toi, mon gros, tu devrais te taire.

Il est évident que nos poilus partagent cette opinion. Outrés d'être retenus là par un fâcheux qui ne perçoit pas l'inconvenance de son bavardage, ils commencent à murmurer et fixent sur lui des regards si terribles qu'il ne tarde pas à se troubler. Il s'emberlificote dans ses métaphores; il balbutie; il s'arrête, la patte en l'air, la bouche béante, comme pétrifié.

L'autre, doué d'un organe au verjus, veut reprendre le fil. Mais alors le régiment se met à piétiner en cadence et, de la section la plus proche, jaillissent ces mots répétés à dents serrées et avec rage :

— Ta gueule ! Ta gueule !

A ce coup, le maigre sent que cela se gâte. Il rengaine sa faconde et, prenant le bras de son partenaire, il s'en retourne piteusement au village. Le général les suit. Je remarque qu'il s'est abstenu d'imposer silence aux mécontents et il me semble bien avoir vu quelque chose comme un sourire approbateur frétiller dans sa moustache.

Je me garderai de commenter cette scène. Je laisse au lecteur le soin d'en tirer la conclusion qui lui paraîtra le plus à propos.

*
* *

Dans la bergerie

Ce soir-là, les circonstances voulurent que la section complète dût s'arranger pour passer la nuit dans une petite bergerie, veuve de ses moutons mais où un restant de litière dégageait une odeur ammoniacale dont il n'y eut pas lieu de nous réjouir.

Tout le jour, nous avions patangé sur une route défoncée pleine de cailloux pointus, d'ornières collantes aux pieds et de flaques boueuses. Pour comble d'agrément, il avait plu sans arrêt. A peine une éclaircie venait-elle de se produire.

Recrus de fatigue, plaqués de boue, nos capotes changées en éponges suintantes, n'ayant que quelques vivres froids à consommer, sans espoir de soupe et avec la perspective de nous étendre sur un pavé raboteux dont une mince couche de paille humide et souillée ne masquait guère les aspérités, nous faisions assez triste mine.

Il y avait aussi le fracas tout proche d'une furieuse canonnade. Mais de ce tapage on ne s'inquiétait pas beaucoup.

Habitez-vous près d'une gare de grande ligne où les trains se succèdent jour et nuit ? Dans

ce cas, vous avez fait l'expérience qu'on s'habitue vite au sifflet des locomotives, au roulement monotone des wagons, au claquement des plaques tournantes. Au bout de peu de temps, ces rumeurs ne réussissent plus à troubler votre sommeil.

De même près du front. Depuis deux mois, nous nous étions familiarisés avec le tintamarre des artilleries en duel incessant. Je crois que si ce bruit nous avait fait défaut, il nous aurait manqué quelque chose pour dormir, Restait l'éventualité d'une marmite boche nous dégringolant dessus. Mais cela, c'est un des risques courants du métier; mieux vaut n'y point penser d'avance.

Cependant, un certain nombre de sybarites faisaient remarquer que la baraque manquait d'ampleur et que nous y serions serrés comme des sardines dans leur boîte huileuse.

— Nous aurons plus chaud, affirma le sage Broussel.

« Les délicats sont malheureux, rien ne saurait les satisfaire » a dit Jean de Lafontaine. C'est pourquoi un ami de ses aises se mit à gémir parce qu'il n'y avait point de porte et que le toit, troué comme une écumoire, donnait entrée aux rafales du vent nocturne.

— Tant mieux si nous sommes aérés, reprit

le caporal, cela dissipera la puanteur qui règne en ce local exquis...

— Mais s'il recommence à pleuvoir ? pleurnicha l'autre.

— Ah ! si, si, si !... Il ne pleut pas en ce moment, n'est-ce pas ? Il sera temps de te plaindre quand une averse descendra te débarbouiller le museau. Je te le souhaite car on jurerait que tu ne t'es pas lavé depuis trois semaines.

Sans s'émouvoir de ce dialogue, la section cale ses sacs contre le mur du fond, déploie sur la paille crottée ses toiles de tente imperméables. Un à un, nous nous enfournons dans la bergerie et nous nous affalons côte à côte. Evidemment, l'on est serré, non moins évidemment la literie pourrait être plus confortable mais, ainsi que le fait encore observer le philosophe Broussel, nous sommes tout de même mieux que les brancardiers qui, à cinq cents mètres environ, s'offrent les délices d'un bivouac en plein air et en pleine fange, avec défense d'allumer du feu.

Immédiatement les trente-huit essaient de dormir. Plusieurs n'y réussissent pas trop mal, puisque de l'alignement confus que forment nos corps allongés s'élèvent bientôt de puissants ronflements qui brodent des fioritures sur la basse profonde du canon perpétuel.

Or Fantocci, homme nerveux, ne supporte

pas qu'on ronfle auprès de lui. Il s'agite, soupire, puis sa voix montée au suraigu perce l'ombre fétide où nous gisons :

— Friquet, tu ronfles !...

Pour réponse, il reçoit un mot bref que je n'ose écrire quoique Waterloo l'ait rendu immortel.

Fantocci se tait une minute puis, de plus en plus lamentable, il reprend :

— Ambérieux, tu ronfles !...

Le même vocable lui arrive, aussi prompt qu'une grenade.

Puis les copains grouillent et protestent :

— Un bouchon à Fantocci !... Dehors, Fantocci !

Il ne se le fait pas dire deux fois. Poursuivi des malédictions de ceux dont il froisse les tibias, il ramasse son bataclan et va s'accroupir à l'extérieur de la bergerie. Il y prendra le frais mais cela le regarde.

Le calme s'est rétabli. Je repose entre Carillonac et l'abbé Gilbert. Je ne dors pas. Un des trous du toit bâille juste au-dessus de ma tête et me laisse voir un morceau de ciel limpide, encerclé de gros nuages, mais où scintille une délicieuse étoile. J'éprouve une grande douceur à l'admirer. Il me semble que, par elle, Notre Père qui est aux cieux veille sur nous et nous protège. Je pense aussi à l'astre qui guida

les Mages vers la grotte de Bethléem. Je pense au dénuement de Notre Seigneur dans sa crèche et je prie Sa Mère de me rendre digne de Lui offrir, en esprit de pauvreté, nos tribulations passées, présentes et futures. Puis je tâche de m'assoupir.

Tout à coup, Carillonac qui se tournait et se retournait, depuis un bon moment, sous sa couverture, se dresse à demi et me pointant son coude dans les côtes me pose, d'une voix vibrante, cette question au moins imprévue :

— Quelle est ton opinion sur Raphaël ?

Ahuri, je lui réponds :

— Quoi ? Quoi ? Quel Raphaël ? Il ne compte pas à la section...

— Mais non, vieux sot, riposte Carillonac, je te demande ton appréciation sur le peintre Raphaël, l'élève du Pérugin, l'auteur de la Vierge à la chaise. As-tu saisi maintenant ?

En vain je lui objecte que ni l'heure ni l'endroit ne sont bien choisis pour entamer une discussion d'esthétique. Toujours de prime-saut, il ne m'écoute pas. Il me bredouille à la galope qu'il médite d'écrire, après la guerre, un livre sur Raphaël et il me somme de lui en faire la préface.

Afin d'avoir la paix, je me hâte de la lui promettre. Cela ne m'engage pas à grand'chose car qui sait si nous reviendrons de la guerre ?

Mais Carillonac, difficile à calmer, insiste pour que je lui expose sur-le-champ les idées que je compte développer dans ce préambule hypothétique.

Connaissant l'individu, pressentant qu'il ne me laissera pas tranquille tant que je ne l'aurai pas satisfait, je me résigne :

— Vois-tu, dis-je, je n'aime pas beaucoup Raphaël...

— Pourquoi donc? interrompt l'abbé Gilbert qui ne dort pas, lui non plus.

Je reprends : — Quand je dis que je ne l'aime pas beaucoup, il faut faire une distinction...

Brouf! Avant que j'aie pu sortir le premier de mes arguments, une bordée de jurons éclate au fond de la bergerie. C'est Rascasse qui s'indigne : — Non mais, hurle-t-il d'une voix enrouée, entendez-vous ces trois toqués? Vous n'avez pas fini de nous embêter avec votre Raphaël?

D'autres l'approuvent et, de toutes parts, on nous crible d'épithètes violentes.

Comme ils ont raison! Comme ils ont donc raison!

Prenant Carillonac à l'épaule, je le force de se recoucher et je lui chuchote : — Ferme ça. Dors et laisse les autres dormir puisqu'ils ont cette veine. Demain, pendant la marche, nous causerons peinture.

Le lendemain, Carillonac, girouette modèle, avait oublié son projet. Mais c'est égal, si l'on m'avait prédit, quelques mois auparavant, qu'échoué, par un janvier pluvieux, dans une bergerie nauséabonde de la Champagne pouilleuse, je serais sommé de fournir à un dentiste, ami des arts, un avis motivé sur le peintre favori de Léon X, je pense que je serais demeuré fort incrédule.



Les croquenots de Palpitère

Notre ami Palpitère a été gratifié, par la nature, de pieds considérables qui, à cause de leurs dimensions, l'ont fait beaucoup souffrir depuis le commencement de la campagne. Les godillots dont on l'avait pourvu à la hâte, lors de son départ pour le front, étant trop courts et trop étroits, il en résulte que la marche lui devient de plus en plus pénible et que les durillons se multiplient sur ses orteils meurtris. Il s'est plaint, faisant valoir, du ton paisible dont il a coutume, que si ce supplice se prolonge, il sera bientôt incapable de suivre la section dans ses déplacements.

Comme Palpitère est un bon soldat, exact, soigneux et fort brave; comme, par suite, on serait fâché d'être privé de ses services, sa ré-

clamation fut trouvée légitime. On a écrit au dépôt, afin d'en obtenir des souliers où ses extrémités pussent s'épanouir à l'aise. Mais il paraît que sa pointure excessive n'a pas été prévue par l'administration militaire, car le dépôt a répondu qu'il ne fallait pas compter sur lui pour chausser un personnage vivant sur un pied aussi anormal.

Palpitère reste donc captif de ses instruments de torture, bien que la difficulté qu'il éprouve à les traîner avec lui aille en s'accroissant. Le médecin-chef lui a proposé de faire les étapes sur le siège d'un de nos fourgons. Mais, stoïque, il a déclaré qu'il marcherait tant que l'effort lui serait possible et que d'ailleurs il se présenterait, peut-être à bref délai, une occasion pour lui d'acquérir les amples boîtes à violon dont ses rêves sont hantés.

Quelle occasion? Comme il ne s'explique pas sur ce point, on respecte son secret et l'on se contente de le prendre en pitié quand on le voit par trop souffrir.

Le matin qui suit notre pause dans la bergerie, nous cheminons sur une route dont le délabrement ne le cède en rien à celui des voies que nous avons arpentées les jours précédents. Ce ne sont que crevasses, silex aux arêtes vives, éboulis gluants, mares limoneuses où l'on enfonce jusqu'à mi-jambes. Selon son habitude,

la pluie est revenue avec l'aube. Morne, lente, implacable, elle ruisselle d'une voûte de nuées fuligineuses qui annonce que nous en avons pour toute la journée à nous faire largement imbiber.

Cependant on marche, on avance tant bien que mal, même Palpitère qui clopine, boitille, va presque à cloche-pied mais garde intrépidement sa place dans le rang.

A intervalles réguliers, des bornes jalonnent la route ; elles portent des chiffres, des noms de localités — dont nous n'avons cure, puisque nous ignorons où l'on nous mène — et deux grandes lettres peintes en noir : I. C.

Leur répétition, d'un kilomètre à l'autre, intrigue et courrouce Carillonac qui finit par s'écrier :

— Qu'est-ce que cela veut dire ce rébus : I. C. qui s'entête à nous agacer l'œil ?

Friquet, fumiste émérite, lui répond : — C'est un terme de mépris à l'adresse des insensés qui parcourent cet abominable pays sans y être obligés. I. C., cela veut dire : Ignoble Crétin !

On rit mais l'abbé Gilbert, qu'une longue résidence dans une paroisse de campagne initia au mystère des abréviations relevant du corps des ponts et chaussées, rectifie :

— Cela signifie simplement : Intérêt Com-

mun. Nous suivons, en ce moment, un chemin dit d'intérêt commun. Voilà tout.

Alors Carillonac joue la stupéfaction et, enveloppant d'un geste railleur le paysage à la ronde, il dit :

— Ah ! non, il n'est pas commun, l'intérêt que présente cette aimable contrée. Pige-moi cet aspect !...

Quoiqu'il fasse volontairement un quiproquo, son observation ne manque pas de justesse. La route, en remblai, s'allonge, toute droite, à travers une lande lugubre, parsemée de bruyères rousses et d'ajoncs noirâtres. Ça et là, des fossés crayeux où de l'eau sale croupit sous une écume couleur de bile. Pas une chaumine en vue, rien, sinon, là-bas, vers le nord, un malheureux petit bois mis en charpie par les obus et dont les fûts mutilés se hérissent comme les dents inégales d'un peigne hors d'usage.

Cependant quelque chose arrive qui va rendre la situation plus ... intéressante.

Un obus boche passe, en reniflant la chair fraîche, au-dessus de nous, s'enfonce dans le sol mou à quelque cent mètres, éclate sourdement et soulève un jet de terre qui fuse dans la pluie et retombe avec un bruit mat.

Comme toutes les fois qu'elle fut en danger, la section fait bonne contenance. Il y a de la pâleur sur quelques figures, chacun devient

sérieux, mais personne ne bronche. On se demande s'il s'agit d'un projectile égaré ou si l'ennemi, nous ayant repérés, se prépare à nous arroser méthodiquement.

Cette dernière hypothèse doit être la bonne, car d'autres marmites s'amènent, éclatent à droite et à gauche, mais, par la grâce de Dieu, toujours assez loin de nous. La batterie allemande ne précipite pas son tir; elle se contente de nous canarder avec une lenteur réfléchie : un obus par minute, environ.

Le médecin-chef, contenant son alezan que le tapage émoustille, promulgue : — Si l'averse augmente, vous descendrez de la route à mon commandement, et vous vous coucherez à plat ventre le long du talus.

C'est compris. Mais, en attendant, nous continuons d'avancer. Devant nous, à trois cents mètres, progresse aussi la section des brancardiers.

Tout à coup, un obus tombe juste au milieu de leur groupe. Quand la fumée s'est dissipée, nous découvrons que trois corps gisent sur la route. Leurs camarades s'empressent autour d'eux, puis, constatant qu'il n'y a pas à les secourir, ils se remettent en mouvement car il est dangereux de stationner lorsqu'une batterie règle son tir sur vous.

Cependant les Boches, ayant sans doute re-

connu qu'ils gaspillaient leurs munitions sur un fretin sans importance, cessent le feu.

Nous arrivons à l'endroit où les morts sont étendus. Ils dorment, solitaires et horribles, dans une mare de sang. L'un a la poitrine écrasée, l'autre, le ventre ouvert, le troisième, la tête en bouillie. Mais ce qui retient nos regards sur ce dernier c'est qu'il possède des pieds énormes que chaussent d'immenses godillots. Et alors la même pensée vient à tout le monde ; un cri unanime nous part :

— Palpitère, voilà des croquenots pour toi !...

Le médecin-chef rit, approuve et arrête la colonne.

Palpitère, plus calme que jamais, déclare :

— C'est l'occasion que j'attendais.

Puis il compare sa pointure à celle du défunt, s'assied, le déchausse, se déchausse, enfile les croquenots macabres, se relève, fait quelques pas et conclut : — Ils me vont parfaitement.

Friquet, mi-sérieux, mi-goguenard, lui dit :

— Prends garde, tu connais le proverbe : chausser les souliers d'un mort, cela porte malheur.

Palpitère n'est pas superstitieux. Il ne s'émeut pas mais, très croyant, très satisfait aussi de se sentir enfin les pieds à l'aise, il répond de sa voix tranquille :

— Je dirai de bien grand cœur un *de profundis* pour le pauvre garçon qui me les procura.

La section, en majorité bonne catholique, s'engage à l'imiter. Nous repartons, laissant les morts à leur repos. Un kilomètre plus loin, on parle déjà d'autre chose...

Certaines personnes, un peu trop sentimentales, trouveront peut-être que cette aventure témoigne de notre insensibilité. Le reproche tomberait à faux.

L'habitude de voir couler le sang, le contact perpétuel avec des blessés dont il importe de remonter le moral, la rencontre fréquente de cadavres aussi affreux à regarder que ceux-ci, la pensée que nous risquons, à toute minute, de subir un sort analogue nous ont conféré du sang-froid. La sensibilité profonde n'y perd rien. Mais que vaudrait une section d'ambulanciers où l'on perdrait le temps à gémir sur les horreurs de la guerre? Pas grand'chose.

En campagne, celui qui s'attendrirait avec excès sur les infortunes d'autrui, ne tarderait pas à s'apitoyer démesurément sur soi-même. Résultat probable : un lâche qui se dérobera au moment du péril.

C'est pourquoi le vrai soldat, ferme sur l'adage : aujourd'hui à toi, demain à moi, confiant dans la protection divine, réprime ses

émotions et vague à son devoir sans s'énerver au spectacle de la mort.



Dans la tranchée

Un matin de février, on nous amène un blessé qui ne porte ni plaque d'identité, ni livret, ni rien qui puisse le faire connaître. A ce que nous saisissons des quelques phrases qu'il balbutie, il est resté pris dans les fils de fer barbelés de l'adversaire, lors d'une patrouille. Criblé de balles, il a été, en outre, dévalisé par un maraudeur. La nuit venue, il a réussi à ramper jusque dans nos lignes. Puis, il s'est évanoui et n'a repris connaissance qu'en arrivant, porté par les brancardiers, au poste de secours.

Ayant dit, il meurt.

Le médecin-chef me désigne pour aller à la tranchée qu'occupe sa compagnie. Je tâcherai d'y obtenir quelques renseignements sur son état-civil. Je pars aussitôt.

Après trois kilomètres à travers des champs d'éteules labourés par les obus, j'arrive à l'entrée du boyau d'accès. Je montre aux gendarmes de garde l'ordre écrit dont je me suis précautionné, puis je file entre deux murs de

glaise hauts de deux mètres cinquante à trois mètres. Ce couloir est assez étroit pour que je doive m'effacer si je rencontre quelqu'un venant en sens contraire.

Ledit boyau décline, en pente douce, vers la tranchée; un ruisseau bourbeux y coule, formé par les pluies, de sorte que je patauge et m'éclabousse de la façon la plus copieuse. Heureusement, mes *godasses*, bien imprégnées de dégras, sont à l'épreuve de l'humidité.

Je ne vois rien, sauf la terre grise et suintante des parois où, çà et là, des touffes d'herbe sèche frissonnent, pareilles à des chevelures jaunes de Boches ensevelis, et un ruban de ciel trouble au-dessus de ma tête.

A cette heure, l'artillerie, ayant vociféré toute la nuit, fait silence. A moins que le feu reprenne subitement, je ne cours donc pas le risque d'un obus s'esclaffant sur mon passage et mettant fin à mes aventures.

Je dois mentionner que la pensée de cette occurrence ne m'est pas venue un seul instant. Comme c'est la première fois que je vais aux tranchées, je me préoccupe, d'abord, de tout regarder avec attention afin de me fixer dans la mémoire ce que je jugerai susceptible d'être retenu. Ensuite — on me croira si l'on veut — j'ai toujours gardé une sorte d'intuition que

Dieu me ramènera, indemne d'anicroches graves, à l'arrière.

Une marche d'une heure, au cours de laquelle je ne rencontre que trois ou quatre *cuistots* revenant de porter le jus aux combattants, me conduit à l'orifice qui débouche dans la tranchée.

Là encore, il n'y a pas grand'chose à voir du premier abord. C'est une rainure fangeuse entre deux talus assez abrupts, dont celui qui regarde l'ennemi est percé de créneaux où guettent des factionnaires. Dans l'épaisseur de l'autre, les *bonhommes* ont creusé des cavités pour y remiser leurs sacs et y entreposer les cadavres des copains tués en attendant que les brancardiers les enlèvent (1). Ils ont aussi pratiqué, de loin en loin, des banquettes dans la glaise. On peut s'y asseoir pourvu qu'on aime les bains de siège.

Une bordée de quolibets m'accueille; mon brassard d'ambulancier non-combattant me vaut cette bourrasque anodine. C'est une tradition : quiconque ne séjourne pas aux tranchées doit s'attendre aux plaisanteries des

(1) J'emploie le mot *bonhommes* pour désigner les troupiers. C'est, en effet, le nom qu'eux-mêmes se donnent le plus souvent. Le terme de *poilus* est surtout à l'usage des civils. Pour être tout à fait exact, on doit dire *bonhommes* et non pas *bonshommes*.

habitué de ces cloaques héroïques. Mais les poilus savent bien qu'une ambulance de combat n'est pas un bouge à embusqués et qu'il y eut, dans nos rangs, des morts par blessure, certains jours de marmitage intense. S'ils me blaguent, c'est donc sans fiel et pour obéir à la coutume. D'ailleurs, beaucoup me connaissent, dont nous avons percé les furoncles, ventousé les bronchites ou anéanti les totos.

Un sergent, délivré, l'avant-veille, d'une dent malade par Carillonac, me demande :

— Qu'est-ce que tu veux, grand père ? (C'est un surnom amical dû à ma barbe grise et adopté par toute la division.)

J'explique le motif de ma visite. Par chance admirable, je suis tombé précisément sur la compagnie où comptait le défunt. Plusieurs, qui l'ont vu revenir à quatre pattes du fil de fer boche, rappellent l'incident. A peine ai-je décrit sa physionomie, qu'ils s'exclament :

— C'est Forestier, le limousin... Ah ! il est claqué le pauvre bougre ? Tant pis, c'était un costaud.

Cependant, j'ai besoin de renseignements plus détaillés et je m'enquiers du sergent-major. On me répond que je le trouverai, avec le capitaine, dans une *cagna* où ils sont en train de confectionner le rapport de la nuit. Je remercie et je prends congé.

La marche maintenant est difficile. Pour remédier à la boue permanente qui englue le fond de la tranchée, on a éparpillé sur le sol des fagots de branches de bouleaux et de sapins. Mais le tout a pourri, de sorte que cela casse sous les pieds. On s'enlise, on trébuche, on barbote. Je comprends très bien pourquoi les camarades ressemblent à des tas de fange lorsqu'ils remontent au repos.

Chemin faisant, je pense à divers journalistes imaginatifs qui crurent devoir décrire les tranchées comme des lieux de délices où les bonhommes, chaussés de galoches fourrées, vêtus de pelisses épaisses, réchauffés par d'innombrables braseros, se félicitent de l'hygiénique cure d'air dont l'agression boche leur procura les bienfaits. Je ne sais si, à l'heure actuelle, les soldats jouissent de ce confort fabuleux, mais je certifie que, pendant l'hiver de 1915, il n'y avait, dans notre secteur, ni galoches, ni fourrures, ni foyers. Quant à la cure d'air, elle consistait à grelotter, cinq ou six fois vingt-quatre heures, sous un vent glacial et des cinglées de pluie plus propres à rendre perclus les rhumatisants qu'à fortifier les anémiques. Ajoutez que, pour comble d'agréments, la soupe et le café, cuisinés fort à l'arrière, ne parvenaient aux tranchées que froids et figés.

Estimez, à présent, le crédit que méritent les

racontars des publicistes dont je viens de parler. C'est du « bourrage de crâne » destiné à épargner des remords aux « inaptes » (?) qui se dorlotent, à la douillette, dans des bureaux situés très loin de la ligne de feu.

Mais je dois prévenir les rédacteurs de ces balivernes que s'ils étaient tombés entre les mains des poilus qui lurent les journaux où ils divaguaient de la sorte, ils auraient passé un douloureux quart-d'heure. Je laisse à deviner les adjectifs... énergiques dont on les qualifiait.

On ne saurait trop le répéter : c'est accomplir une mauvaise besogne que de tromper les gens de l'arrière sur les conditions d'existence de nos soldats du front. Il faut, au contraire, inculquer aux civils que leurs souffrances ne sont *rien* au regard de celles que les lutteurs des tranchées endurent. Quand ils se seront bien casé cette idée juste dans la tête, ils accepteront, sans piper mot, les restrictions dont quelques-uns se plaignent tant. Et tout le monde s'en trouvera mieux.

Nos soldats n'ont pas besoin non plus que des gens de lettres, battant des marches guerrières sur le couvercle de leur poêle, les aspergent de tirades épiques et vantent l'endurance de notre armée, tout en buvant de la camomille. L'approbation mesurée de leurs chefs suffit aux poilus.

Au front règne un esprit de sacrifice qui ne se manifeste ni par de vaines déclamations ni par des forfanteries. Au front chacun tient la guerre pour ce qu'elle est : une catastrophe laide, bête et sale.

N'essayez donc pas de la leur peindre en beauté ! Vos clameurs absurdes les font sourire de mépris. Ils se passent très bien de vous pour comprendre que s'ils se livrent à la besogne sinistre de tuer, c'est afin d'empêcher le Barbare de détruire la Patrie.

De ce devoir austère ils ne parlent pour ainsi dire jamais. Mais ils en gardent au fond de l'âme la notion vivante.

Bourrus et frondeurs — car le soldat français sera toujours un grognard — ils récriminent très souvent contre les ennuis du métier. Mais, que le Boche ne s'y fie point. Dès qu'il s'agit de le combattre et de le vaincre, une joie magnifique les illumine et ils courent au feu comme à une fête.

Repliez donc vos rhétoriques, ô bavards trépidants, ô scribes matamoresques de l'arrière, et asseyez-vous dessus. Séchez vos plumes et taisez-vous. C'est le plus grand service que vous puissiez rendre au pays...

Je prie qu'on excuse cette digression — pas du tout inopportune — et je poursuis.

Au passage, les sentinelles des créneaux me

jettent un regard négligent, puis reprennent tout de suite leur guet. Je dépasse parfois un poilu qui, adossé au talus, fume sa pipe en somnolant ou, assis sur une banquette, pratique des fouilles dans son sac.

J'arrive enfin à la *cagna*. C'est une sorte de hutte, assez pareille, en plus grand, à celles que bâtissent les castors. Contre les projectiles ou a blindé le sommet avec des rondins. Mais ce n'est pas une garantie bien efficace, car si un obus tombait droit dessus, j'imagine que tout s'en irait en capilotade. On s'introduit à l'intérieur par une ouverture ogivale qui sert à la fois de porte et de fenêtre. Le réduit est meublé d'une façon plutôt sommaire : une table et deux chaises en noyer ciré, prises, sans doute, dans une maison veuve de ses habitants, une cantine d'ordonnance, une paillasse avec des couvertures posée sur un tas de fougères qui furent sèches, quelques pierres noircies faisant foyer et où s'éteint de la braise.

Le sergent-major griffonne sous la dictée du capitaine, petit homme doué de fortes moustaches blondes et d'yeux bleu-pâle, pleins de bonhomie. Il me demande, avec un accent alsacien, ce que je viens faire... abriquer dans la tranchée.

J'expose l'objet de ma mission et j'ajoute que, renseigné par ses subordonnés, je sais déjà qu'il s'agit d'un certain Forestier.

Ah ! Vorestier ? reprend le capitaine d'un air chagrin, c'est tommage, il a fait du *cran*. N'est-ce pas, touble ?

Le double, c'est-à-dire le sergent-major, approuve. Puis, consultant un registre, il me donne des indications que je reporte sur le carnet de notes qui ne me quitte jamais.

Cette formalité remplie, le capitaine me met sous le nez son poignet droit où fait saillie un monticule rougeoyant.

— Qu'est-ce qui me bousse là ?

J'examine, je tâte :

— C'est un furoncle, mon capitaine. Il y en a beaucoup en ce moment. Si vous voulez bien venir à l'ambulance dès qu'il sera mûr, le médecin-chef vous le percera d'un coup de lancette.

Une appréhension comique se dessine sur cette physionomie martiale. Suit une question anxieuse :

— Est-ce qu'il me fera drès mal avec sa tiaple de lancette ?

Je le rassure, mais, à part moi, j'admire qu'un héros, qui s'exposera, peut-être tout-à-l'heure, à la mort sans sourciller, se montre si craintif à l'énoncé d'une opération des plus brèves et des moins douloureuses.

J'ai eu souvent lieu d'observer des contrastes du même genre ; j'ai vu, maintes fois, des poilus,

cités à l'ordre du jour pour des actions d'éclat accomplies à travers des périls innombrables, trembloter, pâlir et geindre lorsqu'un de nos majors leur ouvrait un abcès ou lorsque Carillonac brandissait sa pince devant leurs mâchoires. Ainsi de ce bon capitaine dont la compagnie vante, avec raison, la froide bravoure.

Tel qui se montre grand dans les grandes occasions, se montre petit dans les petites. L'homme est un composé bizarre de force et de faiblesse.

Eclairé sur feu Forestier, je salue et je me retire. N'ayant pas de motif pour m'attarder dans la tranchée, je me dirige vers le boyau quand vient à ma rencontre un sous-lieutenant imberbe et binoclé, haut de taille, rose de teint, qui fredonne, la mine insouciant.

Je le connais. C'est un agrégé de lettres, fêru, par surcroît, de musique allemande, que nous avons soigné, naguère, pour une forte contusion provenant d'un coup de crosse à la hanche. Nous avons causé littérature et remué des souvenirs sur les concerts Colonne et Chevillard.

— Tiens, s'écrie-il en m'apercevant, voilà le grand-père!

Et tout de suite, il entonne une ariette du *Pré-aux-clercs* :

Les rendez-vous de noble compagnie
Se donnent tous en ce charmant séjour!...

Nous nous abordons ; nous nous serrons la main. Je lui demande si c'est à cause de la guerre qu'il a délaissé le goût de la symphonie wagnérienne pour les turlututus du juif Hérold.

— Pas du tout, proteste-t-il, j'aime toujours Wagner. Et il chante : « *Sein reiter ich bin Lohengrin genant* (1) ! » Est-ce que je n'ai pas raison. Parce que les Boches actuels sont de sales brutes, spoliatrices et sanguinaires en majorité, devons-nous cesser d'admirer les quelques gens de génie que leur race produisit jadis ?

— Je suis de votre avis. D'autant plus que les musiciens de grande envergure, comme Beethoven, Schumann, Wagner ne présentent rien de commun avec le peuple allemand tel que l'ont modelé les Hohenzollern voraces et leur clique. Et puis les Boches se sont abrutis de la sorte surtout depuis 1870. Les artistes du XIX^e siècle nés chez eux, bien avant cette date, auraient honte de leurs compatriotes. Depuis... ah ! depuis, les choses ont bien changé. Tenez, écoutez ceci.

Je tire mon carnet de ma poche et je lis : « Forcer tous à subir l'obéissance, c'est tuer le génie et le talent. Qui a passé des années au

(1) « Et Lohengrin, son chevalier, c'est moi. » Voir l'opéra de Lohengrin, dernier acte.

port d'arme, à la façon prussienne, est mort pour des œuvres fines. Aussi l'Allemagne, depuis qu'elle s'est donnée tout entière à la vie militaire, n'a plus de talents. »

J'ajoute :

— C'est une phrase de Renan, dans ses *Souvenirs de jeunesse*. En général, je n'aime guère ce sceptique doucereux. Vous savez pourquoi. Mais, dans le cas présent, il faut convenir qu'il a touché juste.

Le sous-lieutenant acquiesce et il entonne déjà les premières notes du merveilleux prélude de *Parsifal* lorsqu'un bruit singulier détourne mon attention.

Dzing ! Dzing ! Dzing ! Pouf ! — Cela vibre dans les fils de fer du réseau planté devant notre tranchée ; puis un choc bref dans la terre du talus.

— Ce sont des balles boches, m'explique mon ami, ces messieurs s'amusent. Voulez-vous voir l'endroit d'où viennent les pruneaux en question ?

— Volontiers, mais si je montre ma tête au-dessus de ce rempart, j'ai des chances de me faire amocher, ce qui n'est nullement nécessaire.

— Attendez !

Il trotte à la *cagna* et en rapporte une boîte oblongue, peinte en vert sombre et dont je ne

vous expliquerai pas le mécanisme parce que je n'y connais rien.

— C'est un périscopes, dit le sous-lieutenant.

Il l'applique contre le talus de façon à ce que l'extrémité supérieure dépasse très légèrement le sommet.

— Regardez par là, continue-t-il en m'indiquant un petit trou, près de la base de l'appareil.

J'y mets docilement un œil et je découvre la plaine qui s'étend entre les Boches et nous. C'est une lande stérile et déserte ; elle ressemble tout à fait à celle que notre section traversa le jour où Palpitère conquiert ses croquenots. A cinq cents mètres, la tranchée ennemie, parallèle à la nôtre, creusée dans un sol crayeux, dessine une ligne blanchâtre d'où s'élève une mince fumée que le vent disperse.

Cependant, de notre côté, des 75 se mettent à tirer. Les obus passent, siffleurs invisibles, très haut sur notre tranchée, et vont éclater chez nos peu désirables voisins. Du point de chute s'élève parfois un petit nuage de terre pulvérisée. Et c'est tout ce qu'on distingue.

Je me redresse un peu déçu.

— Il n'y a rien d'autre à voir ?

— Mon Dieu, non!... C'est toujours ainsi, sauf pendant les attaques. Alors, par exemple, cela mérite d'être regardé. La nuit, aussi, on

lance quelquefois des fusées. Cela fait d'assez jolis feux d'artifices. Mais, entre temps, l'existence, dans cette rigole, est aussi plate que la musique de Gounod.

Je reprends :

— Je ne serais pas fâché d'assister à une attaque, ne fût-ce que pour me rendre compte. Mais c'est impossible, puisque mon devoir m'attache à l'ambulance; et pourtant j'aimerais assez combattre un peu.

— Bah! il vous dégringole aussi des marmites quand l'ennemi allonge son tir.

— Sans doute, mais ce n'est pas la même chose. Prendre part à un assaut, voilà qui me tente.

— Ne le souhaitez pas. Si vous réussissiez à satisfaire votre envie et que les Allemands vous capturent, ils vous fusilleraient bellement pour avoir enfreint les conventions de la Croix-Rouge.

— Avec cela qu'ils se gênent, eux, pour les enfreindre!

— Ce n'est pas une raison pour les imiter. Notre supériorité sur ces sauvages consiste justement en ceci que nous appliquons les mitigations à la guerre admises par les peuples civilisés, — du moins, nous ne prenons jamais l'initiative de les violer. La doctrine « l'Allemagne par-dessus tout » ne comprend pas

qu'on atténue le massacre. Gorgés de ce poison, les Boches se tiennent pour des surhommes et ils nous tiennent pour un bétail inférieur à réduire sous le joug par tous les moyens. Mais ce ne sont que des surpunaises que nous écraserons.

Je donne mon adhésion à cette parole véridique et je le quitte, car il se fait l'heure de rejoindre l'ambulance.

Telle fut mon expédition à la tranchée. Je pourrais vous relater, par ouï-dire, des combats et des bombardements. Mais je ne connais que les blessures qu'ils font — et c'est déjà passablement atroce. De plus, tu sais, lecteur, que je me suis fixé la règle de ne transcrire, dans ce livre, que ce que j'ai vu de mes propres yeux.

* * *

Le Cafard

Ce que les troupiers nomment *le cafard*, c'est un violent accès de mélancolie produit par le surmenage.

Bien des causes contribuent à l'aggraver : un long séjour dans les tranchées, le manque de repos, l'inaction après une période de combats intense, la mort de quelqu'un qui nous fut cher, le souvenir d'un massacre auquel on prit part,

le retard d'une lettre de l'arrière anxieusement attendue, la persistance du mauvais temps.

Le corps plie sous l'étreinte continuelle d'une existence anormale; l'âme, ballottée par un flux de pensées moroses, ne trouve plus la force de réagir contre cette dépression d'origine purement physiologique.

Si le cafard sévit sur tout un groupe, les caractères s'aigrissent; certains s'enferment dans un mutisme boudeur; d'autres se querellent; les plus faibles tombent malades; ils font de la neurasthénie aiguë et il n'y a plus qu'à les évacuer.

Heureusement, pour le plus grand nombre, l'esprit d'endurance et de sacrifice à la Patrie, par où l'âme française se révéla si belle depuis la guerre, ne tarde pas à reprendre le dessus.

D'ordinaire, quand le cafard commençait d'intoxiquer le personnel de l'ambulance, Broussel et moi nous prenions à tâche de le combattre chez nos amis. Quoique nous en souffrions nous-mêmes, nous n'en laissions rien voir et nous réussissions assez vite à remonter le moral de tous. Il y eut pourtant, une circonstance où les huit, sans exception, fléchirent sur toute la ligne.

Nous avions passé plusieurs nuits de suite à recevoir des blessés et des moribonds que des fourgons automobiles nous apportaient vers

onze heures du soir et que d'autres venaient reprendre vers deux heures du matin pour les mener aux hôpitaux. Dans la journée, pas une minute de repos. Par surcroît, un temps exécrable, dans une région ravagée et changée en océan de boue, une pluie quotidienne qui nous faisait redouter que le mois de mars où nous entrions nous maintînt dans le cycle d'intempéries où nous étions emprisonnés. C'est dur, vous savez, de ne jamais voir le soleil !

On estimera peut-être qu'au cours de ce livre, je parle trop des sévices de la température. Mais qu'on veuille bien considérer qu'en novembre, sauf deux jours de gelée blanche, il plut sans cesse ; en décembre, pluie jour et nuit ; en janvier, trois semaines de pluie et une de brouillard ; en février, quinze jours de pluie, trois jours de gelée, le reste, temps couvert et froid humide. On comprendra que j'aie gardé mémoire de l'hiver 1914-15. Nul de ceux qui le vécurent au front ne prétendra que j'en exagèrai la malice.

Retenez aussi que personne d'entre nous n'avait été accoutumé, par sa vie antérieure, à vivre parmi les cris de souffrance, les plaies et les ruisseaux de sang. De plus, nous n'avions pas l'excitation du combat pour nous endurcir touchant le sort de ceux qui mouraient entre nos mains. Nous avions acquis une certaine

accoutumance mais, aux heures de tristesse, elle ne nous voilait plus les horreurs qui ne cessaient de défiler devant nous.

Or, en ce commencement de mars, nous campions dans une maison isolée, aux murs vétustes, aux planchers branlants et dont le mobilier avait déguerpi. Ce qui lui donnait de l'imprévu, c'était des fresques stupéfiantes ornant le vestibule et l'escalier. Dues, nous dit-on, au pinceau du défunt propriétaire, elles représentaient, d'après une imagination cocasse, des paysages tropicaux où bondissaient des tigres poursuivis par des chiens. Le tout, d'une perspective, d'un dessin et d'une couleur à faire s'évanouir de jalousie les plus délirants futuristes.

Au début, ces images grotesques nous valurent quelque gaité. Louant leur incohérence, Carillonac avait improvisé une apologie dont j'aurais aimé à recueillir le texte pour le communiquer à M. Guillaume Apollinaire, apôtre du cubisme.

Mais, ce soir-là, nous n'étions guère à la joie. Nous nous tenions réunis dans une pièce sans feu et si humide que le papier des murailles se décollait et qu'une carte de géographie, produite par des infiltrations, se découpait au centre du plafond. Les volets clos, à cause des taubes nocturnes et des carreaux cassés, nous n'avions, pour nous éclairer, qu'une lampe cras-

seuse, découverte dans un placard par Rascasse. Elle ne contenait presque plus de pétrole, la mèche charbonnait et elle puait comme une charretée de démons. Notre souper avait été un peu trop frugal : du pain mouillé, du *singe* sans assaisonnement. Pour boisson, de l'eau claire, car il y avait pénurie de vin, de *gnole* et de café. Ce n'était point un repas de cet acabit qui pouvait nous rendre du ressort.

Mes camarades, assis sur des caisses empruntées aux fourgons, faisaient le cercle autour d'une table vermoulue, trouvée dans le cellier où elle avait été mise au rancart par le dernier locataire. Pour moi, travaillé de rhumatismes depuis quelques jours, extrêmement las, je ruminais des idées noires sur une paillasse moisie provenant de la cave où elle pourrissait à l'abandon. Chacun m'avait donné sa couverture afin d'améliorer ma couche, mais cette bure avait reçu trop d'averses pour me réchauffer beaucoup. Ce qui me fit un peu de bien ce fut une tasse de tilleul brûlant que le fourgonnier Blanchard, venu partager notre misère, avait réussi à me confectionner, je ne sais trop comment.

Blanchard et moi, nous étions fort amis. Par l'ordre du médecin-chef, lorsque les cantonnements où j'avais souvent à me rendre pour les affaires de l'ambulance étaient trop éloignés, il

attelait sa voiture et m'y conduisait. Nous avions fait ainsi pas mal de kilomètres côte à côte sur le siège.

Cependant, autour de la table, tout le monde se taisait, la tête basse. Les copains arboraient des mines lugubres et le nez de Fantocci, très long par nature, semblait s'allonger encore davantage.

La pluie résonnait sur les tuiles du toit comme sur un tambour de funérailles. Par intervalles, moins drue, elle imitait le grignotement agaçant d'une souris. Quelque part, dans le jardin, une gouttière engorgée râlait et gargouillait en se déchargeant dans un tonneau. Le vent hurlait par rafales lourdes, faisait craquer les volets et grincer d'une façon sinistre la girouette puis il tombait tout-à-coup ou s'enfuyait tordre, un peu plus loin, des ormes dont les branches cliquetaient sourdement comme les os d'un squelette en proie à la danse de Saint-Guy.

Dans une chambre du premier étage nous avions improvisé un grabat où gisait un malheureux fantassin pneumonique, échoué à l'ambulance la veille. Le bruit de sa toux hale-tante, venant jusqu'à nous, n'était pas pour nous égayer.

Cette nuit-là, on n'attendait aucun blessé. Mes camarades auraient pu essayer de dormir

mais il ne semblait pas que personne y songeât. Ils se disaient sans doute qu'il n'y avait pas urgence à grelotter, les uns contre les autres, sur le plancher nu.

— Malheur, s'écria soudain Rascasse, je n'ai plus de tabac et voilà huit jours qu'on se brosse pour la distribution!...

Il faisait une moue hideuse en agitant son brûle-gueule tout carbonisé. Sans rien dire, Broussel lui tendit sa blague où s'émiettait un reste de maryland. Il n'y avait pas de quoi remplir la pipe à moitié. Aussi Racasse l'alluma en soupirant : — Dèche générale pour les bonhommes!

Constatacion que Friquet, très décavé à cette époque, souligna d'une phrase piteuse :

— Les trois P sont de sortie; nib de pèze, nib de perlot, nib de pinard (1).

— Et dire qu'on n'ira même pas à Constantinople! gémit Carillonac.

Il faut mentionner que, la semaine précédente, la division s'étant imaginée qu'on allait l'envoyer aux Dardanelles, notre dentiste avait échafaudé force projets d'aventures, dignes des Mille et une Nuits, sur les rives du Bosphore. Mais c'était un de ces bruits chimériques comme il en court sans cesse dans les secteurs.

(1) Argot : — pas d'argent, pas de tabac, pas de vin.

Personne ne releva son exclamation. Le silence retomba, pareil à un couvercle de plomb. Puis Guyot, qui se tenait la figure enfouie dans ses deux mains, se prit à murmurer d'une voix lamentable :

— Quand cette maudite guerre est venue, j'allais me marier...

Son grand ami Ambérieux le regarda de travers et gronda d'un ton bourru :

— Tu te marieras après. En voilà-t-il une affaire !

— Ma fiancée ne m'attendra pas, reprit Guyot presque en pleurant.

— Le fait est qu'elle n'aura pas de peine à trouver un museau mieux tourné que le tien, ricana méchamment Gignol.

Il n'était pas dans ses habitudes de se montrer hargneux. Du reste, comme je l'ai dit plus haut, entre nous une affection réelle s'était établie. Il fallait que le cafard rongeât bien fort l'équipe pour entamer de la sorte la bonne entente coutumière.

Guyot se mit à injurier Gignol. Palpitère, ennemi des querelles, tenta une diversion. Il fit miroiter l'offensive imminente. Ah ! cette offensive du printemps 1915 qui devait amener la paix à bref délai, comme on y comptait alors !

Mais Palpitère n'était pas en verve. Il se tut bientôt et retomba dans sa songerie. Le regret

de sa chaude Algérie et de son école paisible le torturait.

— Quel sale métier nous faisons ! reprit Friquet.

Sur quoi, Broussel s'enflamma :

— Aimerais-tu mieux être brancardier ? demanda-t-il avec brusquerie, il me semble qu'ils en voient de plus rudes que nous.

— J'aimerais mieux être chez moi.

— Pourquoi t'es-tu engagé, chiasse de mouche ?

Friquet le traita de sale potard. En même temps Guyot et Gignol recommençaient un duo d'invectives. Fantocci et Blanchard, que Carillonac excitait par ses sarcasmes, se disputaient à propos du service des colis postaux. A la vérité, il fonctionnait assez mal et de là notre dénuement ; mais ce n'était pas une raison pour qu'ils s'appelassent réciproquement « mal blanc » et « tête de veau ». Broussel — le sage Broussel — vociférait qu'il était sans nouvelles d'un de ses enfants malade mais que cela ne l'empêchait pas de faire son service sans rouspéter et qu'il conspuerait quiconque aurait le toupet de se plaindre. Rascasse accusait Ambérieux de dissimuler à la communauté une réserve de tabac. Ambérieux lui mettait le poing sous le nez, en beuglant qu'il allait assommer ce calomniateur éhonté.

Le cafard montait — montait. L'atmosphère se chargeait d'orage.

Faisant effort pour surmonter mon accablement, réprimant la mauvaise humeur qui me tourmentait, moi aussi, je jugeai nécessaire d'intervenir. J'élevai la voix de manière à dominer le tumulte :

— Est-ce que vous devenez fous, tous tant que vous êtes ? Y a-t-il le moindre bon sens à se chamailler pour des vétilles pareilles ? Comment, hier encore tout le monde s'entendait bien. Et pourtant ni les colis postaux ni les lettres n'étaient arrivés ; nous avons mangé du singe le matin, de la morue infecte le soir ; nous n'avions pas plus de tabac qu'aujourd'hui ; Gignol admirait la beauté de Guyot ; faute d'aller à Constantinople, Carillonac faisait sa malle à destination de New-York. Personne ne cherchait noise aux voisins. Aujourd'hui, parce que le cafard vous asticote, vous voilà sur le point de vous dévorer les uns les autres. Moi, d'abord, si l'on devient des cannibales, je réclame une tranche de Blanchard — c'est le plus gras.

Un rire général accueillit ma harangue.

— Le grand-père a raison, dit Broussel revenu à lui-même, serrons-nous la main et allons nous coucher.

Ainsi fut fait. Ils passèrent dans la pièce à

côté; Ambérieux, bon cœur, monta s'installer près du malade qui toussait de plus belle. Je restai seul.

Maintes fois, le calme et le recueillement dans l'obscurité de la nuit m'avaient été salutaires. Il était rare que le sommeil me prît tout de suite. En l'attendant, je priais, je méditais quelque passage du petit Evangile que j'avais eu soin d'emporter. Peu à peu, l'oraison me faisait sentir la présence du Bon Maître. Je m'entretenais doucement avec Lui. Je lui dénombrais mes fautes et il me rappelait sa miséricorde. Je lui demandais la grâce d'être éclairé sur mes imperfections et il portait une lumière abondante dans les replis de ma conscience. Je le suppliais de m'octroyer l'amour de la Croix et il la dressait, un moment, toute lumineuse, devant moi. Une joie céleste m'inondait alors. Un courant radieux, auquel il m'aurait été impossible de résister m'emportait toujours plus près de Notre-Seigneur. Il me semblait que je pénétrais dans un Paradis débordant de floraisons aux nuances d'arc-en-ciel; de leurs calices s'élevaient des flammes d'une entière blancheur et je convoitais de me fondre, avec elles, dans ce soleil unique, flamboyant au centre du jardin : le Sacré-Cœur.

Bienfaits de la prière! Qu'ils sont à plaindre les infortunés qui les ignorent! Plus à plaindre

encore les égarés qui, les ayant connus, s'en détournent sous prétexte que l'infirme science humaine leur prodigue des fruits plus savoureux que les fruits de la Charité divine.

Atome roulé dans les remous du sanglant cataclysme où les peuples se débattent, que serais-je devenu sans la prière ?

Cependant, cette nuit-ci, je ne parvenais pas à me recueillir. Toutes sortes de pensées découragées ou malveillantes rôdaient autour de mon esprit le plus intime et l'obsédaient. Oubliant que la souffrance est une bénédiction qui nous garde de l'orgueil et de la tiédeur, j'étais tenté de récriminer contre le rhumatisme qui menaçait de m'arrêter dans ma tâche. Je vacillais presque au point de regretter mon oblation à la patrie. Il me sembla qu'une voix amère et ricanante articulait en moi ces mots :

— Tu n'es qu'un niais et qu'une dupe. Qu'avais-tu besoin de te fourvoyer dans cette bagarre puisque ton âge t'en dispensait ? Ne pouvais-tu rester dans ta petite maison au bord des vagues d'azur ? Là, tu philosopherais à loisir sur la folie homicide qui ensauvage tes contemporains. Te voilà bien avancé maintenant que tu gis, endolori, sur une pailleasse dont un mendiant ne voudrait pas.

Prêtant, malgré moi, l'oreille à l'acerve railerie, je ne pus m'empêcher de regretter mon

existence enchantée dans l'île aux palmiers où de bons moines furent mes hôtes.

Néanmoins je me ressaisis assez pour répondre :

— Si Dieu me voulut ainsi, c'est qu'il a ses desseins. Je dois m'incliner devant sa volonté.

Mais je disais cela plutôt de bouche que de cœur. Mon ennemi s'en aperçut car il reprit l'attaque :

— Si encore tu trouvais à qui parler. Mais tu n'es entouré que d'illettrés, de rustres ou d'intelligences médiocres avec qui tu ne peux échanger que des platitudes.

A ce coup, je me mis à passer mes camarades en revue. Je ne sais quelle puissance sardonique m'exagérait leurs petits travers. Mon imagination troublée me les montra dans un miroir déformant et je ressentis une sorte d'aversion pour eux.

Par grâce, mes doigts vinrent à toucher les couvertures dont il m'avaient enveloppé. En même temps, je me remémorai tant de circonstances où je les vis pleins de zèle pour les blessés, courageux dans les tribulations, empressés à me venir en aide.

Je répondis donc :

— Je ne suis pas à la guerre pour parler de littérature. Et, au surplus, ce ne sont pas des brutes ceux qui se privent de leur né-

cessaire pour que je sois moins exposé au froid.

— Mais ils te laissent seul !

— Ne faut-il pas qu'ils dorment ? Et puis je ne suis pas seul : Notre Seigneur est près de moi.

— Non, tu n'as personne près de toi. Ton Seigneur aussi t'abandonne. Essaie un peu de prier, tu verras si l'on te répondra !

Je ne pus protester. C'était trop vrai qu'un sentiment de solitude [horrible accablait mon âme. Je la sentais aride et toute prostrée sur elle-même. Invoquant la rosée féconde de l'oraison, je tâchai de réciter le *Credo*. Impossible : les mots sacrés s'envolaient comme des flocons de neige et mon âme demeurerait plus sèche qu'une pierre du Sahara.

Et la voix mêlait aux clameurs désolées du vent qui ululait dans les arbres, autour de la maison, des huées triomphantes à mon adresse.

J'étais écrasé d'angoisse car il semblait que Notre Seigneur se fût enallé très loin de moi et qu'il ne reviendrait jamais plus.

Et pourtant il était là puisqu'il m'inspira de chercher un remède à mon délaissement dans l'Evangile.

La lampe s'étant éteinte, j'allumai un bout de bougie, je tirai le petit volume de ma musette et je l'ouvris au hasard.

Au hasard est une façon de parler : car j'ai remarqué que quand nous recourons à l'Ecriture Sainte dans nos peines, Dieu nous met souvent sous les yeux le passage dont nous avons besoin.

Je tombai sur le chapitre de saint Luc où il est rapporté que le lendemain de la Résurrection, deux disciples, ignorant la bonne nouvelle, s'en allaient, tout tristes, vers le village d'Emmaüs; ils s'entretenaient de la mort du Seigneur lorsque Jésus lui-même les joignit et fit route avec eux. « *Mais quelque chose empêchait que leurs yeux le reconnussent. Et il leur dit : — De quoi parlez-vous ainsi en marchant que vous soyez si tristes ?* » Ils lui confièrent que leur Maître avait été crucifié et que son corps avait disparu du sépulcre où ses fidèles l'avaient déposé. Ils ajoutèrent :

— « *Certaines femmes, qui sont des nôtres, nous ont tout effrayés. Etant allées au sépulcre avant le jour, elles sont venues nous dire que des anges leur ont apparu et leur ont dit que celui qu'elles cherchaient était vivant.* » Mais on ne les avait pas crues. Et maintenant les disciples erraient ne sachant que devenir, puisque leur Maître n'était plus avec eux. Alors Jésus leur rappela les prophéties qui annonçaient sa résurrection et sa gloire. Mais il ne l'entendaient

point, quoique sa parole les remuât étrangement.

« Lorsqu'ils se trouvèrent près du village où ils allaient, Jésus feignit d'aller plus loin. Mais ils le pressèrent : — Demeurez avec nous, car le soir arrive et le jour est déjà sur le déclin. Et il entra avec eux. Pendant qu'ils étaient à table, il prit du pain, le bénit et l'ayant rompu, il le leur présentait. Et leurs yeux furent ouverts et ils le reconnurent. Mais lui disparut de devant leurs yeux. Et ils se dirent l'un à l'autre : — Notre cœur n'était-il pas tout brûlant au dedans de nous, lorsqu'il nous parlait sur le chemin et nous expliquait les Écritures ? »

Je posai le livre. Tout ému je me dis : — Pauvre disciple, encore bien plus aveugle que ceux d'Emmaüs, j'avais cru le Seigneur mort en moi parce que son adorable sagesse m'avait fait sentir le néant que je suis lorsqu'il lui plaît de se cacher aux regards de mon âme. Mais maintenant, ô mon Rédempteur, je sais que vous êtes près de moi, car mon cœur brûle et demande cette croix dont ma faiblesse refusait le fardeau. Pardonnez à ma lâcheté, Seigneur, et accordez-moi de le porter avec allégresse pour le salut de la France.

La voix mauvaise faisait silence. Le rhumatisme me lancinait, mais, de par Jésus, j'en souffrais patiemment les atteintes. Consolé,

je finis par m'assoupir, après avoir prié pour le pulmonique dont la toux déchirante ne cessait de résonner à travers l'ombre glacée.

Le cafard était vaincu.

XIV

RETOUR A L'ARRIÈRE

Sans doute parce que mon tempérament ne s'accommodait pas de la quantité d'eau reçue depuis novembre, je dus, vers le milieu de mars, songer à l'évacuation. Tenaillé par les rhumatismes, il m'arrivait d'être obligé de rester étendu pendant des journées entières. Dans ces conditions, je ne pouvais plus rendre de services et je devenais un embarras.

C'est ce que le médecin-chef me fit comprendre.

Il m'en coûtait beaucoup d'abandonner la vie active du front pour l'existence stagnante du dépôt. J'ai tout lieu de croire que les Huit me regrettaient aussi, vu les attentions et les phrases affectueuses qu'ils me prodiguèrent. D'avoir partagé tant de fatigues, supporté en commun des privations, affronté le danger ensemble, cela créait entre nous un lien que j'avais peine à rompre.

Encore, je ne l'ai pas rompu. Je me souviens d'eux tous avec attendrissement et j'ai plaisir à

rappeler ici l'exemple qu'ils me donnèrent, pendant près de cinq mois, par leur courage, leur endurance, leur gaîté, leur esprit d'abnégation.

Il fallut donc me rendre, l'impotence me menaçant. De plus le mauvais temps tenace ne permettait pas d'espérer une accalmie par où mon malaise aurait pu s'atténuer.

Je fis donc mon sac en soupirant. Après de vigoureuses poignées de main et des souhaits de se revoir, après avoir reçu, avec gratitude, les recommandations amicales du médecin-chef, je m'embarquai pour Marseille.

Le voyage ne présenta aucun incident notable sauf qu'il fut très long, surtout sur le réseau de l'Est où l'on nous garant constamment pour faire place à des trains chargés de renforts et de munitions.

A l'arrivée, il faisait un temps splendide. Un soleil glorieux rutilait sur Marseille. Malgré l'ennui que j'éprouvais de mon retour, la chaude atmosphère d'or, le ciel bleu me ravirent et me vivifièrent. Il y avait si longtemps que je n'avais reçu les caresses d'un *vrai* soleil !

Là-bas, il ne s'était montré qu'à peine, à deux ou trois reprises, et combien pâle à travers les brumes et les nuées pluvieuses !...



Au Rouet, le médecin-major qui m'examina me mit au repos complet pour quinze jours. Je n'eus pas à subir l'épreuve de la couchée à la maison d'école. Autorisé à loger en ville, je fus hospitalisé par une œuvre de guerre que le saint abbé Fouque avait fondée. De charitables infirmières, que je ne saurais trop remercier, me donnèrent leurs soins. J'y rencontrai aussi le sergent Soleilhac, prêtre des Cévennes, dont les entretiens me furent profitables à l'âme.

Bref, grâce à la bonne chaleur et aux secours dont je fus favorisé, le rhumatisme fit trêve et mes forces revinrent un peu.

Retourné à la visite, après mes deux semaines d'exemption de service, je demandai à repartir pour le front. Mais le docteur ne me jugea pas apte à entreprendre une nouvelle campagne. J'en ressentis du désappointement ; j'avais espéré rejoindre, à bref délai, mon ambulance.

Je sollicitai alors mon envoi, comme infirmier, dans un hôpital de la région. La chose était aisée car, le 15 avril, je fus expédié à l'hôpital d'Aix-en-Provence. Là, je tombai en pleine organisation de baraquements sanitaires, destinés à abriter des tirailleurs africains souffrant de maladies contagieuses.

Les contagieux, cela me connaissait, puisque j'en avais soigné à l'hôpital *Paradis*.

Je m'offris donc pour les baraquements et je fus imité par deux volontaires : le territorial Roume et l'abbé Ferrier, curé des Alpes-Maritimes et récupéré du dernier conseil de revision. Nous fûmes acceptés sans difficulté ; il y avait, paraît-il, pénurie d'amateurs pour le genre de besogne qui nous attendait. On nous adjoignit un infirmier civil, Lortier, dévoué mais un peu trop enclin à lever le coude. Et l'on nous plaça sous les ordres de la bonne Sœur Clotilde qui vivait parmi les turcos moribonds depuis le commencement de la guerre.

Nous avions à soigner de cas de scarlatine et de rougeole, des maladies de peau hideuses et surtout des tuberculeux.

Véritables sauvages, véritables gosses, ces Kabyles, ces Marocains, ces Tunisiens nous donnèrent pas mal de fil à retordre. Beaucoup ignoraient le français et, quoique notre religieuse nous eût fourni un petit vocabulaire des mots arabes les plus usuels, nous avions de la peine à nous faire entendre d'eux. Ceux qui parlaient notre langue en profitaient pour se révéler fertiles en exigences baroques. Aussi, nous avions bien de la difficulté à leur inculquer l'urgence des précautions antiseptiques et à réparer leurs perpétuelles incartades.

Les plus maniables, c'étaient les tuberculeux. Minés par la fièvre, épuisés par la toux, ils gardaient d'habitude le lit et les surveiller était assez facile. Ils nous occasionnaient pourtant du souci à cause de la nourriture. Tout aliment leur répugnait. Nous avions beau varier le menu de leurs repas, leur procurer des douceurs, ils refusaient presque tout. Ils se mettaient en boule et, imbus du fatalisme musulman, se laissaient mourir sans souffler mot.

Il n'en allait pas de même avec les tirailleurs dartreux, herpétiques ou peut-être lépreux. Ingambes, pour la plupart, ceux-là ne rêvaient que d'escalader les clôtures pour piller les jardins fruitiers et potagers du voisinage. Il fallait avoir, sans cesse, l'œil sur eux. Nous ressemblions à des bonnes d'enfants obsédées par d'indomptables marmots.

Trois de nos malades nous donnèrent surtout du tintouin.

D'abord Barka, nègre gigantesque et couleur de cirage. Par antiphrase, nous l'avions surnommé Blanchette.

Le matin, vers cinq heures, l'abbé Ferrier allait dire sa messe et la sœur l'accompagnait. Pendant ce temps, Roume et Lortier se rendaient à la cuisine — éloignée d'un kilomètre — pour y chercher le lait et le café de la première distribution. Ils les attendaient, en gé-

néral, assez longtemps — à moins qu'ils ne profitassent du déplacement pour s'offrir une tournée chez un troquet prochain. Je restais donc seul, environ trois quarts d'heure, pour la surveillance des quatre pavillons occupés.

Naturellement, je ne pouvais être partout à la fois. Barka saisissait le moment où je me trouvais retenu dans le baraquement à côté du sien, pour sortir de son lit et aller faire un petit tour dehors.

Je le revois, avec sa chemise trop courte, vacillant sur ses longues jambes noires où la rougeole mettait des taches *grises*. Cette particularité de son pigment me faisait dire qu'il était atteint non de *rougeole* mais de *grisolle*. Il s'asseyait, dans la prairie, sur une grosse pierre tournée vers le levant et, là, il se mettait à brailler des choses incompréhensibles, d'une voix de tonnerre, jusqu'à ce que j'accourusse pour le relever et le ramener de force à son lit.

Accomplissait-il un rite religieux? Nous n'avons jamais pu le savoir. Il parlait un jargon sénégalais où les Arabes ni nous n'entendions goutte.

Le second, Maklouf, montagnard du Maroc, tatoué de plaies chancreuses, était fou. Deux idées fixes le possédaient : démantibuler la ferraille de sa couchette et mettre le feu au baraquement. Celui-ci, construit en planches de

sapin, couvert de toile goudronnée, était éminemment inflammable. Or, plusieurs fois, je surpris Maklouf en train d'assembler des copeaux et du papier et d'en approcher une allumette. Ses camarades, qui n'avaient pas envie de griller, le rossaient quand ils le prenaient sur le fait. Quand je le saississais au cours de sa besogne insensée, je le rabrouais violemment, cela va sans dire. Mais il ne me répondait que par un rire saccadé comme s'il se félicitait d'une excellente farce.

Heureusement, sur notre rapport, on nous débarrassa de lui. On l'enferma dans une cellule spéciale où sa raison finit de sombrer.

Le troisième, Bel-Kassem, varioleux, prenait en outre des attaques de nerfs épouvantables — particulièrement la nuit. Très souvent, vers minuit, ses voisins venaient me réveiller dans ma chambrette pour que je lui fisse prendre une potion calmante, très énergique, qu'on m'avait remise, avec recommandation de la tenir sous clef dans l'intervalle. Cette précaution était fort nécessaire car plusieurs de nos malades avaient coutume de vider, avec sérénité, tout flacon qui leur tombait sous la main. Ils pensaient, sans doute, que n'importe quelle fiole pharmaceutique contenait une panacée efficace pour la guérison des maux les plus divers.

Les crises de Bel-Kassem étant fréquentes et prolongées, on devine que je dormais peu.

Ce qui achevait de rendre pénible le contact avec nos sauvages, c'était la difficulté de leur parler. Nulle conversation suivie n'était possible, la plupart ne sachant que quelques mots de français, comme je l'ai dit. Parmi ceux qui le comprenaient et le parlaient un peu, les plus atteints gardaient un mutisme farouche et se détournaient lorsque, aux heures de souffrance extrême, nous tentions de les encourager. Les plus valides causaient assez volontiers, mais pour se plaindre de désagréments imaginaires, quémander, en pleurnichant, du sucre, du vin, ou du tabac, multiplier les mensonges afin qu'on leur accordât une sortie. Quand nous déconcertions leurs ruses, ils nous chargeaient d'invectives. Je crois qu'au fond, ils nous méprisaient profondément.

Un seul faisait exception : Yaya-ben-Bakta, métis d'arabe et de négresse, né à Aïn-Salah. Elevé par des colons, il était assez doux de caractère, ne mentait pas trop et s'exprimait avec facilité. Intelligent, il sut, un jour où je l'interrogeai sur son pays d'origine, me décrire, d'une façon frappante, l'oasis et le Grand-Désert.

Mais, à part lui, rien que des durs-à-cuire rébarbatifs.

Soignant des blessés ou des malades de notre race, on peut les entretenir de mille choses, recueillir, avec intérêt, leurs confidences, les consoler, leur parler de Dieu. On trouve souvent soi-même du réconfort aux propos de ces braves gens car il n'est pas rare de rencontrer, parmi eux, de belles âmes, sous des formes frustes.

Mais chez nos enfants incultes d'Afrique, nulle ouverture vis-à-vis de nous. D'abord, mahométans, ils tiennent notre religion pour une diablerie. Ensuite, comme nous ne pouvons pas nous empêcher de les traiter avec mansuétude, tant ils nous font pitié, ils considèrent notre douceur comme une faiblesse qu'ils cherchent à exploiter. L'Arabe ne connaît, n'apprécie, ne vénère que la force. Ménez-le rudement, il vous respectera. Ménagez-le, vous serez moins que rien à ses yeux.

Mais comment aurions-nous pu traiter avec dureté des malheureux dont les uns agonisaient de tuberculose, dont les autres tombaient presque en lambeaux?

Notre stimulant c'était de regarder la Sœur Clotilde à l'œuvre. Gaie, infatigable, très entendue à ses fonctions, ingénieuse à découvrir des expédients pour les cas difficiles, égale d'humeur, ferme quand il le fallait, elle administrait son petit royaume à la perfection. C'é-

tait merveille que de voir cette sainte fille gouverner ses quatre infirmiers et son lot de tirailleurs comme si c'était la chose du monde la plus aisée et la plus agréable.

Les turcos lui obéissaient bien mieux qu'à nous.

J'ai connu pas mal d'infirmières laïques. Certaines, irréprochables, soignent du même cœur et sans distinctions, tous les malades et les blessés que la ligne de feu leur envoie. Mais il y en a d'autres chez qui le plaisir de parader, sous les insignes de la Croix-Rouge, tient plus de place que le dévouement à l'humanité souffrante. Il y en a aussi qui se prétendent impropres à soigner d'autres hommes que les officiers. Sans doute que leurs blanches mains se gerceraient si elles effleuraient de vulgaires poilus.

La religieuse ne connaît point ces coquetteries ni ces répugnances. Aimant Jésus-Christ, elle aime son prochain en Lui. Qu'il s'agisse d'un « trois galons » ou d'un humble soldat de deuxième classe, tous sont égaux devant son grand cœur qu'inonde une lumière surnaturelle.

M'accusera-t-on d'être un esprit sectaire si j'avance que, pour le soin des malades, nulle laïque ne surpasse les bonnes sœurs — ainsi que le peuple les désigne avec tant de jus-

tesse? C'est pourtant l'avis que j'ai recueilli de la bouche d'un grand nombre de troupiers, même quand, par ailleurs, ils s'affirmaient incroyants.



Le séjour au baraquement acheva de me délabrer. Le rhumatisme me laissait assez tranquille mais je fus pris d'anémie. En outre, des troubles de la vue me gênaient fort dans mon service. Mon devoir me devenait de plus en plus difficile à remplir. L'âme voulait tenir bon ; le corps regimbait.

Les forces me firent défaut toujours davantage. Quoique parfois j'allasse, le soir, dans une famille très chrétienne de la ville où j'étais l'objet des attentions les plus délicates et de qui je ne saurai jamais assez reconnaître les bontés, ces récréations brèves n'arrivaient pas à compenser les fatigues dues à mon labeur quotidien.

Je me sentis bientôt surmené au point de me rendre à la visite du médecin-chef. Celui-ci estima que je n'étais plus bon à grand'chose.

Vers la mi-juin, je passai le conseil de réforme et l'on me reconnut définitivement inapte à la vie militaire.

Je retournai au Rouet et je n'y restai que le temps de poser l'uniforme. J'eus bien quelque

regret de ce dénouement car j'avais espéré tenir jusqu'à la fin de la guerre. Mais Dieu sait mieux que moi ce qui me convient. S'il a permis que je fusse assez longtemps malade, par la suite, il a permis aussi que je retrouve de la santé pour écrire ce livre où je m'efforce de servir encore la Patrie.

J'aurais voulu le rendre plus éloquent. Du moins, s'il suggère à quelques-uns que la confiance en Dieu, la prière, la résignation, selon les préceptes de la sainte Eglise nous procurent la paix intérieure à travers la tempête qui pèse sur notre pays, ce me sera la preuve que Notre Seigneur a daigné user, une minute, d'un très pauvre instrument que je suis. Je ne demande pas d'autre récompense.

Gloire et louanges à Dieu seul!...

CONCLUSION

A Paray-le-Monial

Petite ville, si grande par la merveille de charité divine que tu abritas, j'ai voulu te visiter pendant que la guerre affreuse sévissait encore. Ce n'était plus le temps où de grands pèlerinages t'amenaient des foules ferventes. Je t'ai trouvée paisible et recueillie autour de la chapelle où Notre-Seigneur Jésus-Christ dévoila son cœur incendié d'amour à la Bienheureuse Marguerite-Marie ; j'ai suivi tes rues silencieuses, ne croisant, de loin en loin, que quelques blessés convalescents. A peu près seul dans l'humble sanctuaire, je me sentis pénétré par les flammes du brasier miséricordieux qui s'alluma entre ses murs. Leur action — persistante depuis deux siècles et demi — ne se manifestait pas avec violence. Dans une atmosphère de paix souveraine, comme je n'en ai point connu de plus sanctifiante, elle s'insinuait en moi ; elle dissolvait les glaces et les neiges qui engourdissent mon âme, qui la font si tardive à bien servir le Maître unique.

La grâce me fut accordée d'une oraison de repentir et de bon propos pour le présent et le futur. Ainsi consolé, fortifié par la réception de la Sainte Eucharistie, éclairé par le Sacré-Cœur, je pus méditer, avec une lucidité plus grande, sur les maux dont souffre notre Patrie. Je sentis la main de Dieu étendue sur nos têtes et je compris à quel point nous étions protégés contre les assauts du Barbare germanique.

J'ai donc voulu terminer ce volume par quelques-unes des réflexions qui me furent suggérées ce jour-là.



On ne saurait trop le répéter : le péril qui nous menace est formidable ; il s'agit pour nous d'être absorbés par l'Allemagne ou de la réduire à l'impuissance.

Nous nous trouvons en lutte avec une race brutale, arrogante, orgueilleuse de sa force jusqu'à la démence. Elle exalte sa culture et son sens de l'organisation. Mais, pour elle, culture signifie jouissance matérielle et organisation, mise en coupe réglée de l'univers au profit exclusif de la voracité allemande.

Chez eux, la masse — bourgeoise ou prolétaire — obéit volontiers aux dirigeants qui firent d'elle une horde de bêtes carnassières au service de leurs appétits.

En temps de paix, il arrive quelquefois à cette foule de se plaindre un peu du carcan à pointes de fer par où l'on maintient sa docilité, de soupçonner que l'instinct de conquête, qui lui dilate la mâchoire et lui aiguise les crocs, ofusque toute civilisation. Alors, elle clignote, avec une stupeur éblouie, vers les peuples qui conçoivent un idéal plus élevé que celui d'une mangeaille sans cesse accrue. Elle tente balourdement de les imiter ; elle acquiert, pour un moment, la perception confuse des ténèbres où elle piétine et elle grogne, en tournant la tête avec mélancolie du côté de la lumière latine.

Mais quelques coups de fouet, appliqués au bon endroit, la ramènent bien vite au chenil. Et ses chefs — hobereaux, soudards, professeurs — lui montrent l'étranger comme une proie savoureuse qu'elle a le droit, le devoir et la mission de mettre en pièces et de dévorer sans merci. Aussitôt, revenue à son vrai tempérament, la foule hurle d'allégresse et bave de convoitise.

La supériorité de la race allemande, tel est le *Credo* immuable que le pangermanisme dominateur inculqua sans trêve et sous toutes les formes aux tribus teutones. Or quand un peuple guerrier s'estime supérieur à tous les autres, il est impossible qu'il n'ait point pour préoccupation essentielle de les asservir.

Certains naïfs prétendent que les pangermanistes ne représentent point les sentiments fonciers de l'Allemagne.

Allons donc ! S'il en était autrement, nous ne verrions pas les Boches réduire en esclavage, torturer, dépouiller, comme ils le font, les pays qu'ils occupent momentanément. C'est là que s'affirment leur gloutonnerie et leur cruauté naturelles. C'est le sort qui nous attendrait si nous nous laissions prendre aux propos hypocrites de leurs diplomates.

Ne nous livrons pas à la chimère d'une Allemagne bonasse et dévoyée par quelques frénétiques. Au plus intime d'elle-même, elle pense comme ses maîtres. Et ce que ceux-ci pensent le voici.

En 1913, M. Georges Bourdon fit une enquête auprès des intellectuels allemands touchant la possibilité d'un rapprochement entre leur patrie et la nôtre. Son livre, rédigé d'une façon très consciencieuse, révèle bien des illusions. On imagine que la guerre a dû l'amener à modifier son point de vue et qu'il n'en retient aujourd'hui que les menaces formulées, sans trop d'ambages, par le plus intelligent, le plus franc et le plus net de ses interlocuteurs : M. Alfred Kerr, directeur d'un périodique considérable et apprécié, la revue *Pan*.

Enregistrons donc les propos tenus, un an

avant le conflit, par cet homme véridique. Comme M. Bourdon lui rapportait les amabilités de quelques-uns des personnages notoires interrogés précédemment, M. Kerr lui répondit : « Ils ne vous ont pas dit la vérité. Entre vous et nous, il n'y a que du mensonge !... Ils vous ont parlé des sympathies de l'Allemagne pour la France, mais ils n'ont pas osé ajouter que ces sympathies n'excluent en aucune manière la possibilité d'un conflit. Dans l'esprit de tout Allemand coexistent ces deux faits : d'une part, l'attrait exercé par la France, d'autre part, l'acceptation de l'idée de la guerre. Voilà ce que les Allemands ne disent pas aux étrangers... Cela fait partie du bagage des idées communes. La perspective d'une nouvelle campagne ne rebute personne. On s'en entretient sans émoi ; on en suppose le profit : l'anéantissement de la France, une indemnité de guerre de vingt-cinq milliards, car on se rappelle que la dernière fois, vous avez vraiment payé trop facilement. Et l'on se frotte les mains... Vous souriez ? C'est que vous ne connaissez pas l'Allemagne d'aujourd'hui. Ce qui y domine, c'est l'amour du gain ; gagner de l'argent, être riche, il n'y a pas d'autre idéal... Ce n'est donc pas une querelle personnelle que l'on vous chercherait. Il y a l'intérêt, le profit. Toute l'Allemagne est hypnotisée par le profit : c'est tout

dire. Vous, Français, vous êtes riches, donc nous convoitons vos biens... L'argent gagné nous en a donné le goût et le bien-être conquis a accru les appétits... » Puis M. Kerr, après quelques phrases où il déclarait que l'heure de la domination germanique était venue et formulait l'éloge de l'intelligence française, conclut : « Mais qu'est-ce que ces choses ont à faire avec la réalité ? La réalité, c'est la menace permanente de la guerre. Qu'elle sorte d'ici, d'Angleterre ou de France, elle est en puissance au fond de tout incident. Vous êtes en France aveuglés d'illusions. Vous rêvez. Vous vous donnez le luxe d'idées humanitaires. Vous dites : La guerre, la violence, la conquête, tout cela est bien démodé, bien vieux jeu. Moi, je vous réponds : *La guerre n'est pas démodée et ce sera demain !...* » (1)

Les faits ont prouvé que ce Boche sincère ne divaguait pas. Aussi je refuse toute discussion avec quiconque rêve la solution du conflit autrement que par la défaite totale de l'Allemagne. Vouloir amadouer la bête féroce serait trop stupide ! Nous n'avons à envisager qu'une chose : la guerre et encore la guerre. L'homme du moment, ce n'est ni le pacifiste, ni le négociateur. C'est le soldat.

(1) Georges Bourdon : *l'Enigme allemande*, chapitre X, pages 216-226.



J'ai tenu d'abord à rappeler que, dans la bataille contre le pangermanisme, la question se pose pour nous de la façon suivante : *être ou ne plus être*.

J'essaierai maintenant de répondre aux nombreuses personnes qui, depuis mon retour du front, me demandèrent quel était, selon moi, l'état d'âme de nos soldats au point de vue religieux.

Il faut noter, avant tout, que ce qui caractérise l'armée en campagne, c'est la simplicité qu'elle montre dans l'accomplissement de son devoir. Elle sait qu'il s'agit de conjurer le plus terrible danger que la patrie ait jamais couru et, précisément parce qu'elle le sent d'une façon intense, elle n'éprouve pas le besoin de déclamer à ce propos. La pensée en demeure implicite; aussi, serait-il mal reçu celui qui croirait opportun de l'étaler en des phrases à plumets et à grosse caisse.

Ce sera l'un des plus beaux souvenirs de la guerre que cette dignité calme du combattant pour la France. Elle frappe d'ailleurs même les étrangers. Un Américain qui suivit de près nos soldats, depuis la Marne, dit, dans un livre récemment traduit sous le titre *Amis de la France* : « On n'observe partout que peu ou point d'em- »

phase. Les hommes s'exposent à la mort comme d'autres prennent le métro ou descendent en ville pour leurs affaires. Il n'y a pas de fanfares, pas de grands gestes, pas de belles phrases sur la gloire... »

Telle est, en effet, la réalité.

Je puis ajouter que chez beaucoup de ces tranquilles héros, l'esprit de sacrifice se fortifie par la confiance en Dieu. Interrogez-les, comme je l'ai fait maintes fois, ils vous diront que le sacrement de pénitence et la sainte communion leur créèrent un cœur plus robuste pour l'attaque comme pour les longues heures d'inaction et de souffrance dans les tranchées. Au repos, ils se rendent volontiers à la messe et leur attitude prouve qu'ils y prient. Enfin, plusieurs qui, avant la guerre, ne songeaient qu'à réjouir leurs sens et qui, à présent, ne saisissent pas encore les bienfaits d'un retour intégral à Dieu, ont recours à la prière dans les moments périlleux. Ils n'en conviennent pas toujours mais, pourvu que l'on soit doué de quelque perspicacité, on découvre facilement en eux les effets de cette pratique salutaire.

Enfin, au front, et dans les hôpitaux, on n'entend guère de blasphèmes ; les propos anti-religieux sont rares ; les Sœurs sont traitées avec déférence et les prêtres-soldats avec amitié. Il ne faudrait pas se hâter de conclure de

ces remarques que la France en armes s'est définitivement convertie. Mais de cet ensemble de faits, l'on a le droit d'inférer que l'incroyance et l'hostilité à l'égard de l'Église ont diminué. Au surplus, voici un document qui démontre que le réveil de l'esprit religieux dans l'armée n'est pas un mythe.

Il y a peu, un certain Bouveri, député socialiste de son métier, demanda au ministre de la guerre « pourquoi les aumôniers aux armées, qui étaient au nombre d'un par division, au début de la guerre, ont été mis plus tard un par régiment puis un par bataillon. »

Le ministre lui répondit : « L'institution des aumôniers divisionnaires ayant été reconnue insuffisante dès le début des hostilités, ces aumôniers ont été doublés par un certain nombre d'aumôniers volontaires. » (*Journal officiel du 11 mars 1918.*)

Il est évident que si l'on a toléré l'augmentation du nombre des aumôniers, c'est parce que les soldats réclamaient des prêtres. Le ministre, en leur donnant satisfaction, ne goûtait peut-être pas beaucoup leur état d'âme mais enfin, il a compris que priver les soldats de secours spirituels, ce ne serait pas le moyen d'accroître leur endurance. Rivant son clou à ce Bouveri effervescent, il a montré du bon sens. Et il faut lui en tenir compte.



Et maintenant, regardons aux choses invisibles.

Pendant que nos soldats contiennent le flux des Barbares, les catholiques de France ne cessent de prier pour le salut de la Patrie en danger, car ils savent que, selon le mot sublime de Jeanne d'Arc, « les hommes combattent et Dieu donnera la victoire ».

S'ils ne priaient, s'ils n'avaient tant prié, depuis le début du drame horrible, se figure-t-on que notre pays n'aurait pas été submergé à jamais sous le déluge immonde qui déferla par-dessus ses frontières?

Le Boche avait longuement préparé son guet-apens; sa supériorité en artillerie et en effectifs semblait écrasante. Il avançait, plein de superbe et de confiance dans sa férocité. Nous, nous n'étions point prêts et même beaucoup souriaient, incrédules, dès qu'on leur parlait de la guerre imminente. Quand elle vint, il fallut tout improviser dans la tempête. Ah! l'on pourra dire un jour quelle était notre pénurie en canons, en munitions, en matériel de toutes sortes. On pourra dire également le mal produit dans trop d'âmes par les rêveries humanitaires de certains, par l'antimilitarisme agressif de quelques-uns.

Et pourtant, malgré tant de causes de désastre, la France se leva, en un élan magnifique. Et tandis que, prosternés dans les églises, des faibles, des femmes, des enfants, des vieillards s'offraient en holocauste réparateur au Dieu de justice, l'armée, qu'imprégnait le feu surnaturel entretenu par tant d'âmes ferventes, fit reculer les puissances de ténèbres.

Certes, le triomphe du bon droit n'éclate pas encore. Nous avons encore bien des angoisses à subir. Mais nous priérons d'un cœur infatigable et nous obtiendrons du Dieu de miséricorde la paix par la victoire.

Et toi, Seigneur Jésus, qui montras, dans cette chapelle, à une humble fille de France, « le cœur qui a tant aimé les hommes », nous savons que ton sang ruisselle sur le monde avec le nôtre. Heureux d'être en croix à ta droite, heureux de ressembler à ce Bon Larron qui, par ta grâce, reçut le repentir et le pardon de ses fautes, nous te crions comme lui : « Seigneur, souviens-toi de nous dans ton royaume. »

Nos fils, nos frères, nos morts, nos blessés, nous-mêmes, nous t'offrons tout pour que l'épreuve se termine. Accepte notre expiation. Délivre-nous du Barbare. Allume dans nos cœurs un foyer qui ne soit pas trop indigne des flammes de ton Cœur adorable. Apprends-nous à te rendre amour pour amour. Et enfin,

que, par tes mérites, elle redevienne notre devise la phrase qui résuma jadis la force, la gloire et la beauté de notre patrie : Les gestes de Dieu se font par les Français !...

Commencé à l'abbaye de Lérins, le
19 septembre 1917, terminé à Messey-
sur-Grosne, le 22 mars 1918, fête de
Notre-Dame des Sept-Douleurs.

**La Bibliothèque
Université d'Ottawa**

Echéance

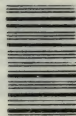
Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un cent pour chaque jour de retard.

**The Library
University of Ottawa**

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.

--	--	--	--	--



a39003



001882736b

D 5 2 4 . R 4 C 1 9 1 8

R E T T E , A D O L P H E .

C E U X Q U I S A I G N E N T .



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	01	07	12	14	13	7